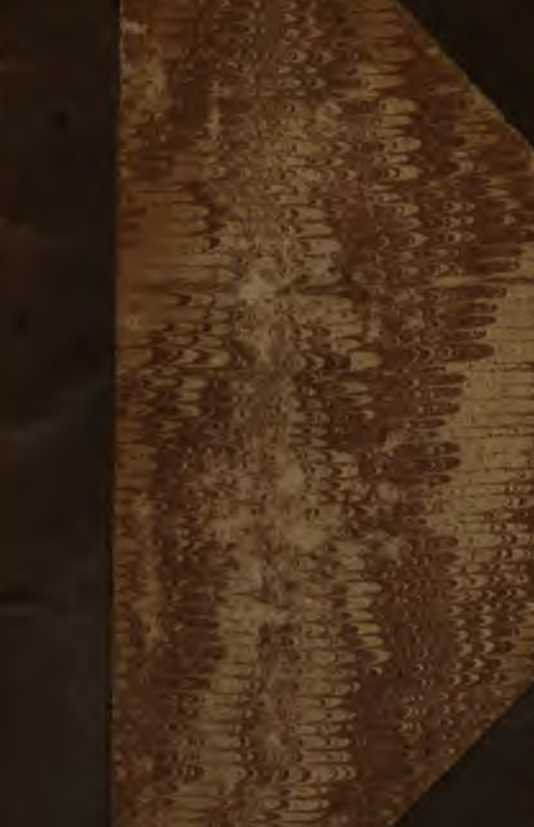
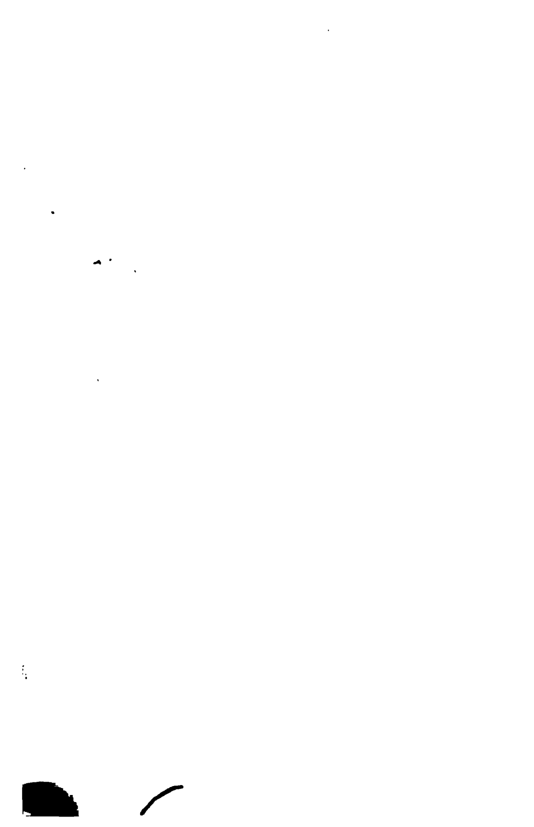



Vet. F



LES CARACTÈRES

DE

LA BRUYÈRE

SUIVIS

DES CARACTÈRES

DE THÉOPHRASTE,

TRADUITS DU GREC PAR LE MÊME.

TOME TROISIÈME.

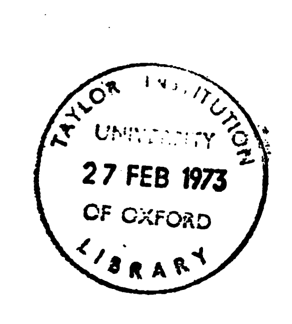


A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, RUE DE L'ÉPERON, N° 6,

ET BRIÈRE, RUE S.-ANDRÉ, N° 68.

1823.



LES CARACTÈRES

OU

LES MŒURS

DE CE SIÈCLE.

CHAPITRE XV.

DE LA CHAIRE.

Le discours chrétien est devenu un spectacle. Cette tristesse évangélique qui en est l'ame ne s'y remarque plus : elle est suppléée par les avantages de la mine, par les inflexions de la voix, par la régularité du geste, par le choix des mots, et par les longues énumérations. On n'écoute plus sérieusement la parole sainte : c'est une sorte d'amusement entre mille autres; c'est un jeu où il y a de l'émulation et des parieurs.

L'éloquence profane est transposée, pour ainsi dire, du barreau, où Le Maistre, Pucelle, et

Fourcroy, l'ont fait régner, et où elle n'est plus d'usage, à la chaire, où elle ne doit pas être.

L'on fait assaut d'éloquence jusqu'au pied de l'autel et en la présence des mystères. Celui qui écoute s'établit juge de celui qui prêche, pour condamner ou pour applaudir, et n'est pas plus converti par le discours qu'il favorise que par celui auquel il est contraire. L'orateur plaît aux uns, déplaît aux autres, et convient avec tous en une chose, que, comme il ne cherche point à les rendre meilleurs, ils ne pensent pas aussi à le devenir.

Un apprenti est docile, il écoute son maître, il profite de ses leçons, et il devient maître. L'homme indocile critique le discours du prédicateur comme le livre du philosophe, et il ne devient ni chrétien ni raisonnable.

Jusqu'à ce qu'il revienne un homme qui, avec un style nourri des saintes Écritures, explique au peuple la parole divine uniment et familièrement, les orateurs et les déclamateurs seront suivis.

Les citations profanes, les froides allusions, le mauvais pathétique, les antithèses, les figures outrées, ont fini : les portraits finiront, et fe-

ront place à une simple explication de l'Évangile, jointe aux mouvements qui inspirent la conversion.

Cet homme que je souhaitois impatiemment, et que je ne daignois pas espérer de notre siècle, est enfin venu. Les courtisans, à force de goût et de connoître les bienséances, lui ont applaudi : ils ont, chose incroyable ! abandonné la chapelle du roi pour venir entendre avec le peuple la parole de Dieu annoncée par cet homme apostolique[1]. La ville n'a pas été de l'avis de la cour. Où il a prêché, les paroissiens ont déserté ; jusqu'aux marguilliers ont disparu : les pasteurs ont tenu ferme ; mais les ouailles se sont dispersées, et les orateurs voisins en ont grossi leur auditoire. Je devois le prévoir, et ne pas dire qu'un tel homme n'avoit qu'à se montrer pour être suivi, et qu'à parler pour être écouté : ne savois-je pas quelle est dans les hommes et en toutes choses la force indomptable de l'habitude ? Depuis trente années on prête l'oreille aux rhéteurs, aux déclamateurs, aux *énumérateurs :* on court ceux qui peignent en grand, ou en minia-

[1] Le P. Séraphin, capucin. (*La Bruyère.*)

ture. Il n'y a pas long-temps qu'ils avoient des chutes où des transitions ingénieuses, quelquefois même si vives et si aiguës qu'elles pouvoient passer pour épigrammes : ils les ont adoucies, je l'avoue, et ce ne sont plus que des madrigaux. Ils ont toujours, d'une nécessité indispensable et géométrique, trois sujets admirables de vos attentions : ils prouveront une telle chose dans la première partie de leur discours, cette autre dans la seconde partie, et cette autre encore dans la troisième : ainsi vous serez convaincu d'abord d'une certaine vérité, et c'est leur premier point; d'une autre vérité, et c'est leur second point; et puis d'une troisième vérité, et c'est leur troisième point : de sorte que la première réflexion vous instruira d'un principe des plus fondamentaux de votre religion, la seconde, d'un autre principe qui ne l'est pas moins, et la dernière réflexion, d'un troisième et dernier principe le plus important de tous, qui est remis pourtant, faute de loisir, à une autre fois ; enfin pour reprendre et abréger cette division, et former un plan....
« Encore ! dites-vous, et quelles préparations « pour un discours de trois quarts d'heure qui « leur reste à faire ! plus ils cherchent à le digérer

« et à l'éclaircir, plus ils m'embrouillent. » Je vous crois sans peine; et c'est l'effet le plus naturel de tout cet amas d'idées qui reviennent à la même, dont ils chargent sans pitié la mémoire de leurs auditeurs. Il semble, à les voir s'opiniâtrer à cet usage, que la grace de la conversion soit attachée à ces énormes partitions : comment néanmoins seroit-on converti par de tels apôtres, si l'on ne peut qu'à peine les entendre articuler, les suivre, et ne les pas perdre de vue? Je leur demanderois volontiers qu'au milieu de leur course impétueuse ils voulussent plusieurs fois reprendre haleine, souffler un peu, et laisser souffler leurs auditeurs. Vains discours! paroles perdues! Le temps des homelies n'est plus; les Basile, les Chrysostome, ne le rameneroient pas : on passeroit en d'autres diocèses pour être hors de la portée de leur voix et de leurs familières instructions. Le commun des hommes aime les phrases et les périodes, admire ce qu'il n'entend pas, se suppose instruit, content de décider entre un premier et un second point, ou entre le dernier sermon et le pénultième.

Il y a moins d'un siècle qu'un livre françois étoit un certain nombre de pages latines où l'on

découvroit quelques lignes ou quelques mots en notre langue. Les passages, les traits et les citations n'en étoient pas demeurés là : Ovide et Catulle achevoient de décider des mariages et des testaments, et venoient avec les *Pandectes* au secours de la veuve et des pupilles. Le sacré et le profane ne se quittoient point; ils s'étoient glissés ensemble jusque dans la chaire : saint Cyrille, Horace, saint Cyprien, Lucrèce, parloient alternativement : les poëtes étoient de l'avis de saint Augustin et de tous les Pères : on parloit latin et long-temps devant des femmes et des marguilliers; on a parlé grec : il falloit savoir prodigieusement pour prêcher si mal. Autre temps, autre usage : le texte est encore latin, tout le discours est françois, et d'un beau françois; l'Évangile même n'est pas cité : il faut savoir aujourd'hui très peu de chose pour bien prêcher.

L'on a enfin banni la scolastique de toutes les chaires des grandes villes, et on l'a reléguée dans les bourgs et dans les villages, pour l'instruction et pour le salut du laboureur ou du vigneron.

C'est avoir de l'esprit que de plaire au peuple

dans un sermon par un style fleuri, une morale enjouée, des figures réitérées, des traits brillants, et de vives descriptions; mais ce n'est point en avoir assez. Un meilleur esprit néglige ces ornements étrangers, indignes de servir à l'Évangile; il prêche simplement, fortement, chrétiennement.

L'orateur fait de si belles images de certains désordres, y fait entrer des circonstances si délicates, met tant d'esprit, de tour et de raffinement dans celui qui pèche, que, si je n'ai pas de pente à vouloir ressembler à ses portraits, j'ai besoin du moins que quelque apôtre, avec un style plus chrétien, me dégoûte des vices dont l'on m'avoit fait une peinture si agréable.

Un beau sermon est un discours oratoire qui est dans toutes ses régles, purgé de tous ses défauts, conforme aux préceptes de l'éloquence humaine, et paré de tous les ornements de la rhétorique. Ceux qui entendent finement n'en perdent pas le moindre trait ni une seule pensée; ils suivent sans peine l'orateur dans toutes les énumérations où il se proméne, comme dans toutes les élévations où il se jette : ce n'est une énigme que pour le peuple.

Le solide et l'admirable discours que celui qu'on vient d'entendre! Les points de religion les plus essentiels, comme les plus pressants motifs de conversion, y ont été traités: quel grand effet n'a-t-il pas dû faire sur l'esprit et dans l'ame de tous les auditeurs! Les voilà rendus; ils en sont émus et touchés au point de résoudre dans leur cœur, sur ce sermon de Théodore, qu'il est encore plus beau que le dernier qu'il a prêché.

La morale douce et relâchée tombe avec celui qui la prêche : elle n'a rien qui réveille et qui pique la curiosité d'un homme du monde, qui craint moins qu'on ne pense une doctrine sévère, et qui l'aime même dans celui qui fait son devoir en l'annonçant. Il semble donc qu'il y ait dans l'Église comme deux états qui doivent la partager : celui de dire la vérité dans toute son étendue, sans égards, sans déguisement; celui de l'écouter avidement, avec goût, avec admiration, avec éloges, et de n'en faire cependant ni pis ni mieux.

L'on peut faire ce reproche à l'héroïque vertu des grands hommes, qu'elle a corrompu l'éloquence, ou du moins amolli le style de la plu-

part des prédicateurs : au lieu de s'unir seulement avec les peuples pour bénir le ciel de si rares présents qui en sont venus, ils ont entré en société avec les auteurs et les poëtes ; et, devenus comme eux panégyristes, ils ont enchéri sur les épîtres dédicatoires, sur les stances et sur les prologues ; ils ont changé la parole sainte en un tissu de louanges, justes, à la vérité, mais mal placées, intéressées, que personne n'exige d'eux, et qui ne conviennent point à leur caractère. On est heureux, si, à l'occasion du héros qu'ils célèbrent jusque dans le sanctuaire, ils disent un mot de Dieu et du mystère qu'ils devoient prêcher : il s'en est trouvé quelques uns qui, ayant assujetti le saint Évangile, qui doit être commun à tous, à la présence d'un seul auditeur, se sont vus déconcertés par des hasards qui le retenoient ailleurs, n'ont pu prononcer devant des chrétiens un discours chrétien qui n'étoit pas fait pour eux, et ont été suppléés par d'autres orateurs qui n'ont eu le temps que de louer Dieu dans un sermon précipité.

Théodule a moins réussi que quelques uns de ses auditeurs ne l'appréhendoient; ils sont contents de lui et de son discours : il a mieux fait à

leur gré que de charmer l'esprit et les oreilles, qui est de flatter leur jalousie.

Le métier de la parole ressemble en une chose à celui de la guerre : il y a plus de risques qu'ailleurs, mais la fortune y est plus rapide.

Si vous êtes d'une certaine qualité, et que vous ne vous sentiez point d'autre talent que celui de faire de froids discours, prêchez, faites de froids discours : il n'y a rien de pire pour sa fortune que d'être entièrement ignoré. Théodat a été payé de ses mauvaises phrases et de son ennuyeuse monotonie.

L'on a eu de grands évêchés par un mérite de chaire qui présentement ne vaudroit pas à son homme une simple prébende.

Le nom de ce panégyriste semble gémir sous le poids des titres dont il est accablé : leur grand nombre remplit de vastes affiches qui sont distribuées dans les maisons, ou que l'on lit par les rues en caractères monstrueux, et qu'on ne peut non plus ignorer que la place publique. Quand sur une si belle montre l'on a seulement essayé du personnage, et qu'on l'a un peu écouté, l'on reconnoît qu'il manque au dénombrement de ses qualités celle de mauvais prédicateur.

L'oisiveté des femmes, et l'habitude qu'ont les hommes de les courir par-tout où elles s'assemblent, donnent du nom à de froids orateurs, et soutiennent quelque temps ceux qui ont décliné.

Devroit-il suffire d'avoir été grand et puissant dans le monde pour être louable ou non, et, devant le saint autel et dans la chaire de la vérité, loué et célébré à ses funérailles? N'y a-t-il point d'autre grandeur que celle qui vient de l'autorité et de la naissance? Pourquoi n'est-il pas établi de faire publiquement le panégyrique d'un homme qui a excellé pendant sa vie dans la bonté, dans l'équité, dans la douceur, dans la fidélité, dans la piété? Ce qu'on appelle une oraison funèbre n'est aujourd'hui bien reçue du plus grand nombre des auditeurs qu'à mesure qu'elle s'éloigne davantage du discours chrétien; ou, si vous l'aimez mieux ainsi, qu'elle approche de plus près d'un éloge profane.

L'orateur cherche par ses discours un évêché: l'apôtre fait des conversions; il mérite de trouver ce que l'autre cherche.

L'on voit des clercs revenir de quelques provinces où ils n'ont pas fait un long séjour, vains

des conversions qu'ils ont trouvées toutes faites, comme de celles qu'ils n'ont pu faire, se comparer déja aux Vincent et aux Xavier, et se croire des hommes apostoliques : de si grands travaux et de si heureuses missions ne seroient pas à leur gré payées d'une abbaye.

Tel, tout d'un coup, et sans y avoir pensé la veille, prend du papier, une plume, dit en soi-même, Je vais faire un livre, sans autre talent pour écrire que le besoin qu'il a de cinquante pistoles. Je lui crie inutilement : Prenez une scie, Dioscore, sciez, ou bien tournez, ou faites une jante de roue, vous aurez votre salaire. Il n'a point fait l'apprentissage de tous ces métiers. Copiez donc, transcrivez, soyez au plus correcteur d'imprimerie, n'écrivez point. Il veut écrire et faire imprimer; et parcequ'on n'envoie pas à l'imprimeur un cahier blanc, il le barbouille de ce qui lui plaît; il écriroit volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a sept jours dans la semaine, ou que le temps est à la pluie; et comme ce discours n'est ni contre la religion ni contre l'état, et qu'il ne fera point d'autre désordre dans le public que de lui gâter le goût et l'accoutumer aux choses fades et insipides, il passe à l'exa-

men, il est imprimé, et, à la honte du siècle, comme pour l'humiliation des bons auteurs, réimprimé. De même, un homme dit en son cœur, Je prêcherai, et il prêche : le voilà en chaire, sans autre talent ni vocation que le besoin d'un bénéfice.

Un clerc mondain ou irréligieux, s'il monte en chaire, est déclamateur.

Il y a au contraire des hommes saints, et dont le seul caractère est efficace pour la persuasion : ils paroissent, et tout un peuple qui doit les écouter est déja ému et comme persuadé par leur présence : le discours qu'ils vont prononcer fera le reste.

L'évêque de Meaux et le P. Bourdaloue me rappellent Démosthène et Cicéron. Tous deux, maîtres dans l'éloquence de la chaire, ont eu le destin des grands modèles : l'un a fait de mauvais censeurs, l'autre de mauvais copistes.

L'éloquence de la chaire, en ce qui y entre d'humain et du talent de l'orateur, est cachée, connue de peu dé personnes, et d'une difficile exécution : quel art en ce genre pour plaire en persuadant ! Il faut marcher par des chemins battus, dire ce qui a été dit, et ce que l'on

prévoit que vous allez dire : les matières sont grandes, mais usées et triviales ; les principes sûrs, mais dont les auditeurs pénètrent les conclusions d'une seule vue. Il y entre des sujets qui sont sublimes : mais qui peut traiter le sublime ? Il y a des mystères que l'on doit expliquer, et qui s'expliquent mieux par une leçon de l'école que par un discours oratoire. La morale même de la chaire, qui comprend une matière aussi vaste et aussi diversifiée que le sont les mœurs des hommes, roule sur les mêmes pivots, retrace les mêmes images, et se prescrit des bornes bien plus étroites que la satire. Après l'invective commune contre les honneurs, les richesses et le plaisir, il ne reste plus à l'orateur qu'à courir à la fin de son discours et à congédier l'assemblée. Si quelquefois on pleure, si on est ému, après avoir fait attention au génie et au caractère de ceux qui font pleurer, peut-être conviendra-t-on que c'est la matière qui se prêche elle-même, et notre intérêt le plus capital qui se fait sentir ; que c'est moins une véritable éloquence que la ferme poitrine du missionnaire qui nous ébranle et qui cause en nous ces mouvements. Enfin le prédicateur n'est point sou-

tenu, comme l'avocat, par des faits toujours nouveaux, par de différents événements, par des aventures inouïes; il ne s'exerce point sur les questions douteuses, il ne fait point valoir les violentes conjectures et les présomptions; toutes choses néanmoins qui élèvent le génie, lui donnent de la force et de l'étendue, et qui contraignent bien moins l'éloquence qu'elles ne la fixent et ne la dirigent; il doit, au contraire, tirer son discours d'une source commune, et où tout le monde puise; et s'il s'écarte de ces lieux communs, il n'est plus populaire, il est abstrait ou déclamateur, il ne prêche plus l'Évangile. Il n'a besoin que d'une noble simplicité, mais il faut l'atteindre; talent rare, et qui passe les forces du commun des hommes: ce qu'ils ont de génie, d'imagination, d'érudition et de mémoire, ne leur sert souvent qu'à s'en éloigner.

La fonction de l'avocat est pénible, laborieuse, et suppose, dans celui qui l'exerce, un riche fonds et de grandes ressources. Il n'est pas seulement chargé, comme le prédicateur, d'un certain nombre d'oraisons composées avec loisir, récitées de mémoire, avec autorité, sans contradicteurs, et qui avec de médiocres changements

lui font honneur plus d'une fois : il prononce de graves plaidoyers devant des juges qui peuvent lui imposer silence, et contre des adversaires qui l'interrompent; il doit être prêt sur la réplique; il parle en un même jour, dans divers tribunaux, de différentes affaires. Sa maison n'est pas pour lui un lieu de repos et de retraite, ni un asile contre les plaideurs : elle est ouverte à tous ceux qui viennent l'accabler de leurs questions et de leurs doutes : il ne se met pas au lit, on ne l'essuie point, on ne lui prépare point des rafraîchissements; il ne se fait point dans sa chambre un concours de monde de tous les états et de tous les sexes, pour le féliciter sur l'agrément et sur la politesse de son langage, lui remettre l'esprit sur un endroit où il a couru risque de demeurer court, ou sur un scrupule qu'il a sur le chevet d'avoir plaidé moins vivement qu'à l'ordinaire. Il se délasse d'un long discours par de plus longs écrits, il ne fait que changer de travaux et de fatigues : j'ose dire qu'il est, dans son genre, ce qu'étoient dans le leur les premiers hommes apostoliques.

Quand on a ainsi distingué l'éloquence du barreau de la fonction de l'avocat, et l'éloquence de

la chaire du ministère du prédicateur, on croit voir qu'il est plus aisé de prêcher que de plaider, et plus difficile de bien prêcher que de bien plaider.

Quel avantage n'a pas un discours prononcé, sur un ouvrage qui est écrit! Les hommes sont les dupes de l'action et de la parole, comme de tout l'appareil de l'auditoire : pour peu de prévention qu'ils aient en faveur de celui qui parle, ils l'admirent, et cherchent ensuite à le comprendre : avant qu'il ait commencé, ils s'écrient qu'il va bien faire; ils s'endorment bientôt; et, le discours fini, ils se réveillent pour dire qu'il a bien fait. On se passionne moins pour un auteur : son ouvrage est lu dans le loisir de la campagne, ou dans le silence du cabinet : il n'y a point de rendez-vous publics pour lui applaudir, encore moins de cabale pour lui sacrifier tous ses rivaux, et pour l'élever à la prélature. On ne lit son livre, quelque excellent qu'il soit, dans l'esprit de le trouver médiocre : on le feuillette, on le discute, on le confronte; ce ne sont pas des sons qui se perdent en l'air, et qui s'oublient; ce qui est imprimé demeure imprimé. On l'attend quelquefois plusieurs jours avant

l'impression pour le décrier; et le plaisir le plus délicat que l'on en tire vient de la critique qu'on en fait : on est piqué d'y trouver à chaque page des traits qui doivent plaire, on va même souvent jusqu'à appréhender d'en être diverti, et on ne quitte ce livre que parcequ'il est bon.

Tout le monde ne se donne pas pour orateur; les phrases, les figures, le don de la mémoire, la robe ou l'engagement de celui qui prêche, ne sont pas des choses qu'on ose ou qu'on veuille toujours s'approprier : chacun, au contraire, croit penser bien, et écrire encore mieux ce qu'il a pensé; il en est moins favorable à celui qui pense et qui écrit aussi bien que lui. En un mot, le *sermonneur* est plus tôt évêque que le plus solide écrivain n'est revêtu d'un prieuré simple; et dans la distribution des graces, de nouvelles sont accordées à celui-là, pendant que l'auteur grave se tient heureux d'avoir ses restes.

S'il arrive que les méchants vous haïssent et vous persécutent, les gens de bien vous conseillent de vous humilier devant Dieu, pour vous mettre en garde contre la vanité qui pourroit vous venir de déplaire à des gens de ce carac-

tère : de même, si certains hommes, sujets à se récrier sur le médiocre, désapprouvent un ouvrage que vous aurez écrit, ou un discours que vous venez de prononcer en public, soit au barreau, soit dans la chaire, ou ailleurs, humiliez-vous ; on ne peut guère être exposé à une tentation d'orgueil plus délicate et plus prochaine.

Il me semble [1] qu'un prédicateur devroit faire choix dans chaque discours d'une vérité unique, mais capitale, terrible ou instructive, la manier à fond, et l'épuiser ; abandonner toutes ces divisions si recherchées, si retournées, si remaniées, et si différenciées ; ne point supposer ce qui est faux, je veux dire que le grand ou le beau monde sait sa religion et ses devoirs, et ne pas appréhender de faire, ou à ces bonnes têtes, ou à ces esprits si raffinés, des catéchismes ; ce temps si long que l'on use à composer un long ouvrage, l'employer à se rendre si maître de sa matière, que le tour et les expressions naissent dans l'action, et coulent de source ; se livrer, après une certaine préparation, à son génie et aux mouvements qu'un grand sujet peut inspirer : qu'il

[1] Le P. de La Rue.

pourroit enfin s'épargner ces prodigieux efforts de mémoire, qui ressemblent mieux à une gageure qu'à une affaire sérieuse, qui corrompent le geste et défigurent le visage; jeter au contraire, par un bel enthousiasme, la persuasion dans les esprits, et l'alarme dans le cœur, et toucher ses auditeurs d'une tout autre crainte que de celle de le voir demeurer court.

Que celui qui n'est pas encore assez parfait pour s'oublier soi-même dans le ministère de la parole sainte ne se décourage point par les régles austères qu'on lui prescrit, comme si elles lui ôtoient les moyens de faire montre de son esprit, et de monter aux dignités où il aspire : quel plus beau talent que celui de prêcher apostoliquement ? et quel autre mérite mieux un évêché ? Fénélon en étoit-il indigne ? auroit-il pu échapper au choix du prince que par un autre choix ?

CHAPITRE XVI.

DES ESPRITS FORTS.

Les esprits forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie ? Quelle plus grande foiblesse que d'être incertain quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connoissances, et quelle en doit être la fin ? Quel découragement plus grand que de douter si son ame n'est point matière comme la pierre et le reptile, et si elle n'est point corruptible comme ces viles créatures ? N'y a-t-il pas plus de force et de grandeur à recevoir dans notre esprit l'idée d'un être supérieur à tous les êtres, qui les a tous faits, et à qui tous se doivent rapporter; d'un être souverainement parfait, qui est pur, qui n'a point commencé et qui ne peut finir, dont notre ame est l'image, et, si j'ose dire, une portion comme esprit et comme immortelle?

Le docile et le foible sont susceptibles d'impressions : l'un en reçoit de bonnes, l'autre de

mauvaises ; c'est-à-dire que le premier est persuadé et fidèle, et que le second est entêté et corrompu. Ainsi l'esprit docile admet la vraie religion ; et l'esprit foible, ou n'en admet aucune, ou en admet une fausse : or l'esprit fort, ou n'a point de religion, ou se fait une religion ; donc l'esprit fort c'est l'esprit foible.

J'appelle mondains, terrestres, ou grossiers, ceux dont l'esprit et le cœur sont attachés à une petite portion de ce monde qu'ils habitent, qui est la terre ; qui n'estiment rien, qui n'aiment rien au-delà : gens aussi limités que ce qu'ils appellent leurs possessions ou leur domaine, que l'on mesure, dont on compte les arpents, et dont on montre les bornes. Je ne m'étonne pas que des hommes qui s'appuient sur un atome chancellent dans les moindres efforts qu'ils font pour sonder la vérité ; si avec des vues si courtes ils ne percent point, à travers le ciel et les astres, jusques à Dieu même ; si, ne s'apercevant point ou de l'excellence de ce qui est esprit, ou de la dignité de l'ame, ils ressentent encore moins combien elle est difficile à assouvir, combien la terre entière est au-dessous d'elle, de quelle nécessité lui devient un être souverainement parfait qui

est Dieu, et quel besoin indispensable elle a d'une religion qui le lui indique, et qui lui en est une caution sûre. Je comprends au contraire fort aisément qu'il est naturel à de tels esprits de tomber dans l'incrédulité ou l'indifférence, et de faire servir Dieu et la religion à la politique, c'est-à-dire à l'ordre et à la décoration de ce monde, la seule chose, selon eux, qui mérite qu'on y pense.

Quelques uns achévent de se corrompre par de longs voyages, et perdent le peu de religion qui leur restoit : ils voient de jour à autre un nouveau culte, diverses mœurs, diverses cérémonies ; ils ressemblent à ceux qui entrent dans les magasins, indéterminés sur le choix des étoffes qu'ils veulent acheter : le grand nombre de celles qu'on leur montre les rend plus indifférents ; elles ont chacune leur agrément et leur bienséance : ils ne se fixent point, ils sortent sans emplette.

Il y a des hommes qui attendent à être dévots et religieux que tout le monde se déclare impie et libertin : ce sera alors le parti du vulgaire ; ils sauront s'en dégager. La singularité leur plaît dans une matière si sérieuse et si profonde ; ils

ne suivent la mode et le train commun que dans les choses de rien et de nulle suite : qui sait même s'ils n'ont pas déja mis une sorte de bravoure et d'intrépidité à courir tout le risque de l'avenir ? Il ne faut pas d'ailleurs que, dans une certaine condition, avec une certaine étendue d'esprit, et de certaines vues, l'on songe à croire comme les savants et le peuple.

L'on doute de Dieu dans une pleine santé, comme l'on doute que ce soit pécher que d'avoir un commerce avec une personne libre [1] : quand l'on devient malade, et que l'hydropisie est formée, l'on quitte sa concubine, et l'on croit en Dieu.

Il faudroit s'éprouver et s'examiner très sérieusement avant que de se déclarer esprit fort ou libertin, afin, au moins, et selon ses principes, de finir comme on a vécu ; ou, si l'on ne se sent pas la force d'aller si loin, se résoudre de vivre comme l'on veut mourir.

Toute plaisanterie dans un homme mourant est hors de sa place : si elle roule sur de certains chapitres, elle est funeste. C'est une extrê-

[1] Une fille. (*La Bruyère.*)

me misère que de donner à ses dépens, à ceux que l'on laisse, le plaisir d'un bon mot.

Dans quelque prévention que l'on puisse être sur ce qui doit suivre la mort, c'est une chose bien sérieuse que de mourir : ce n'est point alors le badinage qui sied bien, mais la constance.

Il y a eu de tout temps de ces gens d'un bel esprit et d'une agréable littérature, esclaves des grands dont ils ont épousé le libertinage, et porté le joug toute leur vie contre leurs propres lumières et contre leur conscience. Ces hommes n'ont jamais vécu que pour d'autres hommes, et ils semblent les avoir regardés comme leur dernière fin. Ils ont eu honte de se sauver à leurs yeux, de paroître tels qu'ils étoient peut-être dans le cœur ; et ils se sont perdus par déférence ou par foiblesse. Y a-t-il donc sur la terre des grands assez grands, et des puissants assez puissants, pour mériter de nous que nous croyions et que nous vivions à leur gré, selon leur goût et leurs caprices, et que nous poussions la complaisance plus loin en mourant, non de la manière qui est la plus sûre pour nous, mais de celle qui leur plaît davantage?

J'exigerois de ceux qui vont contre le train

commun et les grandes régles, qu'ils sussent plus que les autres, qu'ils eussent des raisons claires, et de ces arguments qui emportent conviction.

Je voudrois voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu; il parleroit du moins sans intérêt: mais cet homme ne se trouve point.

J'aurois une extrême curiosité de voir celui qui seroit persuadé que Dieu n'est point: il me diroit du moins la raison invincible qui a su le convaincre.

L'impossibilité où je suis de prouver que Dieu n'est pas me découvre son existence.

Dieu condamne et punit ceux qui l'offensent, seul juge en sa propre cause; ce qui répugne, s'il n'est lui-même la justice et la vérité, c'est-à-dire s'il n'est Dieu.

Je sens qu'il y a un Dieu, et je ne sens pas qu'il n'y en ait point; cela me suffit, tout le raisonnement du monde m'est inutile: je conclus que Dieu existe. Cette conclusion est dans ma nature; j'en ai reçu les principes trop aisément dans mon enfance, et je les ai conservés depuis trop naturellement dans un âge plus avancé, pour les

soupçonner de fausseté : mais il y a des esprits qui se défont de ces principes; c'est une grande question s'il s'en trouve de tels; et, quand il seroit ainsi, cela prouve seulement qu'il y a des monstres.

L'athéisme n'est point. Les grands qui en sont le plus soupçonnés, sont trop paresseux pour décider en leur esprit que Dieu n'est pas : leur indolence va jusques à les rendre froids et indifférents sur cet article si capital, comme sur la nature de leur ame, et sur les conséquences d'une vraie religion ; ils ne nient ces choses ni ne les accordent ; ils n'y pensent point.

Nous n'avons pas trop de toute notre santé, de toutes nos forces, et de tout notre esprit, pour penser aux hommes ou au plus petit intérêt : il semble au contraire que la bienséance et la coutume exigent de nous que nous ne pensions à Dieu que dans un état où il ne reste en nous qu'autant de raison qu'il faut pour ne pas dire qu'il n'y en a plus.

Un grand croit s'évanouir, et il meurt ; un autre grand périt insensiblement, et perd chaque jour quelque chose de soi-même avant qu'il soit éteint : formidables leçons, mais inutiles! Des

circonstances si marquées et si sensiblement opposées ne se relèvent point, et ne touchent personne. Les hommes n'y font pas plus d'attention qu'à une fleur qui se fane, ou à une feuille qui tombe : ils envient les places qui demeurent vacantes, ou ils s'informent si elles sont remplies, et par qui.

Les hommes sont-ils assez bons, assez fidèles, assez équitables, pour mériter toute notre confiance, et ne nous pas faire desirer du moins que Dieu existât, à qui nous pussions appeler de leurs jugements et avoir recours quand nous en sommes persécutés ou trahis?

Si c'est le grand et le sublime de la religion qui éblouit ou qui confond les esprits forts, ils ne sont plus des esprits forts, mais de foibles génies et de petits esprits; et, si c'est au contraire ce qu'il y a d'humble et de simple qui les rebute, ils sont à la vérité des esprits forts, et plus forts que tant de grands hommes si éclairés, si élevés, et néanmoins si fidèles, que les Léon, les Basile, les Jérôme, les Augustin.

Un Père de l'Église, un docteur de l'Église, quels noms! quelle tristesse dans leurs écrits! quelle sécheresse! quelle froide dévotion! et peut-

être, quelle scolastique! disent ceux qui ne les ont jamais lus. Mais plutôt quel étonnement pour tous ceux qui se sont fait une idée des Pères si éloignée de la vérité, s'ils voyoient dans leurs ouvrages plus de tour et de délicatesse, plus de politesse et d'esprit, plus de richesse d'expression et plus de force de raisonnement, des traits plus vifs et des graces plus naturelles, que l'on n'en remarque dans la plupart des livres de ce temps, qui sont lus avec goût, qui donnent du nom et de la vanité à leurs auteurs! Quel plaisir d'aimer la religion, et de la voir crue, soutenue, expliquée par de si beaux génies et par de si solides esprits, sur-tout lorsque l'on vient à connoître que, pour l'étendue de connoissances, pour la profondeur et la pénétration, pour les principes de la pure philosophie, pour leur application et leur développement, pour la justesse des conclusions, pour la dignité du discours, pour la beauté de la morale et des sentiments, il n'y a rien, par exemple, que l'on puisse comparer à saint Augustin que Platon et que Cicéron!

L'homme est né menteur: la vérité est simple et ingénue, et il veut du spécieux et de l'ornement; elle n'est pas à lui, elle vient du ciel toute

faite, pour ainsi dire, et dans toute sa perfection; et l'homme n'aime que son propre ouvrage, la fiction et la fable. Voyez le peuple: il controuve, il augmente, il charge, par grossièreté et par sottise; demandez même au plus honnête homme s'il est toujours vrai dans ses discours, s'il ne se surprend pas quelquefois dans des déguisements où engagent nécessairement la vanité et la légèreté: si, pour faire un meilleur conte, il ne lui échappe pas souvent d'ajouter à un fait qu'il récite une circonstance qui y manque. Une chose arrive aujourd'hui, et presque sous nos yeux, cent personnes qui l'ont vue la racontent en cent façons différentes; celui-ci, s'il est écouté, la dira encore d'une manière qui n'a pas été dite: quelle créance donc pourrois-je donner à des faits qui sont anciens et éloignés de nous par plusieurs siècles? quel fondement dois-je faire sur les plus graves historiens? que devient l'histoire? César a-t-il été massacré au milieu du sénat? y a-t-il eu un César? Quelle conséquence! me dites-vous; quels doutes! quelle demande! Vous riez! vous ne me jugez pas digne d'aucune réponse; et je crois même que vous avez raison. Je suppose néanmoins que le livre qui fait men-

tion de César ne soit pas un livre profane, écrit de la main des hommes qui sont menteurs, trouvé par hasard dans les bibliothèques parmi d'autres manuscrits qui contiennent des histoires vraies ou apocryphes ; qu'au contraire il soit inspiré, saint, divin ; qu'il porte en soi ces caractères ; qu'il se trouve depuis près de deux mille ans dans une société nombreuse qui n'a pas permis qu'on y ait fait pendant tout ce temps la moindre altération, et qui s'est fait une religion de le conserver dans toute son intégrité ; qu'il y ait même un engagement religieux et indispensable d'avoir de la foi pour tous les faits contenus dans ce volume où il est parlé de César et de sa dictature : avouez-le, Lucile, vous douterez alors qu'il y ait eu un César.

Toute musique n'est pas propre à louer Dieu et à être entendue dans le sanctuaire. Toute philosophie ne parle pas dignement de Dieu, de sa puissance, des principes de ses opérations, et de ses mystères : plus cette philosophie est subtile et idéale, plus elle est vaine et inutile pour expliquer des choses qui ne demandent des hommes qu'un sens droit pour être connues jusques à un certain point, et qui au-delà sont inexpli-

cables. Vouloir rendre raison de Dieu, de ses perfections, et, si j'ose ainsi parler, de ses actions, c'est aller plus loin que les anciens philosophes, que les apôtres, que les premiers docteurs; mais ce n'est pas rencontrer si juste, c'est creuser longtemps et profondément sans trouver les sources de la vérité. Dès qu'on a abandonné les termes de bonté, de miséricorde, de justice et de toute-puissance, qui donnent de Dieu de si hautes et de si aimables idées, quelque grand effort d'imagination qu'on puisse faire, il faut recevoir les expressions sèches, stériles, vides de sens; admettre les pensées creuses, écartées des notions communes, ou tout au plus les subtiles et les ingénieuses; et, à mesure que l'on acquiert d'ouverture dans une nouvelle métaphysique, perdre un peu de sa religion.

Jusques où les hommes ne se portent-ils point par l'intérêt de la religion, dont ils sont si peu persuadés, et qu'ils pratiquent si mal!

Cette même religion que les hommes défendent avec chaleur et avec zèle contre ceux qui en ont une toute contraire, ils l'altèrent eux-mêmes dans leur esprit par des sentiments particuliers, ils y ajoutent et ils en retranchent mille

choses souvent essentielles, selon ce qui leur convient, et ils demeurent fermes et inébranlables dans cette forme qu'ils lui ont donnée. Ainsi, à parler populairement, on peut dire d'une seule nation qu'elle vit sous un même culte, et qu'elle n'a qu'une seule religion; mais, à parler exactement, il est vrai qu'elle en a plusieurs, et que chacun presque y a la sienne.

Deux sortes de gens fleurissent dans les cours, et y dominent dans divers temps, les libertins et les hypocrites: ceux-là gaiement, ouvertement, sans art et sans dissimulation; ceux-ci finement, par des artifices, par la cabale: cent fois plus épris de la fortune que les premiers, ils en sont jaloux jusqu'à l'excès; ils veulent la gouverner, la posséder seuls, la partager entre eux, et en exclure tout autre: dignites, charges, postes, bénéfices, pensions, honneurs, tout leur convient et ne convient qu'à eux, le reste des hommes en est indigne; ils ne comprennent point que sans leur attache on ait l'impudence de les espérer: une troupe de masques entre dans un bal; ont-ils la main, ils dansent, ils se font danser les uns les autres, ils dansent encore, ils dansent toujours, ils ne rendent la main à personne

de l'assemblée, quelque digne qu'elle soit de leur attention : on languit, on sèche de les voir danser et de ne danser point; quelques uns murmurent, les plus sages prennent leur parti, et s'en vont.

Il y a deux espèces de libertins : les libertins, ceux du moins qui croient l'être; et les hypocrites ou faux dévots, c'est-à-dire ceux qui ne veulent pas être crus libertins : les derniers, dans ce genre-là, sont les meilleurs.

Le faux dévot, ou ne croit pas en Dieu, ou se moque de Dieu : parlons de lui obligeamment, il ne croit pas en Dieu.

Si toute religion est une crainte respectueuse de la Divinité, que penser de ceux qui osent la blesser dans sa plus vive image, qui est le prince?

Si l'on nous assuroit [1] que le motif secret de l'ambassade des Siamois a été d'exciter le roi très-chrétien à renoncer au christianisme, à permettre l'entrée de son royaume aux *talapoins*, qui eussent pénétré dans nos maisons pour persuader leur religion à nos femmes, à nos enfants

[1] L'ambassade des Siamois envoyée au roi en 1680.

et à nous-mêmes, par leurs livres et par leurs entretiens; qui eussent élevé des *pagodes* au milieu des villes, où ils eussent placé des figures de métal pour être adorées, avec quelles risées et quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choses si extravagantes! Nous faisons cependant six mille lieues de mer pour la conversion des Indes, des royaumes de Siam, de la Chine et du Japon, c'est-à-dire pour faire très sérieusement à tous ces peuples des propositions qui doivent leur paroître très folles et très ridicules. Ils supportent néanmoins nos religieux et nos prêtres; ils les écoutent quelquefois, leur laissent bâtir leurs églises et faire leurs missions: qui fait cela en eux et en nous? ne seroit-ce point la force de la vérité?

Il ne convient pas à toutes sortes de personnes de lever l'étendard d'aumônier, et d'avoir tous les pauvres d'une ville assemblés à sa porte, qui y reçoivent leurs portions: qui ne sait pas, au contraire, des misères plus secrètes, qu'il peut entreprendre de soulager, ou immédiatement et par ses secours, ou du moins par sa médiation? De même il n'est pas donné à tous de monter en chaire, et d'y distribuer en missionnaire ou

en catéchiste la parole sainte : mais qui n'a pas quelquefois sous sa main un libertin à réduire, et à ramener par de douces et insinuantes conversations à la docilité? Quand on ne seroit pendant sa vie que l'apôtre d'un seul homme, ce ne seroit pas être en vain sur la terre, ni lui être un fardeau inutile.

Il y a deux mondes : l'un où l'on séjourne peu, et dont l'on doit sortir pour n'y plus rentrer; l'autre où l'on doit bientôt entrer pour n'en jamais sortir. La faveur, l'autorité, les amis, la haute réputation, les grands biens, servent pour le premier monde; le mépris de toutes ces choses sert pour le second. Il s'agit de choisir.

Qui a vécu un seul jour a vécu un siècle : même soleil, même terre, même monde, mêmes sensations; rien ne ressemble mieux à aujourd'hui que demain : il y auroit quelque curiosité à mourir, c'est-à-dire à n'être plus un corps, mais à être seulement esprit. L'homme cependant, impatient de la nouveauté, n'est point curieux sur ce seul article : né inquiet et qui s'ennuie de tout, il ne s'ennuie point de vivre; il consentiroit peut-être à vivre toujours. Ce qu'il voit de la mort le frappe plus violemment que ce qu'il

en sait : la maladie, la douleur, le cadavre, le dégoûtent de la connoissance d'un autre monde : il faut tout le sérieux de la religion pour le réduire.

Si Dieu avoit donné le choix ou de mourir ou de toujours vivre, après avoir médité profondément ce que c'est que de ne voir nulle fin à la pauvreté, à la dépendance, à l'ennui, à la maladie, ou de n'essayer des richesses, de la grandeur, des plaisirs et de la santé, que pour les voir changer inviolablement, et par la révolution des temps, en leurs contraires, et être ainsi le jouet des biens et des maux, l'on ne sauroit guère à quoi se résoudre. La nature nous fixe, et nous ôte l'embarras de choisir; et la mort, qu'elle nous rend nécessaire, est encore adoucie par la religion.

Si ma religion étoit fausse, je l'avoue, voilà le piége le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer; il étoit inévitable de ne pas donner tout au travers et de n'y être pas pris : quelle majesté, quel éclat de mystères! quelle suite et quel enchaînement de toute la doctrine! quelle raison éminente! quelle candeur, quelle innocence de mœurs! quelle force invincible et accablante des

témoignages rendus successivement et pendant trois siècles entiers par des millions de personnes les plus sages, les plus modérées qui fussent alors sur la terre, et que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort et du dernier supplice! Prenez l'histoire, ouvrez, remontez jusqu'au commencement du monde, jusques à la veille de sa naissance; y a-t-il eu rien de semblable dans tous les temps? Dieu même pouvoit-il jamais mieux rencontrer pour me séduire? par où échapper? où aller, où me jeter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche? S'il faut périr, c'est par-là que je veux périr; il m'est plus doux de nier Dieu, que de l'accorder avec une tromperie si spécieuse et si entière: mais je l'ai approfondi, je ne puis être athée, je suis donc ramené et entraîné dans ma religion; c'en est fait.

La religion est vraie, ou elle est fausse: si elle n'est qu'une vaine fiction, voilà, si l'on veut, soixante années perdues pour l'homme de bien, pour le chartreux ou le solitaire; ils ne courent pas un autre risque: mais, si elle est fondée sur la vérité même, c'est alors un épou-

vantable malheur pour l'homme vicieux; l'idée seule des maux qu'il se prépare me trouble l'imagination; la pensée est trop foible pour les concevoir, et les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes, en supposant même dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet sur la vérité de la religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu.

Je ne sais si ceux qui osent nier Dieu méritent qu'on s'efforce de le leur prouver, et qu'on les traite plus sérieusement qu'on n'a fait dans ce chapitre. L'ignorance, qui est leur caractère, les rend incapables des principes les plus clairs et des raisonnements les mieux suivis : je consens néanmoins qu'ils lisent celui que je vais faire, pourvu qu'ils ne se persuadent pas que c'est tout ce que l'on pouvoit dire sur une vérité aussi éclatante.

Il y a quarante ans que je n'étois point, et qu'il n'étoit pas en moi de pouvoir jamais être, comme il ne dépend pas de moi, qui suis une fois, de n'être plus : j'ai donc commencé, et je continue d'être par quelque chose qui est hors de moi, qui durera après moi, qui est meilleur et

plus puissant que moi ; si ce quelque chose n'est pas Dieu, qu'on me dise ce que c'est.

Peut-être que moi qui existe, n'existe ainsi que par la force d'une nature universelle qui a toujours été telle que nous la voyons, en remontant jusques à l'infinité des temps [1]. Mais cette nature, ou elle est seulement esprit, et c'est Dieu : ou elle est matière, et ne peut par conséquent avoir créé mon esprit : ou elle est un composé de matière et d'esprit, et alors ce qui est esprit dans la nature, je l'appelle Dieu.

Peut-être aussi ce que j'appelle mon esprit n'est qu'une portion de matière qui existe par la force d'une nature universelle qui est aussi matière, qui a toujours été, et qui sera toujours telle que nous la voyons, et qui n'est point Dieu [2] : mais du moins faut-il m'accorder que ce que j'appelle mon esprit, quelque chose que ce puisse être, est une chose qui pense ; et que, s'il est matière, il est nécessairement une matière qui pense : car l'on ne me persuadera point qu'il n'y ait pas en moi quelque chose qui pense pen-

1 Objection ou système des libertins. (*La Bruyère.*)
2 Instance des incrédules. (*La Bruyère.*)

dant que je fais ce raisonnement. Or, ce quelque chose qui est en moi, et qui pense, s'il doit son être et sa conservation à une nature universelle qui a toujours été et qui sera toujours, laquelle il reconnoisse comme sa cause, il faut indispensablement que ce soit à une nature universelle, ou qui pense, ou qui soit plus noble et plus parfaite que ce qui pense; et, si cette nature ainsi faite est matière, l'on doit encore conclure que c'est une matière universelle qui pense, ou qui est plus noble et plus parfaite que ce qui pense.

Je continue, et je dis: cette matière, telle qu'elle vient d'être supposée, si elle n'est pas un être chimérique, mais réel, n'est pas aussi imperceptible à tous les sens; et, si elle ne se découvre pas par elle-même, on la connoît du moins dans le divers arrangement de ses parties, qui constitue les corps, et qui en fait la différence; elle est donc elle-même sous ces différents corps: et, comme elle est une matière qui pense, selon la supposition, ou qui vaut mieux que ce qui pense, il s'ensuit qu'elle est telle du moins selon quelques uns de ces corps, et par une suite nécessaire selon tous ces corps, c'est-à-dire qu'elle pense dans les pierres, dans les métaux, dans

les mers, dans la terre, dans moi-même qui ne suis qu'un corps, comme dans toutes les autres parties qui la composent : c'est donc à l'assemblage de ces parties si terrestres, si grossières, si corporelles, qui toutes ensemble sont la matière universelle ou ce monde visible, que je dois ce quelque chose qui est en moi, qui pense, et que j'appelle mon esprit ; ce qui est absurde.

Si, au contraire, cette nature universelle, quelque chose que ce puisse être, ne peut pas être tous ces corps, ni aucun de ces corps, il suit de là qu'elle n'est point matière, ni perceptible par aucun des sens ; si cependant elle pense, ou si elle est plus parfaite que ce qui pense, je conclus encore qu'elle est esprit, ou un être meilleur et plus accompli que ce qui est esprit : si d'ailleurs il ne reste plus à ce qui pense en moi, et que j'appelle mon esprit, que cette nature universelle à laquelle il puisse remonter pour rencontrer sa première cause et son unique origine, parcequ'il ne trouve point son principe en soi, et qu'il le trouve encore moins dans la matière, ainsi qu'il a été démontré, alors je ne dispute point des noms ; mais cette source originaire de tout esprit, qui est esprit elle-

même, et qui est plus excellente que tout esprit, je l'appelle Dieu.

En un mot, je pense; donc Dieu existe: car ce qui pense en moi, je ne le dois point à moi-même, parcequ'il n'a pas plus dépendu de moi de me le donner une première fois, qu'il dépend encore de moi de me le conserver un seul instant; je ne le dois point à un être qui soit au-dessus de moi, et qui soit matière, puisqu'il est impossible que la matière soit au-dessus de ce qui pense: je le dois donc à un être qui est au-dessus de moi, et qui n'est point matière; et c'est Dieu.

De ce qu'une nature universelle qui pense exclut de soi généralement tout ce qui est matière, il suit nécessairement qu'un être particulier qui pense ne peut pas aussi admettre en soi la moindre matière; car, bien qu'un être universel qui pense renferme dans son idée infiniment plus de grandeur, de puissance, d'indépendance, et de capacité, qu'un être particulier qui pense, il ne renferme pas néanmoins une plus grande exclusion de matière, puisque cette exclusion dans l'un et l'autre de ces deux êtres est aussi grande qu'elle peut être et comme in-

finie, et qu'il est autant impossible que ce qui pense en moi soit matière, qu'il est inconcevable que Dieu soit matière : ainsi, comme Dieu est esprit, mon ame aussi est esprit.

Je ne sais point si le chien choisit, s'il se ressouvient, s'il affectionne, s'il craint, s'il imagine, s'il pense: quand donc l'on me dit que toutes ces choses ne sont en lui ni passions, ni sentiment, mais l'effet naturel et nécessaire de la disposition de sa machine préparée par le divers arrangement des parties de la matière, je puis au moins acquiescer à cette doctrine. Mais je pense, et je suis certain que je pense : or, quelle proportion y a-t-il de tel ou de tel arrangement des parties de la matière, c'est-à-dire d'une étendue selon toutes ses dimensions, qui est longue, large et profonde, et qui est divisible dans tous ces sens, avec ce qui pense?

Si tout est matière, et si la pensée en moi, comme dans tous les autres hommes, n'est qu'un effet de l'arrangement des parties de la matière, qui a mis dans le monde toute autre idée que celle des choses matérielles? La matière a-t-elle dans son fonds une idée aussi pure, aussi simple, aussi immatérielle, qu'est celle de

l'esprit? comment peut-elle être le principe de ce qui la nie et l'exclut de son propre être? comment est-elle dans l'homme ce qui pense, c'est-à-dire ce qui est à l'homme même une conviction qu'il n'est point matière?

Il y a des êtres qui durent peu, parcequ'ils sont composés de choses très différentes, et qui se nuisent réciproquement : il y en a d'autres qui durent davantage, parcequ'ils sont plus simples; mais ils périssent, parcequ'ils ne laissent pas d'avoir des parties selon lesquelles ils peuvent être divisés. Ce qui pense en moi doit durer beaucoup, parceque c'est un être pur, exempt de tout mélange et de toute composition; et il n'y a pas de raison qu'il doive périr : car qui peut corrompre ou séparer un être simple et qui n'a point de parties?

L'ame voit la couleur par l'organe de l'œil, et entend les sons par l'organe de l'oreille; mais elle peut cesser de voir ou d'entendre, quand ces sens ou ces objets lui manquent, sans que pour cela elle cesse d'être; parceque l'ame n'est point précisément ce qui voit la couleur, ou ce qui entend les sons; elle n'est que ce qui pense : or, comment peut-elle cesser d'être telle? ce n'est

point par le défaut d'organe, puisqu'il est prouvé qu'elle n'est point matière, ni par le défaut d'objet, tant qu'il y aura un Dieu et d'éternelles vérités : elle est donc incorruptible.

Je ne conçois point qu'une ame que Dieu a voulu remplir de l'idée de son être infini et souverainement parfait doive être anéantie.

Voyez, Lucile, ce morceau de terre[1], plus propre et plus orné que les autres terres qui lui sont contiguës: ici ce sont des compartiments mêlés d'eaux plates et d'eaux jaillissantes; là, des allées en palissades qui n'ont pas de fin, et qui vous couvrent des vents du nord : d'un côté c'est un bois épais qui défend de tous les soleils, et d'un autre un beau point de vue : plus bas une Yvette, ou un Lignon, qui couloit obscurément entre les saules et les peupliers, est devenu un canal qui est revêtu : ailleurs de longues et fraîches avenues se perdent dans la campagne, et annoncent la maison, qui est entourée d'eaux : vous récrierez-vous : Quel jeu du hasard ! combien de belles choses se sont rencontrées ensemble inopinément ! Non, sans doute ; vous direz

[1] Chantilly.

au contraire : Cela est bien imaginé et bien ordonné, il régne ici un bon goût et beaucoup d'intelligence. Je parlerai comme vous, et j'ajouterai que ce doit être la demeure de quelqu'un de ces gens chez qui un Le Nostre va tracer et prendre des alignements dès le jour même qu'ils sont en place. Qu'est-ce pourtant que cette piéce de terre ainsi disposée, et où tout l'art d'un ouvrier habile a été employé pour l'embellir, si même toute la terre n'est qu'un atome suspendu en l'air, et si vous écoutez ce que je vais dire?

Vous êtes placé, ô Lucile! quelque part sur cet atome; il faut donc que vous soyez bien petit, car vous n'y occupez pas une grande place: cependant vous avez des yeux, qui sont deux points imperceptibles; ne laissez pas de les ouvrir vers le ciel: qu'y apercevez-vous quelquefois? la lune dans son plein? Elle est belle alors et fort lumineuse, quoique sa lumière ne soit que la réflexion de celle du soleil: elle paroît grande comme le soleil, plus grande que les autres planètes, et qu'aucune des étoiles. Mais ne vous laissez pas tromper par les dehors; il n'y a rien au ciel de si petit que la lune; sa superficie est treize fois plus petite que celle de la terre;

sa solidité, quarante-huit fois; et son diamétre de sept cent cinquante lieues n'est que le quart de celui de la terre : aussi est-il vrai qu'il n'y a que son voisinage qui lui donne une si grande apparence, puisqu'elle n'est guère plus éloignée de nous que de trente fois le diamétre de la terre, ou que sa distance n'est que de cent mille lieues. Elle n'a presque pas même de chemin à faire en comparaison du vaste tour que le soleil fait dans les espaces du ciel; car il est certain qu'elle n'achéve par jour que cinq cent quarante mille lieues : ce n'est par heure que vingt-deux mille cinq cents lieues, et trois cent soixante et quinze lieues dans une minute. Il faut néanmoins, pour accomplir cette course, qu'elle aille cinq mille six cents fois plus vite qu'un cheval de poste qui feroit quatre lieues par heure, qu'elle vole quatre-vingts fois plus légèrement que le son, que le bruit, par exemple, du canon et du tonnerre, qui parcourt en une heure deux cent soixante et dix-sept lieues.

Mais quelle comparaison de la lune au soleil pour la grandeur, pour l'éloignement, pour la course! vous verrez qu'il n'y en a aucune. Souvenez-vous seulement du diamétre de la terre,

il est de trois mille lieues; celui du soleil est cent fois plus grand, il est donc de trois cent mille lieues. Si c'est là sa largeur en tout sens, quelle peut être toute sa superficie! quelle est sa solidité! comprenez-vous bien cette étendue, et qu'un million de terres comme la nôtre ne seroient toutes ensemble pas plus grosses que le soleil? Quel est donc, direz-vous, son éloignement, si l'on en juge par son apparence! Vous avez raison, il est prodigieux; il est démontré qu'il ne peut pas y avoir de la terre au soleil moins de dix mille diamétres de la terre, autrement moins de trente millions de lieues: peut-être y a-t-il quatre fois, six fois, dix fois plus loin; on n'a aucune méthode pour déterminer cette distance.

Pour aider seulement votre imagination à se la représenter, supposons une meule de moulin qui tombe du soleil sur la terre; donnons-lui la plus grande vitesse qu'elle soit capable d'avoir, celle même que n'ont pas les corps tombant de fort haut; supposons encore qu'elle conserve toujours cette même vitesse, sans en acquérir, et sans en perdre; qu'elle parcoure quinze toises par chaque seconde de temps, c'est-à-dire la moi-

tié de l'élévation des plus hautes tours, et ainsi neuf cents toises en une minute ; passons-lui mille toises en une minute pour une plus grande facilité ; mille toises font une demi-lieue commune ; ainsi en deux minutes la meule fera une lieue, et en une heure elle en fera trente, et en un jour elle fera sept cent vingt lieues : or, elle a trente millions à traverser avant que d'arriver à terre ; il lui faudra donc quatre mille cent soixante et six jours, qui sont plus de onze années, pour faire ce voyage. Ne vous effrayez pas, Lucile, écoutez-moi : la distance de la terre à Saturne est au moins décuple de celle de la terre au soleil, c'est vous dire qu'elle ne peut être moindre que de trois cent millions de lieues, et que cette pierre emploieroit plus de cent dix ans pour tomber de Saturne en terre.

Par cette élévation de Saturne élevez vous-même, si vous le pouvez, votre imagination à concevoir quelle doit être l'immensité du chemin qu'il parcourt chaque jour au-dessus de nos têtes : le cercle que Saturne décrit a plus de six cent millions de lieues de diamétre, et par conséquent plus de dix-huit cent millions de lieues de circonférence ; un cheval anglois qui feroit

dix lieues par heure n'auroit à courir que vingt mille ciuq cent quarante-huit ans pour faire ce tour.

Je n'ai pas tout dit, ô Lucile! sur le miracle de ce monde visible, ou, comme vous parlez quelquefois, sur les merveilles du hasard que vous admettez seul pour la cause première de toutes choses : il est encore un ouvrier plus admirable que vous ne pensez: connoissez le hasard, laissez-vous instruire de toute la puissance de votre Dieu. Savez-vous que cette distance de trente millions de lieues qu'il y a de la terre au soleil, et celle de trois cent millions de lieues de la terre à Saturne, sont si peu de chose, comparées à l'éloignement qu'il y a de la terre aux étoiles, que ce n'est pas même s'énoncer assez juste que de se servir, sur le sujet de ces distances, du terme de comparaison? Quelle proportion à la vérité de ce qui se mesure, quelque grand qu'il puisse être, avec ce qui ne se mesure pas? On ne connoît point la hauteur d'une étoile; elle est, si j'ose ainsi parler, *immensurable;* il n'y a plus ni angles, ni sinus, ni parallaxes, dont on puisse s'aider : si un homme observoit à Paris une étoile fixe, et qu'un autre la regardât du

Japon, les deux lignes qui partiroient de leurs yeux pour aboutir jusqu'à cet astre ne feroient pas un angle, et se confondroient en une seule et même ligne, tant la terre entière n'est pas espace par rapport à cet éloignement. Mais les étoiles ont cela de commun avec Saturne et avec le soleil : il faut dire quelque chose de plus. Si deux observateurs, l'un sur la terre, et l'autre dans le soleil, observoient en même temps une étoile, les deux rayons visuels de ces deux observateurs ne formeroient point d'angle sensible. Pour concevoir la chose autrement : si un homme étoit situé dans une étoile, notre soleil, notre terre, et les trente millions de lieues qui les séparent, lui paroîtroient un même point : cela est démontré.

On ne sait pas aussi la distance d'une étoile d'avec une autre étoile, quelque voisines qu'elles nous paroissent. Les Pléiades se touchent presque, à en juger par nos yeux : une étoile paroît assise sur l'une de celles qui forment la queue de la grande Ourse, à peine la vue peut-elle atteindre à discerner la partie du ciel qui les sépare, c'est comme une étoile qui paroît double. Si cependant tout l'art des astronomes est

inutile pour en remarquer la distance, que doit-on penser de l'éloignement de deux étoiles qui en effet paroissent éloignées l'une de l'autre, et à plus forte raison des deux polaires? Quelle est donc l'immensité de la ligne qui passe d'une polaire à l'autre? et que sera-ce que le cercle dont cette ligne est le diamètre? Mais n'est-ce pas quelque chose de plus que de sonder les abymes, que de vouloir imaginer la solidité du globe dont ce cercle n'est qu'une section? Serons-nous encore surpris que ces mêmes étoiles, si démesurées dans leur grandeur, ne nous paroissent néanmoins que comme des étincelles? N'admirerons-nous pas plutôt que d'une hauteur si prodigieuse elles puissent conserver une certaine apparence, et qu'on ne les perde pas toutes de vue? Il n'est pas aussi imaginable combien il nous en échappe. On fixe le nombre des étoiles, oui, de celles qui sont apparentes: le moyen de compter celles qu'on n'aperçoit point, celles, par exemple, qui composent la voie de lait, cette trace lumineuse qu'on remarque au ciel dans une nuit sereine du nord au midi, et qui, par leur extraordinaire élévation, ne pouvant percer jusqu'à nos yeux pour être vues chacune en particulier, ne font au plus

que blanchir cette route des cieux où elles sont placées?

Me voilà donc sur la terre comme sur un grain de sable qui ne tient à rien, et qui est suspendu au milieu des airs : un nombre presque infini de globes de feu d'une grandeur inexprimable et qui confond l'imagination, d'une hauteur qui surpasse nos conceptions, tournent, roulent autour de ce grain de sable, et traversent chaque jour, depuis plus de six mille ans, les vastes et immenses espaces des cieux. Voulez-vous un autre système, et qui ne diminue rien du merveilleux? La terre elle-même est emportée avec une rapidité inconcevable autour du soleil, le centre de l'univers. Je me les représente, tous ces globes, ces corps effroyables qui sont en marche; ils ne s'embarrassent point l'un l'autre; ils ne se choquent point, ils ne se dérangent point : si le plus petit d'eux tous venoit à se démentir et à rencontrer la terre, que deviendroit la terre? Tous au contraire sont en leur place, demeurent dans l'ordre qui leur est prescrit, suivent la route qui leur est marquée, et si paisiblement à notre égard, que personne n'a l'oreille assez fine pour les entendre marcher, et que le vulgaire ne sait

pas s'ils sont au monde. O économie merveilleuse du hasard ! l'intelligence même pourroit-elle mieux réussir ? Une seule chose, Lucile, me fait de la peine : ces grands corps sont si précis et si constants dans leur marche, dans leurs révolutions et dans tous leurs rapports, qu'un petit animal relégué en un coin de cet espace immense qu'on appelle le monde, après les avoir observés, s'est fait une méthode infaillible de prédire à quel point de leur course tous ces astres se trouveront d'aujourd'hui en deux, en quatre, en vingt mille ans : voilà mon scrupule, Lucile ; si c'est par hasard qu'ils observent des régles si invariables, qu'est-ce que l'ordre ? qu'est-ce que la régle ?

Je vous demanderai même ce que c'est que le hasard : est-il corps ? est-il esprit ? est-ce un être distingué des autres êtres, qui ait son existence particulière, qui soit quelque part ? ou plutôt, n'est-ce pas un mode, ou une façon d'être ? Quand une boule rencontre une pierre, l'on dit, c'est un hasard : mais est-ce autre chose que ces deux corps qui se choquent fortuitement ? Si par ce hasard ou cette rencontre la boule ne va plus

droit, mais obliquement; si son mouvement n'est plus direct, mais réfléchi; si elle ne roule plus sur son axe, mais qu'elle tournoie et qu'elle pirouette; conclurai-je que c'est par ce même hasard qu'en général la boule est en mouvement? ne soupçonnerai-je pas plus volontiers qu'elle se meut, ou de soi-même, ou par l'impulsion du bras qui l'a jetée? Et parceque les roues d'une pendule sont déterminées l'une par l'autre à un mouvement circulaire d'une telle ou telle vitesse, examinerai-je moins curieusement quelle peut être la cause de tous ces mouvements; s'ils se font d'eux-mêmes, ou par la force mouvante d'un poids qui les emporte? Mais ni ces roues ni cette boule n'ont pu se donner le mouvement d'elles-mêmes, ou ne l'ont point par leur nature, s'ils peuvent le perdre sans changer de nature; il y a donc apparence qu'ils sont mus d'ailleurs, et par une puissance qui leur est étrangère. Et les corps célestes, s'ils venoient à perdre leur mouvement, changeroient-ils de nature? seroient-ils moins des corps? je ne l'imagine pas ainsi: ils se meuvent cependant, et ce n'est point d'eux-mêmes et par leur nature. Il faudroit donc chercher, ô Lucile! s'il n'y a point hors d'eux un principe qui

les fait mouvoir : qui que vous trouviez, je l'appelle Dieu.

Si nous supposions que ces grands corps sont sans mouvement, on ne demanderoit plus, à la vérité, qui les met en mouvement, mais on seroit toujours reçu à demander qui a fait ces corps, comme on peut s'informer qui a fait ces roues ou cette boule ; et quand chacun de ces grands corps seroit supposé un amas fortuit d'atomes qui se sont liés et enchaînés ensemble par la figure et la conformation de leurs parties, je prendrois un de ces atomes, et je dirois : Qui a créé cet atome ? est-il matière ? est-il intelligence ? a-t-il eu quelque idée de soi-même, avant que de se faire soi-même ? il étoit donc un moment avant que d'être ; il étoit et il n'étoit pas tout à-la-fois ; et s'il est auteur de son être et de sa manière d'être, pourquoi s'est-il fait corps plutôt qu'esprit ? bien plus, cet atome n'a-t-il point commencé ? est-il éternel ? est-il infini ? ferez-vous un Dieu de cet atome ?

Le ciron a des yeux, il se détourne à la rencontre des objets qui lui pourroient nuire : quand on le met sur de l'ébène pour le mieux remarquer, si, dans le temps qu'il marche vers un

côté, on lui présente le moindre fétu, il change de route : est-ce un jeu du hasard que son cristallin, sa rétine, et son nerf optique ?

L'on voit dans une goutte d'eau, que le poivre qu'on y a mis tremper a altérée, un nombre presque innombrable de petits animaux, dont le microscope nous fait apercevoir la figure, et qui se meuvent avec une rapidité incroyable, comme autant de monstres dans une vaste mer : chacun de ces animaux est plus petit mille fois qu'un ciron, et néanmoins c'est un corps qui vit, qui se nourrit, qui croît, qui doit avoir des muscles, des vaisseaux équivalents aux veines, aux nerfs, aux artères, et un cerveau pour distribuer les esprits animaux.

Une tache de moisissure de la grandeur d'un grain de sable paroît dans le microscope comme un amas de plusieurs plantes très distinctes, dont les unes ont des fleurs, les autres des fruits ; il y en a qui n'ont que des boutons à demi ouverts ; il y en a quelques unes qui sont fanées : de quelle étrange petitesse doivent être les racines et les filtres qui séparent les aliments de ces petites plantes ! et si l'on vient à considérer que ces plantes ont leurs graines, ainsi que les chênes

et les pins, et que ces petits animaux dont je viens de parler se multiplient par voie de génération, comme les éléphants et les baleines; où cela ne méne-t-il point? Qui a su travailler à des ouvrages si délicats, si fins, qui échappent à la vue des hommes, et qui tiennent de l'infini comme les cieux, bien que dans l'autre extrémité? Ne seroit-ce point celui qui a fait les cieux, les astres, ces masses énormes, épouvantables par leur grandeur, par leur élévation, par la rapidité et l'étendue de leur course, et qui se joue de les faire mouvoir?

Il est de fait que l'homme jouit du soleil, des astres, des cieux, et de leurs influences, comme il jouit de l'air qu'il respire, et de la terre sur laquelle il marche, et qui le soutient; et s'il falloit ajouter à la certitude d'un fait la convenance ou la vraisemblance, elle y est tout entière, puisque les cieux et tout ce qu'ils contiennent ne peuvent pas entrer en comparaison, pour la noblesse et la dignité, avec le moindre des hommes qui sont sur la terre; et que la proportion qui se trouve entre eux et lui est celle de la matière incapable de sentiment, qui est seulement une étendue selon trois dimensions, à ce qui est es-

prit, raison, ou intelligence. Si l'on dit que l'homme auroit pu se passer à moins pour sa conservation, je réponds que Dieu ne pouvoit moins faire pour étaler son pouvoir, sa bonté, et sa magnificence, puisque, quelque chose que nous voyions qu'il ait faite, il pouvoit faire infiniment davantage.

Le monde entier, s'il est fait pour l'homme, est littéralement la moindre chose que Dieu ait faite pour l'homme; la preuve s'en tire du fond de la religion : ce n'est donc ni vanité ni présomption à l'homme de se rendre sur ses avantages à la force de la vérité; ce seroit en lui stupidité et aveuglement de ne pas se laisser convaincre par l'enchaînement des preuves dont la religion se sert pour lui faire connoître ses priviléges, ses ressources, ses espérances, pour lui apprendre ce qu'il est, et ce qu'il peut devenir. Mais la lune est habitée; il n'est pas du moins impossible qu'elle le soit. Que parlez-vous, Lucile, de la lune, et à quel propos? en supposant Dieu, quelle est en effet la chose impossible? Vous demandez peut-être si nous sommes les seuls dans l'univers que Dieu ait si bien traités; s'il n'y a point dans la lune, ou d'autres hommes, ou d'autres créatures

que Dieu ait aussi favorisées? Vaine curiosité! frivole demande! La terre, Lucile, est habitee; nous l'habitons, et nous savons que nous l'habitons; nous avons nos preuves, notre évidence, nos convictions sur tout ce que nous devons penser de Dieu et de nous-mêmes: que ceux qui peuplent les globes célestes, quels qu'ils puissent être, s'inquiètent pour eux-mêmes; ils ont leurs soins, et nous les nôtres. Vous avez, Lucile, observé la lune, vous avez reconnu ses taches, ses abymes, ses inégalités, sa hauteur, son étendue, son cours, ses éclipses; tous les astronomes n'ont pas été plus loin: imaginez de nouveaux instruments, observez-la avec plus d'exactitude: voyez-vous qu'elle soit peuplée, et de quels animaux? ressemblent-ils aux hommes? sont-ce des hommes? Laissez-moi voir après vous; et si nous sommes convaincus l'un et l'autre que des hommes habitent la lune, examinons alors s'ils sont chrétiens, et si Dieu a partagé ses faveurs entre eux et nous.

Tout est grand et admirable dans la nature, il ne s'y voit rien qui ne soit marqué au coin de l'ouvrier: ce qui s'y voit quelquefois d'irrégulier et d'imparfait suppose régle et perfection.

Homme vain et présomptueux! faites un vermisseau que vous foulez aux pieds, que vous méprisez : vous avez horreur du crapaud, faites un crapaud, s'il est possible : quel excellent maître que celui qui fait des ouvrages, je ne dis pas que les hommes admirent, mais qu'ils craignent! Je ne vous demande pas de vous mettre à votre atelier pour faire un homme d'esprit, un homme bien fait, une belle femme; l'entreprise est forte et au-dessus de vous : essayez seulement de faire un bossu, un fou, un monstre; je suis content.

Rois, monarques, potentats, sacrées majestés, vous ai-je nommés par tous vos superbes noms? grands de la terre, très hauts, très puissants et peut-être bientôt *tout-puissants seigneurs*, nous autres hommes nous avons besoin pour nos moissons d'un peu de pluie, de quelque chose de moins, d'un peu de rosée : faites de la rosée, envoyez sur la terre une goutte d'eau.

L'ordre, la décoration, les effets de la nature, sont populaires; les causes, les principes ne le sont point : demandez à une femme comment un bel œil n'a qu'à s'ouvrir pour voir, demandez-le à un homme docte.

Plusieurs millions d'années, plusieurs centaines de millions d'années, en un mot, tous les temps ne sont qu'un instant, comparés à la durée de Dieu, qui est éternelle : tous les espaces du monde entier ne sont qu'un point, qu'un léger atome, comparés à son immensité. S'il est ainsi, comme je l'avance (car quelle proportion du fini à l'infini?) je demande, qu'est-ce que le cours de la vie d'un homme? qu'est-ce qu'un grain de poussière qu'on appelle la terre, qu'est-ce qu'une petite portion de cette terre que l'homme possède et qu'il habite? Les méchants prospèrent pendant qu'ils vivent : quelques méchants, je l'avoue. La vertu est opprimée et le crime impuni sur la terre : quelquefois, j'en conviens. C'est une injustice. Point du tout : il faudroit, pour tirer cette conclusion, avoir prouvé qu'absolument les méchants sont heureux, que la vertu ne l'est pas, et que le crime demeure impuni : il faudroit du moins que ce peu de temps où les bons souffrent, et où les méchants prospèrent, eût une durée, et que ce que nous appelons prospérité et fortune ne fût pas une apparence fausse et une ombre vaine qui s'évanouit;

que cette terre, cet atome, où il paroît que la vertu et le crime rencontrent si rarement ce qui leur est dû, fût le seul endroit de la scène où se doivent passer la punition et les récompenses.

De ce que je pense, je n'infère pas plus clairement que je suis esprit, que je conclus de ce que je fais, ou ne fais point, selon qu'il me plaît, que je suis libre : or liberté, c'est choix, autrement une détermination volontaire au bien ou au mal, et ainsi une action bonne ou mauvaise, et ce qu'on appelle vertu ou crime. Que le crime absolument soit impuni, il est vrai, c'est injustice; qu'il le soit sur la terre, c'est un mystère. Supposons pourtant, avec l'athée, que c'est injustice : toute injustice est une négation ou une privation de justice : donc toute injustice suppose justice. Toute justice est une conformité à une souveraine raison : je demande, en effet, quand il n'a pas été raisonnable que le crime soit puni, à moins qu'on ne dise que c'est quand le triangle avoit moins de trois angles : or toute conformité à la raison est une vérité; cette conformité, comme il vient d'être dit, a toujours

été ; elle est donc de celles que l'on appelle des éternelles vérités. Cette vérité d'ailleurs, ou n'est point, et ne peut être ; ou elle est l'objet d'une connoissance : elle est donc éternelle, cette connoissance ; et c'est Dieu.

Les dénouements qui découvrent les crimes les plus cachés, et où la précaution des coupables pour les dérober aux yeux des hommes a été plus grande, paroissent si simples et si faciles, qu'il semble qu'il n'y ait que Dieu seul qui puisse en être l'auteur ; et les faits d'ailleurs que l'on en rapporte sont en si grand nombre, que s'il plaît à quelques uns de les attribuer à de purs hasards, il faut donc qu'ils soutiennent que le hasard de tout temps a passé en coutume.

Si vous faites cette supposition, que tous les hommes qui peuplent la terre, sans exception, soient chacun dans l'abondance, et que rien ne leur manque, j'infère de là que nul homme qui est sur la terre n'est dans l'abondance, et que tout lui manque. Il n'y a que deux sortes de richesses, et auxquelles les autres se réduisent, l'argent et les terres : si tous sont riches, qui cultivera les terres, et qui fouillera les mines ?



Ceux qui sont éloignés des mines ne les fouilleront pas, ni ceux qui habitent des terres incultes et minérales ne pourront pas en tirer des fruits : on aura recours au commerce, et on le suppose. Mais si les hommes abondent de biens, et que nul ne soit dans le cas de vivre par son travail, qui transportera d'une région à une autre les lingots, ou les choses échangées? qui mettra des vaisseaux en mer? qui se chargera de les conduire? qui entreprendra des caravanes? on manquera alors du nécessaire et des choses utiles. S'il n'y a plus de besoins, il n'y a plus d'arts, plus de sciences, plus d'invention, plus de mécanique. D'ailleurs cette égalité de possessions et de richesses en établit une autre dans les conditions, bannit toute subordination, réduit les hommes à se servir eux-mêmes, et à ne pouvoir être secourus les uns des autres; rend les lois frivoles et inutiles; entraîne une anarchie universelle; attire la violence, les injures, les massacres, l'impunité.

Si vous supposez, au contraire, que tous les hommes sont pauvres, en vain le soleil se lève pour eux sur l'horizon, en vain il échauffe la

terre et la rend féconde, en vain le ciel verse sur elle ses influences, les fleuves en vain l'arrosent, et répandent dans les diverses contrées la fertilité et l'abondance; inutilement aussi la mer laisse sonder ses abymes profonds, les rochers et les montagnes s'ouvrent pour laisser fouiller dans leur sein, et en tirer tous les trésors qu'ils y renferment. Mais si vous établissez que de tous les hommes répandus dans le monde, les uns soient riches, et les autres pauvres et indigents, vous faites alors que le besoin rapproche mutuellement les hommes, les lie, les réconcilie: ceux-ci servent, obéissent, inventent, travaillent, cultivent, perfectionnent; ceux-là jouissent, nourrissent, secourent, protégent, gouvernent: tout ordre est rétabli, et Dieu se découvre.

Mettez l'autorité, les plaisirs et l'oisiveté d'un côté, la dépendance, les soins et la misère de l'autre; ou ces choses sont déplacées par la malice des hommes, ou Dieu n'est pas Dieu.

Une certaine inégalité dans les conditions, qui entretient l'ordre et la subordination, est l'ouvrage de Dieu, ou suppose une loi divine: une trop grande disproportion, et telle qu'elle se re-

marque parmi les hommes, est leur ouvrage, ou la loi des plus forts.

Les extrémités sont vicieuses, et partent de l'homme : toute compensation est juste, et vient de Dieu.

Si on ne goûte point ces *Caractères*, je m'en étonne; et si on les goûte, je m'en étonne de même.

FIN DES CARACTÈRES DE LA BRUYÈRE.

DISCOURS

PRONONCÉ

DANS L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

PRÉFACE.

Ceux qui, interrogés sur le Discours que je fis à l'Académie Françoise le jour que j'eus l'honneur d'y être reçu, ont dit sèchement que j'avois fait des Caractères, croyant le blâmer, en ont donné l'idée la plus avantageuse que je pouvois moi-même desirer; car le public ayant approuvé ce genre d'écrire où je me suis appliqué depuis quelques années, c'étoit le prévenir en ma faveur que de faire une telle réponse. Il ne restoit plus que de savoir si je n'aurois pas dû renoncer aux Caractères dans le Discours dont il s'agissoit; et cette question s'évanouit dès qu'on sait que l'usage a prévalu qu'un nouvel académicien compose celui qu'il doit prononcer le jour de sa réception, de l'éloge du roi, de ceux du cardinal de Richelieu, du chancelier Séguier, de la personne à qui il succède, et de l'Académie Françoise. De ces cinq éloges il y en a quatre de personnels: or je demande à mes censeurs qu'ils me posent si bien la différence qu'il y

a des éloges personnels aux caractères qui louent, que je la puisse sentir, et avouer ma faute. Si, chargé de faire quelque autre harangue, je retombe encore dans des peintures, c'est alors qu'on pourra écouter leur critique, et peut-être me condamner; je dis peut-être, puisque les caractères, ou du moins les images des choses et des personnes, sont inévitables dans l'oraison, que tout écrivain est peintre, et tout excellent écrivain excellent peintre.

J'avoue que j'ai ajouté à ces tableaux, qui étoient de commande, les louanges de chacun des hommes illustres qui composent l'Académie Françoise; et ils ont dû me le pardonner, s'ils ont fait attention qu'autant pour ménager leur pudeur que pour éviter les caractères, je me suis abstenu de toucher à leurs personnes, pour ne parler que de leurs ouvrages, dont j'ai fait des éloges critiques plus ou moins étendus, selon que les sujets qu'ils y ont traités pouvoient l'exiger. J'ai loué des académiciens encore vivants, disent quelques uns. Il est vrai; mais je les ai loués tous: qui d'entre eux auroit une raison de se plaindre? C'est une conduite toute nouvelle, ajoutent-ils, et qui n'avoit point encore eu d'exemple. Je veux en convenir, et que j'ai pris soin de m'écarter des lieux communs et des phrases pro-

verbiales usées depuis si long-temps, pour avoir servi à un nombre infini de pareils discours depuis la naissance de l'Académie Françoise : m'étoit-il donc si difficile de faire entrer Rome et Athènes, le Lycée et le Portique, dans l'éloge de cette savante compagnie? « Être au comble de ses vœux de se « voir académicien; protester que ce jour où l'on « jouit pour la première fois d'un si rare bonheur « est le jour le plus beau de sa vie ; douter si cet « honneur qu'on vient de recevoir est une chose « vraie ou qu'on ait songée; espérer de puiser dé- « sormais à la source les plus pures eaux de l'élo- « quence françoise ; n'avoir accepté, n'avoir desi- « ré une telle place que pour profiter des lumières « de tant de personnes si éclairées; promettre que, « tout indigne de leur choix qu'on se reconnoît, « on s'efforcera de s'en rendre digne : » cent autres formules de pareils compliments sont-elles si rares et si peu connues que je n'eusse pu les trouver, les placer, et en mériter des applaudissements?

Parce donc que j'ai cru que, quoi que l'envie et l'injustice publient de l'Académie Françoise, quoi qu'elles veuillent dire de son âge d'or et de sa décadence, elle n'a jamais, depuis son établissement,

rassemblé un si grand nombre de personnages illustres par toutes sortes de talents et en tout genre d'érudition qu'il est facile aujourd'hui d'y en remarquer, et que dans cette prévention où je suis je n'ai pas espéré que cette compagnie pût être une autre fois plus belle à peindre, ni prise dans un jour plus favorable, et que je me suis servi de l'occasion, ai-je rien fait qui doive m'attirer les moindres reproches? Cicéron a pu louer impunément Brutus, César, Pompée, Marcellus, qui étoient vivants, qui étoient présents; il les a loués plusieurs fois, il les a loués seuls, dans le sénat, souvent en présence de leurs ennemis, toujours devant une compagnie jalouse de leur mérite, et qui avoit bien d'autres délicatesses de politique sur la vertu des grands hommes que n'en sauroit avoir l'Académie Françoise. J'ai loué les académiciens, je les ai loués tous, et ce n'a pas été impunément: que me seroit-il arrivé si je les avois blâmés tous?

« Je viens d'entendre, a dit Théobalde, une grande « vilaine harangue qui m'a fait bâiller vingt fois, et « qui m'a ennuyé à la mort. » Voilà ce qu'il a dit, et voilà ensuite ce qu'il a fait, lui et peu d'autres qui ont cru devoir entrer dans les mêmes intérêts. Ils partirent pour la cour le lendemain de la pro-

nonciation de ma harangue, ils allèrent de maisons en maisons, ils dirent aux personnes auprès de qui ils ont accès que je leur avois balbutié la veille un discours où il n'y avoit ni style ni sens commun, qui étoit rempli d'extravagances, et une vraie satire. Revenus à Paris, ils se cantonnèrent en divers quartiers, où ils répandirent tant de venin contre moi, s'acharnèrent si fort à diffamer cette harangue, soit dans leurs conversations, soit dans les lettres qu'ils écrivirent à leurs amis dans les provinces, en dirent tant de mal, et le persuadèrent si fortement à qui ne l'avoit pas entendue, qu'ils crurent pouvoir insinuer au public, ou que les *Caractères* faits de la même main étoient mauvais, ou que s'ils étoient bons, je n'en étois pas l'auteur; mais qu'une femme de mes amies m'avoit fourni ce qu'il y avoit de plus supportable : ils prononcèrent aussi que je n'étois pas capable de faire rien de suivi, pas même la moindre préface : tant ils estimoient impraticable à un homme même qui est dans l'habitude de penser, et d'écrire ce qu'il pense, l'art de lier ses pensées et de faire des transitions.

Ils firent plus : violant les droits de l'Académie Françoise, qui défendent aux académiciens d'écrire ou de faire écrire contre leurs confrères, ils lâchè-

rent sur moi deux auteurs associés à une même gazette[1] : ils les animèrent, non pas à publier contre moi une satire fine et ingénieuse, ouvrage trop au-dessous des uns et des autres, « facile à manier, et « dont les moindres esprits se trouvent capables ; » mais à me dire de ces injures grossières et personnelles, si difficiles à rencontrer, si pénibles à prononcer ou à écrire, sur-tout à des gens à qui je veux croire qu'il reste encore quelque pudeur et quelque soin de leur réputation.

Et en vérité je ne doute point que le public ne soit enfin étourdi et fatigué d'entendre depuis quelques années de vieux corbeaux croasser autour de ceux qui, d'un vol libre et d'une plume légère, se sont élevés à quelque gloire par leurs écrits. Ces oiseaux lugubres semblent, par leurs cris continuels, leur vouloir imputer le décri universel où tombe nécessairement tout ce qu'ils exposent au grand jour de l'impression ; comme si on étoit cause qu'ils manquent de force et d'haleine, ou qu'on dût être responsable de cette médiocrité répandue sur leurs ouvrages. S'il s'imprime un livre de mœurs assez mal digéré pour tomber de soi-même et ne pas ex-

[1] MERCURE GALANT. (*La Bruyère.*)

citer leur jalousie, ils le louent volontiers, et plus volontiers encore ils n'en parlent point : mais s'il est tel que le monde en parle, ils l'attaquent avec furie ; prose, vers, tout est sujet à leur censure, tout est en proie à une haine implacable qu'ils ont conçue contre ce qui ose paroître dans quelque perfection, et avec les signes d'une approbation publique. On ne sait plus quelle morale leur fournir qui leur agrée ; il faudra leur rendre celle de La Serre ou de Desmarets, et s'ils en sont crus, revenir au *Pédagogue chrétien*, et à *la Cour sainte*. Il paroît une nouvelle satire écrite contre les vices en général, qui d'un vers fort et d'un style d'airain enfonce ses traits contre l'avarice, l'excès du jeu, la chicane, la mollesse, l'ordure, et l'hypocrisie, où personne n'est nommé ni désigné, où nulle femme vertueuse ne peut ni ne doit se reconnoître ; un Bourdaloue en chaire ne fait point de peintures du crime ni plus vives ni plus innocentes : il n'importe, *c'est médisance, c'est calomnie :* voilà depuis quelque temps leur unique ton, celui qu'ils emploient contre les ouvrages de mœurs qui réussissent ; ils y prennent tout littéralement, ils les lisent comme une histoire, ils n'y entendent ni la poésie ni la figure, ainsi ils les condamnent : ils y trou-

vent des endroits foibles; il y en a dans Homère, dans Pindare, dans Virgile, et dans Horace; où n'y en a-t-il point? si ce n'est peut-être dans leurs écrits. Bernin n'a pas manié le marbre, ni traité toutes ses figures d'une égale force; mais on ne laisse pas de voir, dans ce qu'il a moins heureusement rencontré, de certains traits si achevés tout proche de quelques autres qui le sont moins, qu'ils découvrent aisément l'excellence de l'ouvrier: si c'est un cheval, les crins sont tournés d'une main hardie, ils voltigent et semblent être le jouet du vent; l'œil est ardent, les naseaux soufflent le feu et la vie; un ciseau de maître s'y retrouve en mille endroits; il n'est pas donné à ses copistes ni à ses envieux d'arriver à de telles fautes par leurs chefs-d'œuvre; l'on voit bien que c'est quelque chose de manqué par un habile homme, et une faute de Praxitèle.

Mais qui sont ceux qui, si tendres et si scrupuleux, ne peuvent même supporter que, sans blesser et sans nommer les vicieux, on se déclare contre le vice? sont-ce des chartreux et des solitaires? sont-ce les jésuites, hommes pieux et éclairés? sont-ce ces hommes religieux qui habitent en France les cloîtres et les abbayes? Tous au contraire lisent ces sortes d'ouvrages, et en particulier, et en public, à leurs

récréations; ils en inspirent la lecture à leurs pensionnaires, à leurs éléves; ils en dépeuplent les boutiques, ils les conservent dans leurs bibliothéques: n'ont-ils pas les premiers reconnu le plan et l'économie du livre des *Caractères?* n'ont-ils pas observé que de seize chapitres qui le composent il y en a quinze qui s'attachent à découvrir le faux et le ridicule qui se rencontrent dans les objets des passions et des attachements humains, ne tendent qu'à ruiner tous les obstacles qui affoiblissent d'abord, et qui éteignent ensuite dans tous les hommes la connoissance de Dieu : qu'ainsi ils ne sont que des préparations au seizième et dernier chapitre, où l'athéisme est attaqué et peut-être confondu, où les preuves de Dieu, une partie du moins de celles que les foibles hommes sont capables de recevoir dans leur esprit, sont apportées, où la providence de Dieu est défendue contre l'insulte et les plaintes des libertins? Qui sont donc ceux qui osent répéter con tre un ouvrage si sérieux et si utile, ce continuel refrain, « C'est médisance, c'est calomnie? » Il faut les nommer: ce sont des poëtes. Mais quels poëtes? Des auteurs d'hymnes sacrées ou des traducteurs de psaumes, des Godeau ou des Corneille? Non, mais des faiseurs de stances et d'élégies amoureuses, de

ces beaux esprits qui tournent un sonnet sur une absence ou sur un retour, qui font une épigramme sur une belle gorge, et un madrigal sur une jouissance. Voilà ceux qui, par délicatesse de conscience, ne souffrent qu'impatiemment qu'en ménageant les particuliers avec toutes les précautions que la prudence peut suggérer, j'essaie dans mon livre des mœurs de décrier, s'il est possible, tous les vices du cœur et de l'esprit, de rendre l'homme raisonnable et plus proche de devenir chrétien. Tels ont été les Théobaldes, ou ceux du moins qui travaillent sous eux et dans leur atelier.

Ils sont encore allés plus loin; car, palliant d'une politique zélée le chagrin de ne se sentir pas à leur gré si bien loués et si long-temps que chacun des autres académiciens, ils ont osé faire des applications délicates et dangereuses de l'endroit de ma harangue où, m'exposant seul à prendre le parti de toute la littérature contre leurs plus irréconciliables ennemis, gens pécunieux, que l'excès d'argent, ou qu'une fortune faite par de certaines voies, jointe à la faveur des grands qu'elle leur attire nécessairement, méne jusqu'à une froide insolence, je leur fais à la vérité à tous une vive apostrophe, mais qu'il n'est pas permis de détourner de dessus eux

pour la rejeter sur un seul, et sur tout autre.

Ainsi en usent à mon égard, excités peut-être par les Théobaldes, ceux qui, se persuadant qu'un auteur écrit seulement pour les amuser par la satire, et point du tout pour les instruire par une saine morale, au lieu de prendre pour eux et de faire servir à la correction de leurs mœurs les divers traits qui sont semés dans un ouvrage, s'appliquent à découvrir, s'ils le peuvent, quels de leurs amis ou de leurs ennemis ces traits peuvent regarder, négligent dans un livre tout ce qui n'est que remarques solides ou sérieuses réflexions, quoiqu'en si grand nombre qu'elles le composent presque tout entier, pour ne s'arrêter qu'aux peintures ou aux caractères; et après les avoir expliqués à leur manière, et en avoir cru trouver les originaux, donnent au public de longues listes, ou, comme ils les appellent, des clefs, fausses clefs, et qui leur sont aussi inutiles qu'elles sont injurieuses aux personnes dont les noms s'y voient déchiffrés, et à l'écrivain qui en est la cause, quoique innocente.

J'avois pris la précaution de protester dans une préface contre toutes ces interprétations, que quelque connoissance que j'ai des hommes m'avoit fait prévoir, jusqu'à hésiter quelque temps si je devois

rendre mon livre public, et à balancer entre le desir d'être utile à ma patrie par mes écrits, et la crainte de fournir à quelques uns de quoi exercer leur malignité. Mais puisque j'ai eu la foiblesse de publier ces *Caractères*, quelle digue élèverai-je contre ce déluge d'explications qui inonde la ville, et qui bientôt va gagner la cour? Dirai-je sérieusement, et protesterai-je avec d'horribles serments, que je ne suis ni auteur ni complice de ces clefs qui courent; que je n'en ai donné aucune, que mes plus familiers amis savent que je les leur ai toutes refusées; que les personnes les plus accréditées de la cour ont désespéré d'avoir mon secret? N'est-ce pas la même chose que si je me tourmentois beaucoup à soutenir que je ne suis pas un malhonnête homme, un homme sans pudeur, sans mœurs, sans conscience, tel enfin que les gazetiers dont je viens de parler ont voulu me représenter dans leur libelle diffamatoire?

Mais d'ailleurs comment aurois-je donné ces sortes de clefs, si je n'ai pu moi-même les forger telles qu'elles sont, et que je les ai vues? Étant presque toutes différentes entre elles, quel moyen de les faire servir à une même entrée, je veux dire à l'intelligence de mes remarques? Nommant des personnes de la cour et de la ville à qui je n'ai jamais parlé,

que je ne connois point, peuvent-elles partir de moi, et être distribuées de ma main? Aurois-je donné celles qui se fabriquent à Romorentin, à Mortagne, et à Belesme, dont les différentes applications sont à la baillive, à la femme de l'assesseur, au président de l'élection, au prevôt de la maréchaussée, et au prevôt de la collégiale? Les noms y sont fort bien marqués, mais ils ne m'aident pas davantage à connoître les personnes. Qu'on me permette ici une vanité sur mon ouvrage: je suis presque disposé à croire qu'il faut que mes peintures expriment bien l'homme en général, puisqu'elles ressemblent à tant de particuliers, et que chacun y croit voir ceux de sa ville ou de sa province. J'ai peint la vérité d'après nature, mais je n'ai pas toujours songé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon livre des mœurs. Je ne me suis point loué au public pour faire des portraits qui ne fussent que vrais et ressemblants, de peur que quelquefois ils ne fussent pas croyables, et ne parussent feints ou imaginés: me rendant plus difficile, je suis allé plus loin; j'ai pris un trait d'un côté et un trait d'un autre; et de ces divers traits, qui pouvoient convenir à une même personne, j'en ai fait des peintures vraisemblables, cherchant moins à réjouir les lecteurs par le carac-

tère, ou, comme le disent les mécontents, par la satire de quelqu'un, qu'à leur proposer des défauts à éviter, et des modèles à suivre.

Il me semble donc que je dois être moins blâmé que plaint de ceux qui par hasard verroient leurs noms écrits dans ces insolentes listes que je désavoue et que je condamne autant qu'elles le méritent. J'ose même attendre d'eux cette justice, que, sans s'arrêter à un auteur moral qui n'a eu nulle intention de les offenser par son ouvrage, ils passeront jusqu'aux interprétes, dont la noirceur est inexcusable. Je dis en effet ce que je dis, et nullement ce qu'on assure que j'ai voulu dire; et je réponds encore moins de ce qu'on me fait dire et que je ne dis point. Je nomme nettement les personnes que je veux nommer, toujours dans la vue de louer leur vertu ou leur mérite : j'écris leurs noms en lettres capitales, afin qu'on les voie de loin, et que le lecteur ne coure pas risque de les manquer. Si j'avois voulu mettre des noms véritables aux peintures moins obligeantes, je me serois épargné le travail d'emprunter des noms de l'ancienne histoire, d'employer des lettres initiales qui n'ont qu'une signification vaine et incertaine, de trouver enfin mille tours et mille faux-fuyants pour dépayser ceux qui me lisent, et

les dégoûter des applications. Voilà la conduite que j'ai tenue dans la composition des *Caractères*.

Sur ce qui concerne la harangue, qui a paru longue et ennuyeuse au chef des mécontents, je ne sais en effet pourquoi j'ai tenté de faire de ce remerciement à l'Académie Françoise un discours oratoire qui eût quelque force et quelque étendue : de zélés académiciens m'avoient déja frayé ce chemin ; mais ils se sont trouvés en petit nombre, et leur zéle pour l'honneur et pour la réputation de l'Académie n'a eu que peu d'imitateurs. Je pouvois suivre l'exemple de ceux qui, postulant une place dans cette compagnie sans avoir jamais rien écrit, quoiqu'ils sachent écrire, annoncent dédaigneusement, la veille de leur réception, qu'ils n'ont que deux mots à dire et qu'un moment à parler, quoique capables de parler long-temps, et de parler bien.

J'ai pensé, au contraire, qu'ainsi que nul artisan n'est agrégé à aucune société ni n'a ses lettres de maîtrise sans faire son chef-d'œuvre ; de même, et avec encore plus de bienséance, un homme associé à un corps qui ne s'est soutenu et ne peut jamais se soutenir que par l'éloquence, se trouvoit engagé à faire en y entrant un effort en ce genre, qui le fît aux yeux de tous paroître digne du choix dont il ve-

noit de l'honorer. Il me sembloit encore que, puisque l'éloquence profane ne paroissoit plus régner au barreau, d'où elle a été bannie par la nécessité de l'expédition, et qu'elle ne devoit plus être admise dans la chaire, où elle n'a été que trop soufferte, le seul asile qui pouvoit lui rester étoit l'Académie Françoise; et qu'il n'y avoit rien de plus naturel, ni qui pût rendre cette compagnie plus célèbre, que, si au sujet des réceptions de nouveaux académiciens, elle savoit quelquefois attirer la cour et la ville à ses assemblées par la curiosité d'y entendre des pièces d'éloquence d'une juste étendue, faites de main de maître, et dont la profession est d'exceller dans la science de la parole.

Si je n'ai pas atteint mon but, qui étoit de prononcer un discours éloquent, il me paroît du moins que je me suis disculpé de l'avoir fait trop long de quelques minutes : car si d'ailleurs Paris, à qui on l'avoit promis mauvais, satirique, et insensé, s'est plaint qu'on lui avoit manqué de parole; si Marly, où la curiosité de l'entendre s'étoit répandue, n'a point retenti d'applaudissements que la cour ait donnés à la critique qu'on en avoit faite; s'il a su franchir Chantilly, écueil des mauvais ouvrages; si l'Académie Françoise, à qui j'avois appelé comme

au juge souverain de ces sortes de pièces, étant assemblée extraordinairement, a adopté celle-ci, l'a fait imprimer par son libraire, l'a mise dans ses archives ; si elle n'étoit pas en effet composée *d'un style affecté*, *dur et interrompu*, ni chargée de louanges fades et outrées, telles qu'on les lit dans *les prologues d'opéras*, et dans tant *d'épîtres dédicatoires*; il ne faut plus s'étonner qu'elle ait ennuyé Théobalde. Je vois les temps, le public me permettra de le dire, où ce ne sera pas assez de l'approbation qu'il aura donnée à un ouvrage pour en faire la réputation ; et que pour y mettre le dernier sceau il sera nécessaire que de certaines gens le désapprouvent, qu'ils y aient bâillé.

Car voudroient-ils, présentement qu'ils ont reconnu que cette harangue a moins mal réussi dans le public qu'ils ne l'avoient espéré, qu'ils savent que deux libraires ont plaidé [1] à qui l'imprimeroit ; voudroient-ils désavouer leur goût et le jugement qu'ils en ont porté dans les premiers jours qu'elle fut prononcée? Me permettroient-ils de publier ou seulement de soupçonner une tout autre raison de l'âpre censure qu'ils en firent, que la persuasion où

[1] L'instance étoit aux requêtes de l'Hôtel. (*La Bruyère.*)

ils étoient qu'elle la méritoit? On sait que cet homme, d'un nom et d'un mérite si distingués, avec qui j'eus l'honneur d'être reçu à l'Académie Françoise, prié, sollicité, persécuté de consentir à l'impression de sa harangue par ceux mêmes qui vouloient supprimer la mienne et en éteindre la mémoire, leur résista toujours avec fermeté. Il leur dit « qu'il « ne pouvoit ni ne devoit approuver une distinction « si odieuse qu'ils vouloient faire entre lui et moi; « que la préférence qu'ils donnoient à son discours « avec cette affectation et cet empressement qu'ils « lui marquoient, bien loin de l'obliger, comme ils « pouvoient le croire, lui faisoit au contraire une « véritable peine; que deux discours également in« nocents, prononcés dans le même jour, devoient « être imprimés dans le même temps. » Il s'expliqua ensuite obligeamment en public et en particulier sur le violent chagrin qu'il ressentoit de ce que les deux auteurs de la gazette que j'ai cités avoient fait servir les louanges qu'il leur avoit plu de lui donner à un dessein formé de médire de moi, de mon discours, et de mes *Caractères;* et il me fit sur cette satire injurieuse des explications et des excuses qu'il ne me devoit point. Si donc on vouloit inférer de cette conduite des Théobaldes, qu'ils ont cru faus-



sement avoir besoin de comparaisons et d'une harangue folle et décriée pour relever celle de mon collègue, ils doivent répondre, pour se laver de ce soupçon qui les déshonore, qu'ils ne sont ni courtisans, ni dévoués à la faveur, ni intéressés, ni adulateurs; qu'au contraire ils sont sincères, et qu'ils ont dit naïvement ce qu'ils pensoient du plan, du style, et des expressions de mon remerciement à l'Académie Françoise. Mais on ne manquera pas d'insister, et de leur dire que le jugement de la cour et de la ville, des grands et du peuple, lui a été favorable. Qu'importe? ils répliqueront avec confiance que le public a son goût, et qu'ils ont le leur: réponse qui ferme la bouche et qui termine tout différend. Il est vrai qu'elle m'éloigne de plus en plus de vouloir leur plaire par aucun de mes écrits: car, si j'ai un peu de santé avec quelques années de vie, je n'aurai plus d'autre ambition que celle de rendre, par des soins assidus et par de bons conseils, mes ouvrages tels qu'ils puissent toujours partager les Théobaldes et le public.

DISCOURS

PRONONCÉ

DANS L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

LE LUNDI 15 JUIN 1693.

MESSIEURS,

Il seroit difficile d'avoir l'honneur de se trouver au milieu de vous, d'avoir devant ses yeux l'Académie Françoise, d'avoir lu l'histoire de son établissement, sans penser d'abord à celui à qui elle en est redevable, et sans se persuader qu'il n'y a rien de plus naturel, et qui doive moins vous déplaire, que d'entamer ce tissu de louanges qu'exigent le devoir et la coutume, par quelques traits où ce grand cardinal soit reconnoissable, et qui en renouvellent la mémoire.

Ce n'est point un personnage qu'il soit facile de rendre ni d'exprimer par de belles paroles ou

par de riches figures, par ces discours moins faits pour relever le mérite de celui que l'on veut peindre, que pour montrer tout le feu et toute la vivacité de l'orateur. Suivez le règne de Louis-le-Juste : c'est la vie du cardinal de Richelieu, c'est son éloge, et celui du prince qui l'a mis en œuvre. Que pourrois-je ajouter à des faits encore récents et si mémorables? Ouvrez son Testament politique, digérez cet ouvrage; c'est la peinture de son esprit; son ame tout entière s'y développe; l'on y découvre le secret de sa conduite et de ses actions; l'on y trouve la source et la vraisemblance de tant et de si grands événements qui ont paru sous son administration : l'on y voit sans peine qu'un homme qui pense si virilement et si juste a pu agir sûrement et avec succès, et que celui qui a achevé de si grandes choses, ou n'a jamais écrit, ou a dû écrire comme il a fait.

Génie fort et supérieur, il a su tout le fond et tout le mystère du gouvernement; il a connu le beau et le sublime du ministère; il a respecté l'étranger, ménagé les couronnes, connu le poids de leur alliance; il a opposé des alliés à des ennemis; il a veillé aux intérêts du dehors, à ceux du dedans, il n'a oublié que les siens : une vie

laborieuse et languissante, souvent exposée, a été le prix d'une si haute vertu. Dépositaire des trésors de son maître, comblé de ses bienfaits, ordonnateur, dispensateur de ses finances, on ne sauroit dire qu'il est mort riche. .

Le croiroit-on, messieurs? cette ame sérieuse et austère, formidable aux ennemis de l'état, inexorable aux factieux, plongée dans la négociation, occupée tantôt à affoiblir le parti de l'hérésie, tantôt à déconcerter une ligue, et tantôt à méditer une conquête, a trouvé le loisir d'être savante, a goûté les belles-lettres et ceux qui en faisoient profession. Comparez-vous, si vous l'osez, au grand Richelieu, hommes dévoués à la fortune, qui, par le succès de vos affaires particulières, vous jugez dignes que l'on vous confie les affaires publiques; qui vous donnez pour des génies heureux et pour de bonnes têtes; qui dites que vous ne savez rien; que vous n'avez jamais lu, que vous ne lirez point, ou pour marquer l'inutilité des sciences, ou pour paroître ne devoir rien aux autres, mais puiser tout de votre fonds; apprenez que le cardinal de Richelieu a su, qu'il a lu; je ne dis pas qu'il n'a point eu d'éloignement pour les gens

de lettres, mais qu'il les a aimés, caressés, favorisés; qu'il leur a ménagé des priviléges, qu'il leur destinoit des pensions, qu'il les a réunis en une compagnie célèbre, qu'il en a fait l'Académie Françoise. Oui, hommes riches et ambitieux, contempteurs de la vertu et de toute association qui ne roule pas sur les établissements et sur l'intérêt, celle-ci est une des pensées de ce grand ministre, né homme d'état, dévoué à l'état; esprit solide, éminent, capable dans ce qu'il faisoit des motifs les plus relevés et qui tendoient au bien public comme à la gloire de la monarchie; incapable de concevoir jamais rien qui ne fût digne de lui, du prince qu'il servoit, de la France à qui il avoit consacré ses méditations et ses veilles.

Il savoit quelle est la force et l'utilité de l'éloquence, la puissance de la parole qui aide la raison et la fait valoir, qui insinue aux hommes la justice et la probité, qui porte dans le cœur du soldat l'intrépidité et l'audace, qui calme les émotions populaires, qui excite à leurs devoirs les compagnies entières, ou la multitude: il n'ignoroit pas quels sont les fruits de l'histoire et de la poésie, quelle est la nécessité de la gram-

maire, la base et le fondement des autres sciences; et que pour conduire ces choses à un degré de perfection qui les rendît avantageuses à la république, il falloit dresser le plan d'une compagnie où la vertu seule fût admise, le mérite placé, l'esprit et le savoir rassembles par des suffrages : n'allons pas plus loin, voilà, messieurs, vos principes et votre régle, dont je ne suis qu'une exception.

Rappelez en votre mémoire, la comparaison ne vous sera pas injurieuse, rappelez ce grand et premier concile où les Pères qui le composoient étoient remarquables chacun par quelques membres mutilés, ou par les cicatrices qui leur étoient restées des fureurs de la persécution : ils sembloient tenir de leurs plaies le droit de s'asseoir dans cette assemblée générale de toute l'Église : il n'y avoit aucun de vos illustres prédécesseurs qu'on ne s'empressât de voir, qu'on ne montrât dans les places, qu'on ne désignât par quelque ouvrage fameux qui lui avoit fait un grand nom, et qui lui donnoit rang dans cette Académie naissante qu'ils avoient comme fondée : tels étoient ces grands artisans de la parole, ces premiers maîtres de l'éloquence fran-

çoise; tels vous êtes, messieurs, qui ne cédez ni en savoir ni en mérite à nul de ceux qui vous ont précédés.

L'un [1], aussi correct dans sa langue que s'il l'avoit apprise par régles et par principes, aussi élégant dans les langues étrangères que si elles lui étoient naturelles, en quelque idiome qu'il compose, semble toujours parler celui de son pays: il a entrepris, il a fini une pénible traduction que le plus bel esprit pourroit avouer, et que le plus pieux personnage devroit desirer d'avoir faite.

L'autre [2] fait revivre Virgile parmi nous, transmet dans notre langue les graces et les richesses de la latine, fait des romans qui ont une fin, en bannit le prolixe et l'incroyable, pour y substituer le vraisemblable et le naturel.

Un autre [3], plus égal que Marot et plus poëte

[1] L'abbé de Choisy, qui a fait une traduction de l'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

[2] Ségrais, traducteur des GEORGIQUES et de l'ÉNÉIDE de Virgile, et auteur présumé de ZAÏDE et de la PRINCESSE DE CLÉVES, qu'on a su depuis être de madame de La Fayette.

[3] La Fontaine.

que Voiture, a le jeu, le tour, et la naïveté de tous les deux; il instruit en badinant, persuade aux hommes la vertu par l'organe des bêtes; éléve les petits sujets jusqu'au sublime : homme unique dans son genre d'écrire; toujours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise; qui a été au-delà de ses modéles, modéle lui-même difficile à imiter.

Celui-ci [1] passe Juvénal, atteint Horace, semble créer les pensées d'autrui, et se rendre propre tout ce qu'il manie; il a, dans ce qu'il emprunte des autres, toutes les graces de la nouveauté et tout le mérite de l'invention : ses vers forts et harmonieux, faits de génie, quoique travaillés avec art, pleins de traits et de poésie, seront lus encore quand la langue aura vieilli, en seront les derniers débris : on y remarque une critique sûre, judicieuse, et innocente, s'il est permis du moins de dire de ce qui est mauvais qu'il est mauvais.

Cet autre [2] vient après un homme loué, applaudi, admiré, dont les vers volent en tous lieux et passent en proverbe, qui prime, qui régne

[1] Boileau. — [2] Racine.

sur la scène, qui s'est emparé de tout le théâtre : il ne l'en deposséde pas, il est vrai ; mais il s'y établit avec lui, le monde s'accoutume à en voir faire la comparaison : quelques uns ne souffrent pas que Corneille, le grand Corneille, lui soit préféré ; quelques autres, qu'il lui soit égalé : ils en appellent à l'autre siècle, ils attendent la fin de quelques vieillards qui, touchés indifféremment de tout ce qui rappelle leurs premières années, n'aiment peut-être dans *Œdipe* que le souvenir de leur jeunesse.

Que dirai-je [1] de ce personnage qui a fait parler si long-temps une envieuse critique et qui l'a fait taire; qu'on admire malgré soi, qui accable par le grand nombre et par l'éminence de ses talents? orateur, historien, theologien, philosophe, d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire : un défenseur de la religion, une lumière de l'Église, parlons d'avance le langage de la postérité, un père de l'Église! Que n'est-il point? Nommez, messieurs, une vertu qui ne soit point la sienne.

[1] Bossuet.

Toucherai-je aussi votre dernier choix si digne de vous [1] ? Quelles choses vous furent dites dans la place où je me trouve! je m'en souviens; et après ce que vous avez entendu, comment osai-je parler? comment daignez-vous m'entendre? Avouons-le, on sent la force et l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'il prêche de génie et sans préparation, soit qu'il prononce un discours étudié et oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation: toujours maître de l'oreille et du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ni tant d'élévation, ni tant de facilité, de délicatesse, de politesse: on est assez heureux de l'entendre, de sentir ce qu'il dit, et comme il le dit; on doit être content de soi si l'on emporte ses réflexions, et si l'on en profite. Quelle grande acquisition avez-vous faite en cet homme illustre! à qui m'associez-vous!

Je voudrois, messieurs, moins pressé par le temps et par les bienséances qui mettent des bornes à ce discours, pouvoir louer chacun de ceux qui composent cette Académie par des endroits encore plus marqués et par de plus vives expres-

1 Fénélon.

sions. Toutes les sortes de talents que l'on voit répandus parmi les hommes se trouvent partagées entre vous. Veut-on de diserts orateurs, qui aient semé dans la chaire toutes les fleurs de l'éloquence, qui, avec une saine morale, aient employé tous les tours et toutes les finesses de la langue, qui plaisent par un beau choix de paroles, qui fassent aimer les solennités, les temples, qui y fassent courir; qu'on ne les cherche pas ailleurs, ils sont parmi vous. Admire-t-on une vaste et profonde littérature qui aille fouiller dans les archives de l'antiquité pour en retirer des choses ensevelies dans l'oubli, échappées aux esprits les plus curieux, ignorées des autres hommes, une mémoire, une méthode, une précision à ne pouvoir, dans ces recherches, s'égarer d'une seule année, quelquefois d'un seul jour sur tant de siècles; cette doctrine admirable, vous la possédez; elle est du moins en quelques uns de ceux qui forment cette savante assemblée. Si l'on est curieux du don des langues joint au double talent de savoir avec exactitude les choses anciennes, et de narrer celles qui sont nouvelles avec autant de simplicité que de vérité, des qualités si rares ne vous manquent pas, et

sont réunies en un même sujet. Si l'on cherche des hommes habiles, pleins d'esprit et d'expérience, qui, par le privilége de leurs emplois, fassent parler le prince avec dignité et avec justesse; d'autres qui placent heureusement et avec succès dans les négociations les plus délicates les talents qu'ils ont de bien parler et de bien écrire; d'autres encore qui prêtent leurs soins et leur vigilance aux affaires publiques, après les avoir employés aux judiciaires, toujours avec une égale réputation; tous se trouvent au milieu de vous, et je souffre à ne les pas nommer.

Si vous aimez le savoir joint à l'éloquence, vous n'attendrez pas long-temps; réservez seulement toute votre attention pour celui qui parlera après moi[1]. Que vous manque-t-il enfin? vous avez des écrivains habiles en l'une et l'autre oraison; des poëtes en tout genre de poésies, soit morales, soit chrétiennes, soit héroïques, soit galantes et enjouées; des imitateurs des anciens; des critiques austères; des esprits fins, délicats, subtils, ingénieux, propres à briller dans les conversations et dans les cercles. En-

[1] Charpentier, alors directeur de l'Académie.

core une fois, à quels hommes, à quels grands sujets m'associez-vous!

Mais avec qui daignez-vous aujourd'hui me recevoir? après qui vous fais-je ce public remerciement [1]? Il ne doit pas, néanmoins, cet homme si louable et si modeste, appréhender que je le loue: si proche de moi, il auroit autant de facilité que de disposition à m'interrompre. Je vous demanderai plus volontiers, à qui me faites-vous succéder? à un homme QUI AVOIT DE LA VERTU.

Quelquefois, messieurs, il arrive que ceux qui vous doivent les louanges des illustres morts dont ils remplissent la place, hésitent, partagés entre plusieurs choses qui méritent également qu'on les les relève: vous aviez choisi en M. l'abbé de La Chambre un homme si pieux, si tendre, si charitable, si louable par le cœur, qui avoit des mœurs si sages et si chrétiennes, qui étoit si touché de religion, si attaché à ses devoirs, qu'une de ses moindres qualités étoit de bien écrire: de solides vertus, qu'on voudroit célébrer, font passer légèrement sur son érudition ou sur son éloquence; on estime encore plus sa vie et sa conduite que

[1] L'abbé Bignon, reçu le même jour que La Bruyère.

ses ouvrages. Je préférerois en effet de prononcer le discours funèbre de celui à qui je succéde, plutôt que de me borner à un simple éloge de son esprit. Le mérite en lui n'étoit pas une chose acquise, mais un patrimoine, un bien héréditaire; si du moins il en faut juger par le choix de celui qui avoit livré son cœur, sa confiance, toute sa personne, à cette famille, qui l'avoit rendue comme votre alliée, puisqu'on peut dire qu'il l'avoit adoptée et qu'il l'avoit mise avec l'Académie Françoise sous sa protection.

Je parle du chancelier Séguier : on s'en souvient comme de l'un des plus grands magistrats que la France ait nourris depuis ses commencements; il a laissé à douter en quoi il excelloit davantage, ou dans les belles-lettres, ou dans les affaires; il est vrai du moins, et on en convient, qu'il surpassoit en l'un et en l'autre tous ceux de son temps : homme grave et familier, profond dans les délibérations, quoique doux et facile dans le commerce, il a eu naturellement ce que tant d'autres veulent avoir et ne se donnent pas, ce qu'on n'a point par l'étude et par l'affectation, par les mots graves ou sentencieux, ce qui est plus rare que la science, et peut-être que la

probité, je veux dire de la dignité; il ne la devoit pas à l'éminence de son poste; au contraire, il l'a ennobli: il a été grand et accrédité sans ministère, et on ne voit pas que ceux qui ont su tout réunir en leur personne l'aient effacé.

Vous le perdîtes il y a quelques années, ce grand protecteur: vous jetâtes la vue autour de vous, vous promenâtes vos yeux sur tous ceux qui s'offroient et qui se trouvoient honorés de vous recevoir; mais le sentiment de votre perte fut tel, que, dans les efforts que vous fîtes pour la réparer, vous osâtes penser à celui qui seul pouvoit vous la faire oublier et la tourner à votre gloire: avec quelle bonté, avec quelle humanité ce magnanime prince vous a-t-il reçus! n'en soyons pas surpris; c'est son caractère, le même, messieurs, que l'on voit éclater dans toutes les actions de sa belle vie, mais que les surprenantes révolutions arrivées dans un royaume voisin et allié de la France ont mis dans le plus beau jour qu'il pouvoit jamais recevoir.

Quelle facilité est la nôtre, pour perdre tout d'un coup le sentiment et la mémoire des choses dont nous nous sommes vus le plus fortement imprimés! Souvenons-nous de ces jours tristes que nous avons passés dans l'agitation et dans le

trouble ; curieux, incertains quelle fortune auroient courue un grand roi, une grande reine, le prince leur fils, famille auguste, mais malheureuse, que la piété et la religion avoient poussée jusqu'aux dernières épreuves de l'adversité. Hélas! avoient-ils péri sur la mer ou par les mains de leurs ennemis? nous ne le savions pas : on s'interrogeoit, on se promettoit réciproquement les premières nouvelles qui viendroient sur un événement si lamentable : ce n'étoit plus une affaire publique, mais domestique; on n'en dormoit plus, on s'éveilloit les uns les autres pour s'annoncer ce qu'on en avoit appris. Et quand ces personnes royales, à qui l'on prenoit tant d'intérêt, eussent pu échapper à la mer ou à leur patrie, étoit-ce assez? Ne falloit-il pas une terre étrangère où ils pussent aborder, un roi également bon et puissant qui pût et qui voulût les recevoir? Je l'ai vue, cette réception, spectacle tendre s'il en fut jamais! On y versoit des larmes d'admiration et de joie : ce prince n'a pas plus de grace, lorsqu'à la tête de ses camps et de ses armées il foudroie une ville qui lui résiste, ou qu'il dissipe les troupes ennemies, du seul bruit de son approche.

S'il soutient cette longue guerre, n'en doutons pas, c'est pour nous donner une paix heureuse, c'est pour l'avoir à des conditions qui soient justes et qui fassent honneur à la nation, qui ôtent pour toujours à l'ennemi l'espérance de nous troubler par de nouvelles hostilités. Que d'autres publient, exaltent ce que ce grand roi a exécuté, ou par lui-même, ou par ses capitaines, durant le cours de ces mouvements dont toute l'Europe est ébranlée; ils ont un sujet vaste et qui les exercera long-temps. Que d'autres augurent, s'ils le peuvent, ce qu'il veut achever dans cette campagne. Je ne parle que de son cœur, que de la pureté et de la droiture de ses intentions; elles sont connues, elles lui échappent: on le félicite sur des titres d'honneur dont il vient de gratifier quelques grands de son état; que dit-il? qu'il ne peut être content quand tous ne le sont pas, et qu'il lui est impossible que tous le soient comme il le voudroit. Il sait, messieurs, que la fortune d'un roi est de prendre des villes, de gagner des batailles, de reculer ses frontières, d'être craint de ses ennemis; mais que la gloire du souverain consiste à être aimé de ses peuples, en avoir le cœur, et par le cœur tout

ce qu'ils possédent. Provinces éloignées, provinces voisines, ce prince humain et bienfaisant, que les peintres et les statuaires nous défigurent, vous tend les bras, vous regarde avec des yeux tendres et pleins de douceur; c'est là son attitude : il veut voir vos habitants, vos bergers, danser au son d'une flûte champêtre sous les saules et les peupliers, y mêler leurs voix rustiques, et chanter les louanges de celui qui, avec la paix et les fruits de la paix, leur aura rendu la joie et la sérénité.

C'est pour arriver à ce comble de ses souhaits, la félicité commune, qu'il se livre aux travaux et aux fatigues d'une guerre pénible, qu'il essuie l'inclémence du ciel et des saisons, qu'il expose sa personne, qu'il risque une vie heureuse : voilà son secret, et les vues qui le font agir; on les pénétre, on les discerne par les seules qualités de ceux qui sont en place, et qui l'aident de leurs conseils. Je ménage leur modestie : qu'ils me permettent seulement de remarquer qu'on ne devine point les projets de ce sage prince; qu'on devine au contraire, qu'on nomme les personnes qu'il va placer, et qu'il ne fait que confirmer la voix du peuple dans le choix qu'il fait

de ses ministres. Il ne se décharge pas entièrement sur eux du poids de ses affaires : lui-même, si je l'ose dire, il est son principal ministre ; toujours appliqué à nos besoins, il n'y a pour lui ni temps de relâche ni heures privilégiées : déja la nuit s'avance, les gardes sont relevées aux avenues de son palais, les astres brillent au ciel et font leur course : toute la nature repose, privée du jour, ensevelie dans les ombres ; nous reposons aussi, tandis que ce roi, retiré dans son balustre, veille seul sur nous et sur tout l'état. Tel est, messieurs, le protecteur que vous vous êtes procuré, celui de ses peuples.

Vous m'avez admis dans une compagnie illustrée par une si haute protection : je ne le dissimule pas, j'ai assez estimé cette distinction pour désirer de l'avoir dans toute sa fleur et dans toute son intégrité, je veux dire de la devoir à votre seul choix ; et j'ai mis votre choix à tel prix que je n'ai pas osé en blesser, pas même en effleurer la liberté par une importune sollicitation : j'avois d'ailleurs une juste défiance de moi-même, je sentois de la répugnance à demander d'être préféré à d'autres qui pouvoient être choisis. J'avois cru entrevoir, messieurs, une chose que je ne devois

avoir aucune peine à croire, que vos inclinations se tournoient ailleurs, sur un sujet digne, sur un homme rempli de vertus, d'esprit et de connoissances, qui étoit tel avant le poste de confiance qu'il occupe, et qui seroit tel encore, s'il ne l'occupoit plus : je me sens touché, non de sa déférence, je sais celle que je lui dois, mais de l'amitié qu'il m'a témoignée, jusqu'à s'oublier en ma faveur. Un père méne son fils à un spectacle; la foule y est grande, la porte est assiégée; il est haut et robuste, il fend la presse; et comme il est près d'entrer, il pousse son fils devant lui, qui, sans cette précaution, ou n'entreroit point, ou entreroit tard. Cette démarche d'avoir supplié quelques uns de vous, comme il a fait, de détourner vers moi leurs suffrages, qui pouvoient si justement aller à lui, elle est rare, puisque dans ces circonstances elle est unique; et elle ne diminue rien de ma reconnoissance envers vous, puisque vos voix seules, toujours libres et arbitraires, donnent une place dans l'Académie Françoise.

Vous me l'avez accordée, messieurs, et de bonne grace, avec un consentement si unanime, que je la dois et la veux tenir de votre seule munificence. Il n'y a ni poste, ni crédit, ni richesses,

ni titres, ni autorité, ni faveur, qui aient pu vous plier à faire ce choix; je n'ai rien de toutes ces choses, tout me manque: un ouvrage qui a eu quelque succès par sa singularité, et dont les fausses, je dis les fausses et malignes applications, pouvoient me nuire auprès des personnes moins équitables et moins éclairées que vous, a été toute la médiation que j'ai employée, et que vous avez reçue. Quel moyen de me repentir jamais d'avoir écrit?

LES CARACTERES
DE THÉOPHRASTE,

TRADUITS DU GREC

PAR LA BRUYÈRE,

AVEC DES ADDITIONS ET DES NOTES NOUVELLES,

PAR J. G. SCHWEIGHÆUSER.

AVERTISSEMENT DE M. SCHWEIGHÆUSER.

Depuis la traduction des *Caractères* de Théophraste par La Bruyère, cet ouvrage a reçu des additions importantes, et d'excellents critiques en ont éclairci beaucoup de passages difficiles.

En 1712, Needham publia les leçons de Duport sur treize de ces Caractères. En 1763, Fischer résuma, dans une édition critique, presque tout ce qui avoit été fait pour cet ouvrage, et y ajouta des recherches nouvelles. En 1786, M. Amaduzzi publia deux nouveaux Caractères, que Prosper Petronius avoit découverts, et qui se trouvent, à la suite des anciens, dans un manuscrit de la Bibliothèque Palatine du Vatican. En 1790, M. Belin de Ballu traduisit ces deux Caractères en françois, et les joignit à une édition de La Bruyère, dans laquelle il ajouta quelques notes critiques à celles dont Coste avoit accompagné la traduction de Théophraste dans les éditions précédentes.

En 1798, M. Goetz publia les quinze derniers Caractères avec des additions considérables sur les papiers de M. Siebenkees, qui avoit tiré cette copie plus compléte du même manuscrit où l'on avoit trouvé deux derniers chapitres, mais qui malheureusement ne contient pas les quinze premiers.

En 1799 (an VII), M. Coray donna une édition grecque et françoise de l'ouvrage entier, qu'il éclaircit par une traduction nouvelle, et par des notes aussi intéressantes pour la critique du texte que pour la connoissance des mœurs de l'antiquité. Ce savant helléniste, presque compatriote du philosophe qu'il interpréte, a même expliqué quelquefois très heureusement, par des usages de la Gréce moderne, des particularités de ceux de la Gréce ancienne. En dernier lieu, M. Schneider, l'un des plus savants philologues d'Allemagne, a publié une édition critique de ces Caractères, en les classant dans un nouvel ordre, et en y faisant beaucoup de corrections. Son travail jette une lumière nouvelle sur plusieurs passages obscurs de l'ancien texte et des additions, que cet éditeur défend contre les doutes qu'on avoit élevés sur leur authenticité. Il prouve par plusieurs circonstances, auxquelles on n'avoit pas fait attention avant lui, et par l'exis-

tence même d'une copie plus complète que les autres, que nous ne possédons que des extraits de cet ouvrage. Je traiterai avec plus de détails de cette hypothèse très probable dans la note 1 du chapitre XVI.

Les importantes améliorations du texte, les versions nouvelles de beaucoup de passages, et les éclaircissements intéressants sur les mœurs, fournis par ces savants, rendroient la traduction de La Bruyère peu digne d'être remise sous les yeux du public, si tout ce qui est sorti de la plume d'un écrivain si distingué n'avoit pas un intérêt particulier; et si l'on n'avoit pas cherché à suppléer ce qui lui manque.

C'est là le principal objet des notes que j'ai ajoutées à celles de ce traducteur, et par lesquelles j'ai remplacé les notes de Coste, qui n'éclaircissent presque jamais les questions qu'on y discute. Je les ai puisées en grande partie dans les différentes sources que je viens d'indiquer, ainsi que dans le commentaire de Casaubon et dans les observations de plusieurs autres savants qui se sont occupés de cet ouvrage. J'ai fait usage aussi de l'élégante traduction de M. Lévesque, qui a paru en 1782 dans la collection des Moralistes anciens; des passages imi-

tés ou traduits par M. Barthelemy dans son *Voyage du jeune Anacharsis*; et de la traduction allemande commencée par M. Hottinger de Zurich, dont je regrette de ne pas avoir pu attendre la publication complète, ainsi que celle des papiers de Fonteyn qui se trouvent entre les mains de l'illustre helléniste Wyttenbach.

J'avois espéré que les onze manuscrits de la Bibliothèque du Roi me fourniroient les moyens d'expliquer ou de corriger quelques passages que les notes de tant de savants commentateurs n'ont pas encore suffisamment éclaircis. Mais, excepté la confirmation de quelques corrections déja proposées et la découverte de quelques scolies peu importantes, l'examen que j'en ai fait n'a servi qu'à m'apprendre qu'aucune de ces copies ne contient plus que les quinze premiers chapitres de l'ouvrage, et qu'ils s'y trouvent avec toutes leurs difficultés et leurs lacunes.

J'ai observé que, dans les trois plus anciens de ces manuscrits, ces Caractères se trouvent immédiatement après un morceau inédit de Syrianus sur l'ouvrage d'Hermogène *de Formis orationis*. On sait que la seconde partie de cet ouvrage traite de la manière dont on doit peindre les mœurs et les ca-

ractères, et qu'elle contient beaucoup d'exemples tirés des meilleurs auteurs de l'antiquité, mais qui ne sont ordinairement que des fragments très courts et sans liaison. A la fin du commentaire assez obscur dont je viens de parler, et que le savant et célèbre conservateur des manuscrits grecs de la Bibliothèque Royale, M. La Porte du Theil, a eu la bonté d'examiner avec moi, l'auteur paroît annoncer qu'il va donner des exemples plus étendus que ceux d'Hermogène, en publiant à la suite de ce morceau les Caractères entiers qui sont venus à sa connoissance. Cet indice sur la manière dont cette partie de l'ouvrage nous a été transmise explique pourquoi on la trouve si souvent, dans les manuscrits, sans la suite, et toujours avec les mêmes imperfections.

Étant ainsi frustré de l'espoir d'expliquer ou de restituer les passages difficiles ou altérés, par le secours des manuscrits, j'ai tâché de les éclaircir par de nouvelles recherches sur la langue et sur la philosophie de Théophraste, sur l'histoire et sur les antiquités.

J'ose dire que ces recherches m'ont mis à même de lever une assez grande partie des difficultés qu'on trouvoit dans cet ouvrage, et de m'apercevoir que plusieurs passages qu'on croyoit suffisamment en-

tendus admettent une explication plus précise que celle dont on s'étoit contenté jusqu'à présent.

Outre les matériaux rassemblés par les commentateurs plus anciens et par moi-même, M. Visconti, dont l'érudition, la sagacité et la précision critique qu'il a su porter dans la science des antiquités, sont si connues et si distinguées, a eu la bonté de me fournir quelques notes précieuses sur les passages parallèles et sur les monuments qui peuvent éclaircir des traits de ces Caractères.

Enfin j'ai fait précéder le Discours de La Bruyère sur Théophraste d'un aperçu de l'histoire de la morale en Gréce avant lui.

Je regrette que l'éloignement ne m'ait pas permis de soumettre à mon père ce premier essai dans une carrière dans laquelle il m'a introduit, et où je cherche à marcher sur ses traces. Mais j'ai eu le bonheur de pouvoir communiquer mon travail à plusieurs savants et littérateurs du premier ordre, et sur-tout à MM. d'Ansse de Villoison, Visconti et Suard, qui ont bien voulu m'aider de leurs conseils et m'honorer de leurs encouragements.

APERÇU

DE L'HISTOIRE DE LA MORALE, EN GRECE,

AVANT THÉOPHRASTE.

Malgré les germes de civilisation que des colonies orientales avoient portés dans la Grèce à une époque très reculée, nous trouvons dans l'histoire de ce pays une première période où la vengeance suspendue sur la tête du criminel, le pouvoir arbitraire d'un chef, et l'indignation publique, tenoient lieu de justice et de morale.

Dans ce premier âge de la société, au lieu de philosophes moralistes, des guerriers généreux parcourent la Grèce pour atteindre et punir les coupables : des oracles et des devins attachent au crime une flétrissure qui nécessite des expiations religieuses, au défaut desquelles le criminel est menacé de la colère des dieux et proscrit parmi les hommes.

Bientôt des poëtes recueillent les faits héroïques et les événements remarquables, et les chantent en mêlant à leurs récits des réflexions et des

sentences qui deviennent des proverbes et des maximes. Ayant conçu l'idée de donner des formes humaines à ces divinités que les peuples de l'Asie représentoient par des allégories souvent bizarres, ils furent obligés de chercher dans la nature humaine ce qu'elle avoit de plus élevé, pour composer leurs tableaux des traits qui commandoient la plus grande admiration. Leurs brillantes fictions se ressentent des mœurs d'un siécle à demi barbare; mais elles traçoient du moins à leurs contemporains des modéles de grandeur, et même de vertus, plus parfaits que la réalité.

Les idées que la tradition avoit fournies à ces chantres révérés, ou que leur vive imagination leur avoit fait découvrir, furent méditées, réunies, augmentées par des hommes supérieurs; en même temps que tous les membres de la société sentirent le besoin de sortir de cet état d'instabilité, de troubles et de malheurs.

Alors les héros furent remplacés par des législateurs, et les idées religieuses se fixèrent. Elles furent enseignées sur-tout dans ces célèbres mystères fondés par Eumolpe, quelques générations avant la guerre de Troie, auxquels Cicéron[1] at-

[1] *De Legibus*, II, XIV.

tribue la civilisation de l'Europe, et q la Grèce a regardés pendant une si longue suite de siècles comme la plus sacrée de ses institutions. Dans les initiations solennelles d'Éleusis, la morale étoit présentée avec la sanction imposante de peines et de récompenses dans une vie à venir, dont les notions, d'abord grossières, et même immorales, s'épurèrent peu à peu.

Dans cette période, les hommes éclairés jouirent d'une vénération d'autant plus grande, que les lumières étoient plus rares; et les talents extraordinaires plaçoient presque toujours celui qui les possédoit à la tête du gouvernement. L'orateur philosophe que je viens de citer[1] observe que parmi les sept sages de la Gréce il n'y eut que Thalès qui ne fut pas le chef de sa république; et cette exception provint de ce que ce philosophe se livra presque exclusivement aux sciences physiques.

Pythagore seul se fraya une carrière différente. Exilé de sa patrie par la tyrannie de Polycrate, il demeura sans fonctions civiles; mais il fut l'ami et le conseil des chefs des républiques de la grande Gréce. En même temps, pour se créer une sphère

1 *De Oratore*, III, XXXIV.

d'activité plus vaste et plus indépendante, il fonda une école qui embrassoit à-la-fois les sciences physiques et les sciences morales, et une association secrète qui devoit réformer peu à peu tous les états de la Grèce, et substituer aux institutions qu'avoient fait naître la violence et les circonstances, des constitutions fondées sur les véritables bases du contrat social[1]. Mais cette association n'acquit jamais une influence prépondérante dans la Grèce proprement dite, et n'y laissa guère d'autres traces que quelques traités de morale qui préparèrent la forme qu'Aristote donna par la suite à cette science.

Tant que les républiques de la Grèce étoient florissantes, leur histoire nous offre des actions et des sentiments sublimes ; la morale servoit de base à la législation, elle présidoit aux séances de l'Aréopage, elle dictoit des oracles, et conduisoit la plume des historiens ; ses préceptes étoient gravés sur les Hermès, prêchés publiquement par les poëtes dans les chœurs de leurs tragédies, et souvent vengés par les satires politi-

[1] Voyez Meiners, HISTOIRE DES SCIENCES DANS LA GRÈCE, livre III ; et le VOYAGE DU JEUNE ANACHARSIS, chapitre LXXV.

ques de la comédie de ce temps. Mais, excepté le petit nombre d'écrits pythagoriciens dont je viens de parler, et quelques paraboles qui nous ont été conservées par des auteurs postérieurs, nous ne voyons paroître dans cette période aucun ouvrage qui traite expressément de la morale. Les esprits actifs se livroient à la carrière politique où les appeloit la forme démocratique des gouvernements sous lesquels ils vivoient, ou aux arts qui promettoient aussi des récompenses publiques. Les esprits spéculatifs s'occupoient des sciences physiques, premier objet des besoins et de la curiosité de l'homme.

La morale faisoit, à la vérité, une partie essentielle de l'éducation qu'on donnoit à la jeunesse; mais dans les écoles, l'étude de cette science étoit presque entièrement subordonnée à celle de l'éloquence; et cette circonstance contribua beaucoup à en corrompre les principes. On n'y cherchoit ordinairement que ce qui pouvoit servir à émouvoir les passions et à faire obtenir les suffrages d'une assemblée tumultueuse. Cette perversité fut même érigée en science par ces vains et subtils déclamateurs appelés sophistes.

En même temps les guerres extérieures et ci-

viles, l'inégalité des fortunes, la tyrannie exercée par les républiques puissantes sur les républiques foibles, et, dans l'intérieur des états, la facilité d'abuser d'un pouvoir populaire et mal déterminé, corrompoient sensiblement les mœurs; et les républiques se ressentirent bientôt, par l'altération des anciennes institutions, du changement qui s'étoit opéré dans les esprits. Mais, à côté des vices et de la corruption, les lumières que donne l'expérience, et l'indignation même qu'inspire le crime, forment souvent des hommes que leurs vertus élèvent non seulement au-dessus de leur siècle, mais encore au-dessus de la vertu moins éclairée des siècles qui les ont précédés. Cependant la carrière politique est alors fermée à de tels hommes par la distance même où ils se trouvent du vulgaire, et par la répugnance que leur inspirent l'intrigue et les vils moyens qu'il faudroit employer pour s'élever aux places et pour s'y maintenir. S'ils sont portés, par cet instinct sublime qui attache notre bonheur à celui de nos semblables, vers une activité généreuse, ils ne peuvent s'y livrer qu'en signalant les méchants, en distinguant ce qui reste de citoyens vertueux, en s'entourant de

l'espoir de la génération future, et en combattant ses corrupteurs.

Tels furent la situation et les sentiments de Socrate, lorsqu'il résolut de faire descendre, selon le beau mot de Cicéron, la philosophie du ciel sur la terre, et qu'il s'érigea, pour ainsi dire, en censeur public de ses concitoyens, asservis à-la-fois par la mollesse et par la tyrannie.

Il combattit les pervers par les armes du ridicule, et s'attacha les vertueux en enflammant dans leur sein le sentiment de la moralité. Mais il chercha vainement à ramener sa patrie à un ordre de choses dont les bases avoient été détruites, et il périt victime de sa noble entreprise.

Bientôt Philippe et Alexandre reléguèrent presque entièrement dans les écoles et dans les livres les sentiments qui autrefois avoient formé des citoyens et des héros. Le philosophe qui vouloit suivre les traces de Socrate étoit condamné au rôle de Diogène; Platon et Aristote enseignèrent dans l'intérieur de l'Académie et du Lycée; Zénon trouva peu de disciples parmi ses contemporains; et la morale d'Épicure, fondée sur la seule sensibilité physique, fut le résultat natu-

rel de cette révolution, et l'expression fidèle de l'esprit du siècle qui la suivit.

Le temps des vertus privées et celui des observations fines et délicates, des systèmes, et des fictions morales, avoit succédé aux siècles des vertus publiques, des grands hommes, et des actions sublimes.

Les différents degrés du passage à ce nouvel ordre de choses sont marqués par les aimables ouvrages de Xénophon, qui écrivit comme Socrate avoit parlé; par les dialogues spirituels de Platon, qui plaça les beautés morales dans des espaces imaginaires et dans des pays fictifs; par la doctrine lumineuse d'Aristote, entre les mains duquel la morale devint une science d'observation; et par les élégantes satires de Théophraste, dont l'entreprise a pu être renouvelée du temps de Louis XIV.

DISCOURS

DE LA BRUYÈRE

SUR THÉOPHRASTE.

Je n'estime pas que l'homme soit capable de former dans son esprit un projet plus vain et plus chimérique, que de prétendre, en écrivant de quelque art ou de quelque science que ce soit, échapper à toute sorte de critique, et enlever les suffrages de tous ses lecteurs.

Car, sans m'étendre sur la différence des esprits des hommes, aussi prodigieuse en eux que celle de leurs visages, qui fait goûter aux uns les choses de spéculation, et aux autres celles de pratique; qui fait que quelques uns cherchent dans les livres à exercer leur imagination, quelques autres à former leur jugement; qu'entre ceux qui lisent, ceux-ci aiment à être forcés par la démonstration, et ceux-

là veulent entendre délicatement, ou former des raisonnements et des conjectures; je me renferme seulement dans cette science qui décrit les mœurs, qui examine les hommes, et qui développe leurs caractères; et j'ose dire que sur les ouvrages qui traitent de choses qui les touchent de si près, et où il ne s'agit que d'eux-mêmes, ils sont encore extrêmement difficiles à contenter.

Quelques savants ne goûtent que les apophthegmes des anciens, et les exemples tirés des Romains, des Grecs, des Perses, des Égyptiens; l'histoire du monde présent leur est insipide : ils ne sont point touchés des hommes qui les environnent et avec qui ils vivent, et ne font nulle attention à leurs mœurs. Les femmes, au contraire, les gens de la cour, et tous ceux qui n'ont que beaucoup d'esprit sans érudition, indifférents pour toutes les choses qui les ont précédés, sont avides de celles qui se passent à leurs yeux, et qui sont comme sous leur main : ils les examinent, ils les discernent; ils ne perdent pas de vue les personnes qui les entourent, si charmés des descriptions et des peintures que l'on fait de leurs contemporains, de leurs concitoyens, de ceux enfin qui leur ressemblent, et à qui ils ne croient pas ressembler, que jusque dans la chaire l'on se

croit obligé souvent de suspendre l'Évangile pour les prendre par leur foible, et les ramener à leurs devoirs par des choses qui soient de leur goût et de leur portée.

La cour, ou ne connoît pas la ville, ou, par le mépris qu'elle a pour elle, néglige d'en relever le ridicule, et n'est point frappée des images qu'il peut fournir; et si, au contraire, l'on peint la cour, comme c'est toujours avec les ménagements qui lui sont dus, la ville ne tire pas de cette ébauche de quoi remplir sa curiosité, et se faire une juste idée d'un pays où il faut même avoir vécu pour le connoître.

D'autre part, il est naturel aux hommes de ne point convenir de la beauté ou de la délicatesse d'un trait de morale qui les peint, qui les désigne, et où ils se reconnoissent eux-mêmes: ils se tirent d'embarras en le condamnant; et tels n'approuvent la satire que lorsque, commençant à lâcher prise et à s'éloigner de leurs personnes, elle va mordre quelque autre.

Enfin, quelle apparence de pouvoir remplir tous les goûts si différents des hommes par un seul ouvrage de morale? Les uns cherchent des définitions, des divisions, des tables, et de la méthode: ils veu-

lent qu'on leur explique ce que c'est que la vertu en général, et cette vertu en particulier; quelle différence se trouve entre la valeur, la force et la magnanimité; les vices extrêmes par le défaut ou par l'excès entre lesquels chaque vertu se trouve placée, et duquel de ces deux extrêmes elle emprunte davantage: toute autre doctrine ne leur plaît pas. Les autres, contents que l'on réduise les mœurs aux passions, et que l'on explique celles-ci par le mouvement du sang, par celui des fibres et des artères, quittent un auteur de tout le reste.

Il s'en trouve d'un troisième ordre, qui, persuadés que toute doctrine des mœurs doit tendre à les réformer, à discerner les bonnes d'avec les mauvaises, et à démêler dans les hommes ce qu'il y a de vain, de foible et de ridicule, d'avec ce qu'ils peuvent avoir de bon, de sain et de louable, se plaisent infiniment dans la lecture des livres qui, supposant les principes physiques et moraux rebattus par les anciens et les modernes, se jettent d'abord dans leur application aux mœurs du temps, corrigent les hommes les uns par les autres, par ces images de choses qui leur sont si familières, et dont néanmoins ils ne s'avisoient pas de tirer leur instruction.

Tel est le traité des *Caractères des mœurs* que nous a laissé *Théophraste* : il l'a puisé dans les Éthiques et dans les grandes Morales d'Aristote, dont il fut le disciple : les excellentes définitions que l'on lit au commencement de chaque chapitre sont établies sur les idées et sur les principes de ce grand philosophe, et le fond des caractères qui y sont décrits est pris de la même source. Il est vrai qu'il se les rend propres par l'étendue qu'il leur donne, et par la satire ingénieuse qu'il en tire contre les vices des Grecs, et sur-tout des Athéniens (1).

Ce livre ne peut guère passer que pour le commencement d'un plus long ouvrage que Théophraste avoit entrepris. Le projet de ce philosophe, comme vous le remarquerez dans sa préface, étoit de traiter de toutes les vertus et de tous les vices. Et comme il assure lui-même dans cet endroit qu'il commence un si grand dessein à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, il y a apparence qu'une prompte mort l'empêcha de le conduire à sa perfection (2). J'avoue que l'opinion commune a toujours été qu'il avoit poussé sa vie au-delà de cent ans ; et saint Jérôme, dans une lettre qu'il écrit à Népotien, assure qu'il est mort à cent sept ans accomplis : de sorte que je ne doute point qu'il n'y ait eu une ancienne erreur, ou

dans les chiffres grecs qui ont servi de régle à Diogéne Laërce, qui ne le fait vivre que quatre-vingt-quinze années, ou dans les premiers manuscrits qui ont été faits de cet historien, s'il est vrai d'ailleurs que les quatre-vingt-dix-neuf ans que cet auteur se donne dans cette préface se lisent également dans quatre manuscrits de la Bibliothéque Palatine, où l'on a aussi trouvé les cinq derniers chapitres des Caractères de Théophraste qui manquoient aux anciennes impressions, et où l'on a vu deux titres, l'un, *du goût qu'on a pour les vicieux*, et l'autre, *du gain sordide*, qui sont seuls et dénués de leurs chapitres (3).

Ainsi cet ouvrage n'est peut-être même qu'un simple fragment, mais cependant un reste précieux de l'antiquité, et un monument de la vivacité de l'esprit et du jugement ferme et solide de ce philosophe dans un âge si avancé. En effet, il a toujours été lu comme un chef-d'œuvre dans son genre : il ne se voit rien où le goût attique se fasse mieux remarquer, et où l'élégance grecque éclate davantage : on l'a appelé un livre d'or. Les savants faisant attention à la diversité des mœurs qui y sont traitées, et à la manière naïve dont tous les caractères y sont exprimés, et la comparant d'ailleurs avec celle du

poëte Ménandre, disciple de Théophraste, et qui servit ensuite de modèle à Térence, qu'on a dans nos jours si heureusement imité, ne peuvent s'empêcher de reconnoître dans ce petit ouvrage la première source de tout le comique : je dis de celui qui est épuré des pointes, des obscénités, des équivoques, qui est pris dans la nature, qui fait rire les sages et les vertueux (4).

Mais peut-être que pour relever le mérite de ce Traité des Caractères, et en inspirer la lecture, il ne sera pas inutile de dire quelque chose de celui de leur auteur. Il étoit d'Érèse, ville de Lesbos, fils d'un foulon : il eut pour premier maître dans son pays un certain Leucippe (5), qui étoit de la même ville que lui : de là il passa à l'école de Platon, et s'arrêta ensuite à celle d'Aristote, où il se distingua entre tous ses disciples. Ce nouveau maître, charmé de la facilité de son esprit et de la douceur de son élocution, lui changea son nom, qui étoit Tyrtame, en celui d'Euphraste, qui signifie celui qui parle bien ; et ce nom ne répondant point assez à la haute estime qu'il avoit de la beauté de son génie et de ses expressions, il l'appela Théophraste, c'est-à-dire un homme dont le langage est divin. Et il semble que Cicéron soit entré dans les sentiments de ce phi-

losophe, lorsque, dans le livre qu'il intitule *Brutus*, ou *des Orateurs illustres*, il parle ainsi (6) : « Qui « est plus fécond et plus abondant que Platon, plus « solide et plus ferme qu'Aristote, plus agréable et « plus doux que Théophraste? » Et dans quelques unes de ses épîtres à Atticus, on voit que parlant du même Théophraste, il l'appelle son ami, que la lecture de ses livres lui étoit familière, et qu'il en faisoit ses délices (7).

Aristote disoit de lui et de Callisthène (8), un autre de ses disciples, ce que Platon avoit dit la première fois d'Aristote même et de Xénocrate (9), que Callisthène étoit lent à concevoir, et avoit l'esprit tardif, et que Théophraste, au contraire, l'avoit si vif, si perçant, si pénétrant, qu'il comprenoit d'abord d'une chose tout ce qui en pouvoit être connu; que l'un avoit besoin d'éperon pour être excité, et qu'il falloit à l'autre un frein pour le retenir.

Il estimoit en celui-ci, sur toutes choses, un grand caractère de douceur qui régnoit également dans ses mœurs et dans son style (10). L'on raconte que les disciples d'Aristote, voyant leur maître avancé en âge et d'une santé fort affoiblie, le prièrent de leur nommer son successeur; que comme il avoit deux

hommes dans son école sur qui seuls ce choix pouvoit tomber, Ménédème (11) le Rhodien et Théophraste d'Érèse, par un esprit de ménagement pour celui qu'il vouloit exclure, il se déclara de cette manière. Il feignit, peu de temps après que ses disciples lui eurent fait cette prière, et en leur présence, que le vin dont il faisoit un usage ordinaire lui étoit nuisible, et il se fit apporter des vins de Rhodes et de Lesbos : il goûta de tous les deux, dit qu'ils ne démentoient point leur terroir, et que chacun dans son genre étoit excellent; que le premier avoit de la force, mais que celui de Lesbos avoit plus de douceur, et qu'il lui donnoit la préférence. Quoi qu'il en soit de ce fait, qu'on lit dans Aulu-Gelle, il est certain que lorsque Aristote, accusé par Eurymédon, prêtre de Cérès, d'avoir mal parlé des dieux, craignant le destin de Socrate, voulut sortir d'Athènes, et se retirer à Chalcis, ville d'Eubée, il abandonna son école au Lesbien, lui confia ses écrits, à condition de les tenir secrets; et c'est par Théophraste que sont venus jusqu'à nous les ouvrages de ce grand homme (12).

Son nom devint si célèbre par toute la Grèce, que, successeur d'Aristote, il put compter bientôt dans l'école qu'il lui avoit laissée jusques à deux

mille disciples. Il excita l'envie de Sophocle (13), fils d'Amphiclide, et qui pour lors étoit préteur : celui-ci, en effet son ennemi, mais sous prétexte d'une exacte police, et d'empêcher les assemblées, fit une loi qui défendoit, sur peine de la vie, à aucun philosophe d'enseigner dans les écoles. Ils obéirent; mais l'année suivante, Philon ayant succédé à Sophocle, qui étoit sorti de charge, le peuple d'Athènes abrogea cette loi odieuse que ce dernier avoit faite, le condamna à une amende de cinq talents, rétablit Théophraste et le reste des philosophes.

Plus heureux qu'Aristote, qui avoit été contraint de céder à Eurymédon, il fut sur le point de voir un certain Agnonide puni comme impie par les Athéniens, seulement à cause qu'il avoit osé l'accuser d'impiété : tant étoit grande l'affection que ce peuple avoit pour lui, et qu'il méritoit par sa vertu (14)!

En effet, on lui rend ce témoignage, qu'il avoit une singulière prudence, qu'il étoit zélé pour le bien public, laborieux, officieux, affable, bienfaisant. Ainsi, au rapport de Plutarque (15), lorsque Érèse fut accablée de tyrans qui avoient usurpé la domination de leur pays, il se joignit à Phidias (16) son compatriote, contribua avec lui de ses biens

pour armer les bannis, qui rentrèrent dans leur ville, en chassèrent les traîtres, et rendirent à toute l'île de Lesbos sa liberté.

Tant de rares qualités ne lui acquirent pas seulement la bienveillance du peuple, mais encore l'estime et la familiarité des rois. Il fut ami de Cassandre, qui avoit succédé à Arrhidée, frère d'Alexandre-le-Grand, au royaume de Macédoine (17); et Ptolomée, fils de Lagus et premier roi d'Égypte, entretint toujours un commerce étroit avec ce philosophe. Il mourut enfin accablé d'années et de fatigues, et il cessa tout à-la-fois de travailler et de vivre. Toute la Grèce le pleura, et tout le peuple athénien assista à ses funérailles.

L'on raconte de lui que, dans son extrême vieillesse, ne pouvant plus marcher à pied, il se faisoit porter en litière par la ville, où il étoit vu du peuple à qui il étoit si cher. L'on dit aussi que ses disciples, qui entouroient son lit lorsqu'il mourut, lui ayant demandé s'il n'avoit rien à leur recommander, il leur tint ce discours : « La vie nous séduit, « elle nous promet de grands plaisirs dans la pos- « session de la gloire, mais à peine commence-t-on « à vivre, qu'il faut mourir. Il n'y a souvent rien « de plus stérile que l'amour de la réputation. Ce-

« pendant, mes disciples, contentez-vous : si vous « négligez l'estime des hommes, vous vous épar- « gnez à vous-mêmes de grands travaux ; s'ils ne re- « butent point votre courage, il peut arriver que « la gloire sera votre récompense. Souvenez-vous « seulement qu'il y a dans la vie beaucoup de cho- « ses inutiles, et qu'il y en a peu qui mènent à une « fin solide. Ce n'est point à moi à délibérer sur le « parti que je dois prendre, il n'est plus temps : « pour vous, qui avez à me survivre, vous ne « sauriez peser trop mûrement ce que vous devez « faire. » Et ce furent là ses dernières paroles.

Cicéron, dans le troisième Livre des *Tusculanes*, dit que Théophraste mourant se plaignit de la nature, de ce qu'elle avoit accordé aux cerfs et aux corneilles une vie si longue et qui leur est si inutile, lorsqu'elle n'avoit donné aux hommes qu'une vie très courte, bien qu'il leur importe si fort de vivre long-temps ; que si l'âge des hommes eût pu s'étendre à un plus grand nombre d'années, il seroit arrivé que leur vie auroit été cultivée par une doctrine universelle, et qu'il n'y auroit eu dans le monde ni art ni science qui n'eût atteint sa perfection (18). Et saint Jérôme, dans l'endroit déja cité, assure que Théophraste, à l'âge de cent sept ans, frappé

de la maladie dont il mourut, regretta de sortir de la vie dans un temps où il ne faisoit que commencer à être sage (19).

Il avoit coutume de dire qu'il ne faut pas aimer ses amis pour les éprouver, mais les éprouver pour les aimer; que les amis doivent être communs entre les frères, comme tout est commun entre les amis; que l'on devoit plutôt se fier à un cheval sans frein, qu'à celui qui parle sans jugement; que la plus forte dépense que l'on puisse faire est celle du temps. Il dit un jour à un homme qui se taisoit à la table dans un festin : « Si tu es un habile homme, tu as tort « de ne pas parler; mais s'il n'est pas ainsi, tu en « sais beaucoup. » Voilà quelques unes de ses maximes (20).

Mais si nous parlons de ses ouvrages, ils sont infinis, et nous n'apprenons pas que nul ancien ait plus écrit que Théophraste. Diogène Laërce fait l'énumération de plus de deux cents traités différents, et sur toutes sortes de sujets, qu'il a composés. La plus grande partie s'est perdue par le malheur des temps, et l'autre se réduit à vingt traités, qui sont recueillis dans le volume de ses œuvres. L'on y voit neuf Livres de l'histoire des plantes, six Livres de leurs causes : il a écrit des vents, du feu, des pier-

res, du miel, des signes du beau temps, des signes de la pluie, des signes de la tempête, des odeurs, de la sueur, du vertige, de la lassitude, du relâchement des nerfs, de la défaillance, des poissons qui vivent hors de l'eau, des animaux qui changent de couleur, des animaux qui naissent subitement, des animaux sujets à l'envie, des caractères des mœurs. Voilà ce qui nous reste de ses écrits, entre lesquels ce dernier seul, dont on donne la traduction, peut répondre non seulement de la beauté de ceux que l'on vient de déduire, mais encore du mérite d'un nombre infini d'autres qui ne sont point venus jusqu'à nous (21).

Que si quelques uns se refroidissoient pour cet ouvrage moral par les choses qu'ils y voient, qui sont du temps auquel il a été écrit, et qui ne sont point selon leurs mœurs; que peuvent-ils faire de plus utile et de plus agréable pour eux, que de se défaire de cette prévention pour leurs coutumes et leurs manières, qui, sans autre discussion, non seulement les leur fait trouver les meilleures de toutes, mais leur fait presque décider que tout ce qui n'y est pas conforme est méprisable, et qui les prive, dans la lecture des livres des anciens, du plaisir et de l'instruction qu'ils en doivent attendre?

Nous, qui sommes si modernes, serons anciens dans quelques siècles. Alors l'histoire du nôtre fera goûter à la postérité la vénalité des charges, c'est-à-dire le pouvoir de protéger l'innocence, de punir le crime, et de faire justice à tout le monde, acheté à deniers comptant comme une métairie; la splendeur des partisans (22), gens si méprisés chez les Hébreux et chez les Grecs. L'on entendra parler d'une capitale d'un grand royaume où il n'y avoit ni places publiques, ni bains, ni fontaines, ni amphithéâtres, ni galeries, ni portiques, ni promenoirs, qui étoit pourtant une ville merveilleuse. L'on dira que tout le cours de la vie s'y passoit presque à sortir de sa maison pour aller se renfermer dans celle d'un autre; que d'honnêtes femmes, qui n'étoient ni marchandes ni hôtelières, avoient leurs maisons ouvertes à ceux qui payoient pour y entrer; que l'on avoit à choisir des dés, des cartes et de tous les jeux; que l'on mangeoit dans ces maisons, et qu'elles étoient commodes à tout commerce. L'on saura que le peuple ne paroissoit dans la ville que pour y passer avec précipitation; nul entretien, nulle familiarité; que tout y étoit farouche et comme alarmé par le bruit des chars qu'il falloit éviter, et qui s'abandonnoient au milieu des rues, comme on fait

dans une lice pour remporter le prix de la course. L'on apprendra sans étonnement qu'en pleine paix, et dans une tranquillité publique, des citoyens entroient dans les temples, alloient voir des femmes, ou visitoient leurs amis, avec des armes offensives, et qu'il n'y avoit presque personne qui n'eût à son côté de quoi pouvoir d'un seul coup en tuer un autre. Ou si ceux qui viendront après nous, rebutés par des mœurs si étranges et si différentes des leurs, se dégoûtent par là de nos mémoires, de nos poésies, de notre comique et de nos satires, pouvons-nous ne les pas plaindre par avance de se priver eux-mêmes, par cette fausse délicatesse, de la lecture de si beaux ouvrages, si travaillés, si réguliers, et de la connoissance du plus beau régne dont jamais l'histoire ait été embellie?

Ayons donc pour les livres des anciens cette même indulgence que nous espérons nous-mêmes de la postérité, persuadés que les hommes n'ont point d'usages ni de coutumes qui soient de tous les siècles; qu'elles changent avec les temps; que nous sommes trop éloignés de celles qui ont passé, et trop proches de celles qui régnent encore, pour être dans la distance qu'il faut pour faire des unes et des autres un juste discernement. Alors, ni ce

que nous appelons la politesse de nos mœurs, ni la bienséance de nos coutumes, ni notre faste, ni notre magnificence, ne nous préviendront pas davantage contre la vie simple des Athéniens, que contre celle des premiers hommes, grands par eux-mêmes, et indépendamment de mille choses extérieures qui ont été depuis inventées pour suppléer peut-être à cette véritable grandeur qui n'est plus.

La nature se montroit en eux dans toute sa pureté et sa dignité, et n'étoit point encore souillée par la vanité, par le luxe et par la sotte ambition. Un homme n'étoit honoré sur la terre qu'à cause de sa force ou de sa vertu : il n'étoit point riche par des charges ou des pensions, mais par son champ, par ses troupeaux, par ses enfants et ses serviteurs : sa nourriture étoit saine et naturelle, les fruits de la terre, le lait de ses animaux et de ses brebis ; ses vêtements simples et uniformes, leurs laines, leurs toisons ; ses plaisirs innocents, une grande récolte, le mariage de ses enfants, l'union avec ses voisins, la paix dans sa famille. Rien n'est plus opposé à nos mœurs que toutes ces choses ; mais l'éloignement des temps nous les fait goûter, ainsi que la distance des lieux nous fait recevoir tout ce que les diverses relations ou les livres de voyages nous appren-

nent des pays lointains et des nations étrangères. Ils racontent une religion, une police, une manière de se nourrir, de s'habiller, de bâtir et de faire la guerre, qu'on ne savoit point; des mœurs que l'on ignoroit : celles qui approchent des nôtres nous touchent, celles qui s'en éloignent nous étonnent; mais toutes nous amusent : moins rebutés par la barbarie des manières et des coutumes de peuples si éloignés, qu'instruits et même réjouis par leur nouveauté, il nous suffit que ceux dont il s'agit soient Siamois, Chinois, Négres ou Abyssins.

Or ceux dont Théophraste nous peint les mœurs dans ses *Caractères* étoient Athéniens, et nous sommes François : et si nous joignons à la diversité des lieux et du climat le long intervalle des temps, et que nous considérions que ce livre a pu être écrit la dernière année de la cent quinzième olympiade, trois cent quatorze ans avant l'ère chrétienne, et qu'ainsi il y a deux mille ans accomplis que vivoit ce peuple d'Athènes dont il fait la peinture, nous admirerons de nous y reconnoître nous-mêmes, nos amis, nos ennemis, ceux avec qui nous vivons, et que cette ressemblance avec des hommes séparés par tant de siécles soit si entière. En effet, les hommes n'ont point changé selon le cœur et selon les

passions ; ils sont encore tels qu'ils étoient alors et qu'ils sont marqués dans Théophraste, vains, dissimulés, flatteurs, intéressés, effrontés, importuns, défiants, médisants, querelleurs, superstitieux.

Il est vrai, Athénes étoit libre, c'étoit le centre d'une république : ses citoyens étoient égaux ; ils ne rougissoient point l'un de l'autre ; ils marchoient presque seuls et à pied dans une ville propre, paisible et spacieuse, entroient dans les boutiques et dans les marchés, achetoient eux-mêmes les choses nécessaires ; l'émulation d'une cour ne les faisoit point sortir d'une vie commune : ils réservoient leurs esclaves pour les bains, pour les repas, pour le service intérieur des maisons, pour les voyages : ils passoient une partie de leur vie dans les places, dans les temples, aux amphithéâtres, sur un port, sous des portiques, et au milieu d'une ville dont ils étoient également les maîtres. Là, le peuple s'assembloit pour parler ou pour délibérer (23) des affaires publiques ; ici, il s'entretenoit avec les étrangers ; ailleurs, les philosophes tantôt enseignoient leur doctrine, tantôt conféroient avec leurs disciples : ces lieux étoient tout à-la-fois la scène des plaisirs et des affaires. Il y avoit dans ces mœurs quelque chose de simple et de populaire, et qui ressemble

peu aux nôtres, je l'avoue; mais cependant quels hommes en général que les Athéniens! et quelle ville qu'Athénes! quelles lois! quelle police! quelle valeur! quelle discipline! quelle perfection dans toutes les sciences et dans tous les arts! mais quelle politesse dans le commerce ordinaire et dans le langage! Théophraste, le même Théophraste dont l'on vient de dire de si grandes choses, ce parleur agréable, cet homme qui s'exprimoit divinement, fut reconnu étranger et appelé de ce nom par une simple femme de qui il achetoit des herbes au marché, et qui reconnut, par je ne sais quoi d'attique qui lui manquoit, et que les Romains ont depuis appelé urbanité, qu'il n'étoit pas Athénien : et Cicéron rapporte que ce grand personnage demeura étonné de voir qu'ayant vieilli dans Athénes, possédant si parfaitement le langage attique, et en ayant acquis l'accent par une habitude de tant d'années, il ne s'étoit pu donner ce que le simple peuple avoit naturellement et sans nulle peine (24). Que si l'on ne laisse pas de lire quelquefois dans ce traité des *Caractères* de certaines mœurs qu'on ne peut excuser, et qui nous paroissent ridicules, il faut se souvenir qu'elles ont paru telles à Théophraste, qui les a regardées comme des vices dont il a fait une peinture

naïve qui fit honte aux Athéniens, et qui servit à les corriger.

Enfin, dans l'esprit de contenter ceux qui reçoivent froidement tout ce qui appartient aux étrangers et aux anciens, et qui n'estiment que leurs mœurs, on les ajoute à cet ouvrage. L'on a cru pouvoir se dispenser de suivre le projet de ce philosophe, soit parcequ'il est toujours pernicieux de poursuivre le travail d'autrui, sur-tout si c'est d'un ancien, ou d'un auteur d'une grande réputation; soit encore parceque cette unique figure qu'on appelle description ou énumération, employée avec tant de succès dans ces vingt-huit chapitres des *Caractères*, pourroit en avoir un beaucoup moindre, si elle étoit traitée par un génie fort inférieur à celui de Théophraste.

Au contraire, se ressouvenant que parmi le grand nombre des traités de ce philosophe, rapportés par Diogéne Laërce, il s'en trouve un sous le titre de *Proverbes*, c'est-à-dire de piéces détachées, comme des réflexions ou des remarques; que le premier et le plus grand livre de morale qui ait été fait porte ce même nom dans les divines Écritures, on s'est trouvé excité, par de si grands modéles, à suivre, selon ses forces, une semblable manière d'écrire

des mœurs (25); et l'on n'a point été détourné de son entreprise par deux ouvrages de morale qui sont dans les mains de tout le monde, et d'où, faute d'attention, ou par un esprit de critique, quelques uns pourroient penser que ces remarques sont imitées.

L'un, par l'engagement de son auteur (26), fait servir la métaphysique à la religion, fait connoître l'ame, ses passions, ses vices, traite les grands et les sérieux motifs pour conduire à la vertu, et veut rendre l'homme chrétien. L'autre, qui est la production d'un esprit instruit par le commerce du monde (27), et dont la délicatesse étoit égale à la pénétration, observant que l'amour-propre est dans l'homme la cause de tous ses foibles, l'attaque sans relâche quelque part où il le trouve; et cette unique pensée, comme multipliée en mille autres, a toujours, par le choix des mots et par la variété de l'expression, la grace de la nouveauté.

L'on ne suit aucune de ces routes dans l'ouvrage qui est joint à la traduction des *Caractères*; il est tout différent des deux autres que je viens de toucher: moins sublime que le premier, et moins délicat que le second, il ne tend qu'à rendre l'homme raisonnable, mais par des voies simples et commu-

nes, et en l'examinant indifféremment, sans beaucoup de méthode, et selon que les divers chapitres y conduisent, par les âges, les sexes et les conditions, et par les vices, les foibles et le ridicule qui y sont attachés.

L'on s'est plus appliqué aux vices de l'esprit, aux replis du cœur et à tout l'intérieur de l'homme, que n'a fait Théophraste : et l'on peut dire que comme ses *Caractères*, par mille choses extérieures qu'ils font remarquer dans l'homme, par ses actions, ses paroles et ses démarches, apprennent quel est son fond, et font remonter jusques à la source de son dérèglement; tout au contraire, les nouveaux *Caractères*, déployant d'abord les pensées, les sentiments et les mouvements des hommes, découvrent le principe de leur malice et de leurs foiblesses, font que l'on prévoit aisément tout ce qu'ils sont capables de dire ou de faire, et qu'on ne s'étonne plus de mille actions vicieuses ou frivoles dont leur vie est toute remplie.

Il faut avouer que sur les titres de ces deux ouvrages l'embarras s'est trouvé presque égal. Pour ceux qui partagent le dernier, s'ils ne plaisent point assez, l'on permet d'en suppléer d'autres : mais à l'égard des titres des *Caractères* de Théophraste, la

même liberté n'est pas accordée, parcequ'on n'est point maître du bien d'autrui. Il a fallu suivre l'esprit de l'auteur, et les traduire selon le sens le plus proche de la diction grecque, et en même temps selon la plus exacte conformité avec leurs chapitres : ce qui n'est pas une chose facile, parceque souvent la signification d'un terme grec, traduit en françois mot pour mot, n'est plus la même dans notre langue : par exemple, ironie est chez nous une raillerie dans la conversation, ou une figure de rhétorique; et chez Théophraste c'est quelque chose entre la fourberie et la dissimulation, qui n'est pourtant ni l'une ni l'autre, mais précisément ce qui est décrit dans le premier chapitre.

Et d'ailleurs les Grecs ont quelquefois deux ou trois termes assez différents pour exprimer des choses qui le sont aussi, et que nous ne saurions guère rendre que par un seul mot : cette pauvreté embarrasse. En effet, l'on remarque dans cet ouvrage grec trois espèces d'avarices, deux sortes d'importuns, des flatteurs de deux manières, et autant de grands parleurs; de sorte que les caractères de ces personnes semblent rentrer les uns dans les autres au désavantage du titre : ils ne sont pas aussi toujours suivis et parfaitement conformes,

parceque Théophraste, emporté quelquefois par le dessein qu'il a de faire des portraits, se trouve déterminé à ces changements par le caractère seul et les mœurs du personnage qu'il peint, ou dont il fait la satire (28).

Les définitions qui sont au commencement de chaque chapitre ont eu leurs difficultés. Elles sont courtes et concises dans Théophraste, selon la force du grec et le style d'Aristote qui lui en a fourni les premières idées : on les a étendues dans la traduction, pour les rendre intelligibles. Il se lit aussi dans ce traité des phrases qui ne sont pas achevées, et qui forment un sens imparfait, auquel il a été facile de suppléer le véritable : il s'y trouve de différentes leçons, quelques endroits tout-à-fait interrompus, et qui pouvoient recevoir diverses explications ; et pour ne point s'égarer dans ces doutes, on a suivi les meilleurs interprétes.

Enfin, comme cet ouvrage n'est qu'une simple instruction sur les mœurs des hommes, et qu'il vise moins à les rendre savants qu'à les rendre sages, l'on s'est trouvé exempt de le charger de longues et curieuses observations ou de doctes commentaires qui rendissent un compte exact de l'antiquité (29). L'on s'est contenté de mettre de petites notes à côté

de certains endroits que l'on a crus les mériter, afin que nuls de ceux qui ont de la justesse, de la vivacité, et à qui il ne manque que d'avoir lu beaucoup, ne se reprochent pas même ce petit défaut, ne puissent être arrêtés dans la lecture des *Caractères*, et douter un moment du sens de Théophraste.

NOTES ET ADDITIONS.

(1) Aristote fait, dans les ouvrages que La Bruyère vient de citer, et auxquels il faut ajouter celui que ce philosophe a adressé à son disciple Eudème, une énumération méthodique des vertus et des vices, en considérant les derniers comme s'écartant des premières en deux sens opposés, en plus et en moins. Il détermine les unes par les autres, et s'attache sur-tout à tracer les bornes par lesquelles la droite raison sépare les vertus de leurs extrêmes vicieux.

Théophraste a suivi en général la carrière que son maître avoit ouverte, en transformant en science d'observation la morale qui avant lui étoit, pour ainsi dire, toute en action et en préceptes. Dans cet ouvrage en particulier, il profite souvent des définitions, et même quelquefois des distinctions et des subdivisions de son maître. Il ne nous présente, à la vérité, qu'une suite de caractères de vices et de ridicules, et en peint beaucoup de nuances qu'Aristote passe sous silence : mais il avoit peut-être suivi,

pour atteindre le but moral qu'il se proposoit, un plan assez analogue à celui d'Aristote, en rapprochant les tableaux des vices opposés à chaque vertu. La forme actuelle de son livre n'offre, à la vérité, que les traces d'un semblable plan, que l'on trouvera dans le tableau ci-après ; mais cette collection de Caractères ne nous a été transmise que par morceaux détachés, trouvés successivement dans différents manuscrits ; et nous sommes si peu certains d'en posséder la totalité, que nous ne savons même pas quelle en a été la forme primitive, ou la proportion de la partie qui nous reste à celle qui peut avoir péri avec la plupart des autres écrits de notre philosophe.

La Peur, chap. XXV.
La Superstition, chap. XVI.
La Dissimulation intéressée, chap. Ier.
. . . .
L'Orgueil, chap. XXIV.
La Saleté, chap. XIX.
La Rusticité, chap. IV.
La Brutalité, chap. XV.
La Malice, chap. XX.
La Médisance, chap. XXVIII.
La Stupidité, chap. XIV.
L'Avarice, chap. XXII.
La Lésine, chap. X.

L'Effronterie, chap. VI.
. . . .
L'Effronterie causée par l'avarice, chap. IX.
L'Habitude de forger des nouvelles, chap. VIII.
L'Envie de plaire à force de complaisance et d'élégance, chap. V.
L'Empressement outré, chapitre XIII.
La Flatterie, chap. II.
La Défiance, chap. XVIII.
La Vanité, chap. XXI.
L'Ostentation, chap. XXIII.

On pourra comparer ce tableau avec celui des vertus et des vices, selon Aristote, qui se trouve dans le chapitre XXVI du Voyage du jeune Anacharsis, et avec les développements que le philosophe grec donne à cette théorie dans son ouvrage de morale adressé à Nicomaque.

(2) L'opinion de La Bruyère et d'autres traducteurs, que Théophraste annonce le projet de traiter dans ce livre des vertus comme des vices, n'est fondée que sur une interprétation peu exacte d'une phrase de la lettre à Polyclès, qui sert de préface à cet ouvrage. Voyez à ce sujet la note 4 sur ce morceau, dont même on ne peut en général rien conclure avec certitude, parcequ'il paroît être altéré par les abréviateurs et les copistes. Il est même à-peu-près certain qu'il s'y trouve une erreur grave sur l'âge de Théophraste : car l'opinion de saint Jérôme sur cet âge, que La Bruyère appelle, dans la phrase suivante, l'opinion commune, a au contraire été rejetée depuis par les meilleurs critiques qui se sont occupés de cet ouvrage, et par le célèbre chronologiste Corsini. Nous avons deux énumérations de philosophes remarquables par leur longévité, l'une de Lucien, l'autre de Censorinus, où Théophraste n'est point nommé ; et comme on sait qu'il est mort la première année de la cent vingt-troisième olympiade, l'âge que lui donne saint Jérôme supposeroit qu'il auroit eu neuf ans de plus qu'Aristote dont il devoit épouser la fille. D'ailleurs Cicéron, en citant le même trait que saint Jérôme (Voyez ci-après notes 18 et 19), n'a-

joute rien sur l'âge de Théophraste ; et certainement si cet âge eût été aussi remarquable que le dit ce dernier, Cicéron n'auroit pas manqué de parler d'une circonstance qui rendoit ce trait bien plus piquant. Il est donc plus que probable que saint Jérôme, qui n'a vécu qu'aux quatrième et cinquième siècles, a été mal informé, et que la leçon de Diogène est la bonne. Or, d'après cet historien, notre philosophe n'a vécu en tout que quatre-vingt-cinq ans, tandis que l'Avant-propos des Caractères lui en donne quatre-vingt-dix-neuf. Ce ne peut être que par distraction que La Bruyère dit quatre-vingt-quinze ans; et j'aurois rectifié cette erreur manifeste dans le texte même, si je ne l'avois pas trouvée dans les éditions faites sous les yeux de l'auteur.

Mais quoi qu'il en soit de l'âge que ce philosophe a atteint, on verra, dans les notes 4 et 21 ci-après, qu'il a traité souvent, et sans doute long-temps avant sa mort, des Caractères dans ses leçons et dans ses ouvrages; il est donc probable qu'il s'est occupé de faire connoître et aimer les vertus avant de ridiculiser les vices, et qu'il n'a point réservé la peinture des premiers pour la fin de sa carrière.

(3) Les manuscrits ne varient point à ce sujet; mais ils paroissent, ainsi que je l'ai déja observé, n'être tous que des copies d'un ancien extrait de l'ouvrage original. Les Caractères dont parle ici La Bruyère ont été trouvés depuis dans un manuscrit de Rome; ils ont été insérés dans cette édition, ainsi que d'autres additions trouvées

dans le même manuscrit. (Voyez la Préface, page 1, et la note 1 du chap. XVI.).

(4) C'est Diogène Laërce qui nous apprend que Ménandre fut disciple de Théophraste : La Bruyère a fait ici un extrait suffisamment étendu de la Vie de notre philosophe donnée par Diogène ; et nous n'avons point cru qu'il valût la peine d'insérer encore cette Vie en totalité, comme on l'a fait dans une autre édition. On sait que Ménandre fut le créateur de ce qu'on a appelé la nouvelle comédie, pour la distinguer de l'ancienne et de la moyenne, qui n'étoient que des satires personnelles assez amères ou des farces plus ou moins grossières. Les anciens disoient de Ménandre, qu'on ne savoit pas si c'étoit lui qui avoit imité la nature, ou si la nature l'avoit imité. On trouvera une petite notice sur la vie de cet intéressant auteur, et quelques fragments de ses Comédies, dont aucune ne nous est parvenue en entier, à la suite de la traduction de Théophraste par M. Levesque, dans la collection des Moralistes anciens de Didot et De Bure.

Théophraste a écrit un livre sur la comédie, et Athénée nous apprend (Livre 1er, chap. XXXVIII, page 78 du premier volume de l'édition de mon père) que dans le débit de ses leçons il se rapprochoit en quelque sorte de l'action théâtrale, en accompagnant ses discours de tous les mouvements et des gestes analogues aux objets dont il parloit. On raconte même que, parlant un jour d'un gourmand, il tira la langue et se lécha les lèvres.

Je suis tenté de croire que les observations de Théo-

phraste sur les Caractères dont il entretenoit ses disciples et sans doute aussi ses amis avec tant de vivacité, ont aussi introduit dans la géographie une attention plus scrupuleuse aux mœurs et aux usages des peuples. Nous avons des fragments de deux ouvrages relatifs à cette science, et composés à différentes époques par Dicéarque, condisciple et ami de notre philosophe. Le plus ancien de ces écrits, adressé à Théophraste lui-même, mais probablement avant la composition de ses *Caractères*, ne consiste qu'en vers techniques sur les noms des lieux; tandis que le second contient des observations fort intéressantes sur le caractère et les particularités des différentes peuplades de la Grèce. Ces fragments sont recueillis dans les *Geographi minores* de Hudson, qui les a fait précéder d'une dissertation sur les différentes époques auxquelles ces ouvrages paroissent avoir été écrits.

(5) Un autre que Leucippe, philosophe célèbre, et disciple de Zénon. (*La Bruyère.*) Celui dont il est question ici n'est point connu d'ailleurs. D'autres manuscrits de Diogène Laërce l'appellent Alcippe.

(6) Quis uberior in dicendo Platone? Quis Aristotele nervosior? Theophrasto dulcior? Cap. XXXI.

(7) Dans ses *Tusculanes* (Livre V, chap. IX), Cicéron appelle Théophraste le plus élégant et le plus instruit de tous les philosophes; mais ailleurs il lui fait des reproches très graves sur la trop grande importance qu'il ac-

cordoit aux richesses et à la magnificence, sur la mollesse de sa doctrine morale, et sur ce qu'il s'est permis de dire que c'est la fortune et non la sagesse qui règle la vie de l'homme. (Voy. *Acad. Quæst.* lib. I, cap. IX; *Tusc.* V, IX; *Offic.* II, XVI, etc.) Il est vrai que Cicéron met la plupart de ces reproches dans la bouche des stoïciens qu'il introduit dans ses dialogues; et d'autres auteurs nous ont conservé des mots de Théophraste qui contiennent une appréciation très juste des richesses et de la fortune. « A « bien les considérer, disoit-il, selon Plutarque, les riches-« ses ne sont pas même dignes d'envie, puisque Callias et « Isménias, les plus riches, l'un des Athéniens, et l'autre « des Thébains, étoient obligés, comme Socrate et Epa-« minondas, de faire usage des mêmes choses nécessaires « à la vie. — La vie d'Aristide, dit-il, selon Athénée, étoit « plus glorieuse, quoiqu'elle ne fût pas, à beaucoup près, « aussi douce que celle de Smindyride le Sybarite, et de « Sardanapale. — La fortune, lui fait encore dire Plutar-« que, est la chose du monde sur laquelle on doit comp-« ter le moins, puisqu'elle peut renverser un bonheur ac-« quis avec beaucoup de peine, dans le temps même où « l'on se croit le plus à l'abri d'un pareil malheur. »

(8) Philosophe célèbre, qui suivit Alexandre dans son expédition, et devint odieux à ce conquérant par la répugnance qu'il témoigna pour ses mœurs asiatiques. Alexandre le fit traîner prisonnier à la suite de l'armée, et, au rapport de quelques historiens, le fit mettre à la tor-

ture et le fit pendre, sous prétexte d'une conspiration à laquelle il fut accusé d'avoir pris part. (Voyez Arrien, *De Exped. Alex.* lib. IV, cap. XIV.)

(9) Xénocrate succéda dans l'Académie à Pseusippe, neveu de Platon. C'est ce philosophe que Platon ne cessoit d'exhorter à sacrifier aux Grâces, parcequ'il manquoit absolument d'agrément dans ses discours et dans ses manières. Il refusa, par la suite, des présents considérables d'Alexandre, en faisant observer aux envoyés chargés de les lui remettre la simplicité de sa manière de vivre. C'est lui aussi que les Athéniens dispensèrent un jour de prêter un serment exigé par les lois, tant ils estimoient son caractère et sa parole.

(10) Cicéron dit, au sujet d'Aristote et de Théophraste (*De Finibus*, lib. V, cap. IV) : Ils aimoient une vie douce et tranquille, consacrée à l'observation de la nature et à l'étude; une telle vie leur parut la plus digne du sage, comme ressemblant davantage à celle des dieux. (Voyez aussi *Ep. ad Att.* II, XVI.) Mais il paroît que cette douceur approchoit beaucoup de la mollesse, non seulement par les reproches de Cicéron que je viens de citer, et par les paroles de Sénèque (*De Irâ*, lib. I; cap. XII et XV), mais encore par le témoignage de Télès, conservé par Stobée, qui nous apprend que ce philosophe affectoit de n'admettre dans sa familiarité que ceux qui portoient des habits élégants, et des souliers en escarpins et sans clous, qui avoient une suite d'esclaves, et une maison spacieuse employée souvent à donner des repas somp-

tueux, où le pain devoit être exquis, le poisson et les ragoûts choisis, et le vin de la meilleure qualité.

Hermippus, cité par Athénée, dans le passage dont j'ai déja parlé, dit que Théophraste, lorsqu'il donnoit ses leçons, étoit toujours vêtu avec beaucoup de recherche, et qu'ainsi que d'autres philosophes de son temps il attachoit une grande importance à savoir relever sa robe avec grâce.

(11) Il y a deux auteurs du même nom; l'un philosophe cynique, l'autre disciple de Platon. (*La Bruyère.*) Mais un Ménédème, péripatéticien, seroit trop inconnu pour que cette histoire que raconte Aulu-Gelle (Liv. XIII, chap. V), et que Heumann (*In Actis Erud.* tom. III, page 675) traite de fable, puisse lui être appliquée. Pour donner à ce récit quelque degré de vraisemblance, il faut lire *Eudème*, ainsi que plusieurs savants l'ont proposé. Ce philosophe, né dans l'île de Rhodes, étoit un des disciples les plus distingués d'Aristote, qui lui a adressé un de ses ouvrages sur la morale, à moins que cet ouvrage ne soit d'Eudème lui-même, comme plusieurs savants l'ont cru.

(12) Après la mort de Théophraste, ils passèrent à Nélée, son disciple, par les successeurs duquel ils furent par la suite enfouis dans un lieu humide, de crainte que les rois de Pergame ne les enlevassent pour leur bibliothèque. On les déterra quelque temps après pour les vendre à Apellicon de Téos; et, après la prise d'Athènes par Sylla, ils furent transportés à Rome par ce dictateur. Ils

avoient été fort endommagés dans le souterrain où ils avoient été cachés, et il paroît que les copies qu'on en a tirées n'ont pas été faites avec beaucoup de soin. Cependant je puis assurer ceux qui voudront travailler sur cet auteur, que les manuscrits qui nous ont transmis ses ouvrages sont plus importants à consulter que ne l'ont cru jusqu'à présent les éditeurs.

(13) Un autre que le poëte tragique. (*La Bruyère.*)

(14) On avoit accusé notre philosophe d'athéisme, et nous voyons dans Cicéron (*De Nat. Deor.* lib. I, cap. XIII) que les épicuriens lui reprochoient l'inconséquence d'attribuer une puissance divine tantôt à un esprit, tantôt au ciel, d'autres fois aux astres et aux signes célestes. La célèbre courtisane épicurienne Léontium a combattu ses idées dans un ouvrage écrit, au rapport de Cicéron, avec beaucoup d'élégance.

Stobée nous a conservé un passage de Théophraste où il dit qu'on ne mérite point le nom d'homme vertueux sans avoir de la piété, et que cette piété consiste, non dans des sacrifices magnifiques, mais dans l'hommage qu'une ame pure rend à la Divinité.

Du Rondel, qui a fait imprimer, en 1686, sur le chapitre de Théophraste qui traite de la Superstition, un petit livre en forme de lettre adressée à un ami qu'il ne nomme point, mais dans lequel il est aisé de reconnoître le célèbre Bayle, attribue à Théophraste un fragment assez curieux où l'on cherche à prouver que la croyance universelle de la Divinité ne peut être que l'effet d'une idée

innée dans tous les hommes. Il dit que ce morceau a été tiré de certaines lettres de Philelphe par un parent du comte de Pagan ; mais je l'ai vainement cherché dans ces intéressantes lettres d'un des littérateurs les plus distingués du quinzième siècle ; et il ne peut être que supposé, ou du moins altéré, parcequ'il y est question du stoïcien Cléanthe, postérieur à Théophraste. Le seul trait de ce morceau qu'on puisse attribuer avec fondement à notre philosophe est celui que Simplicius, dans ses Commentaires sur Epictète, pag. 357 de l'édition de mon père, lui attribue aussi. C'est la mention du supplice des acrothoïtes, engloutis dans le sein de la terre parcequ'ils ne croyoient point aux dieux.

Au reste, les accusations d'athéisme avoient toujours des dangers pour leurs auteurs, si elles n'étoient point prouvées. (Voyez le *Voyage du jeune Anacharsis*, c. XXI.)

(15) Dans l'ouvrage intitulé, *Qu'on ne sauroit pas même vivre agréablement selon la doctrine d'Épicure*, c. XII, et dans son Traité contre l'épicurien Colotès, c. XXIX, ce trait et le caractère de l'oligarchie tracé par Théophraste, prouvent que c'étoit plutôt par raison et par circonstance, que par caractère ou par intérêt, que ce philosophe fut attaché au parti aristocratique d'Athènes. (Voyez à ce sujet la Préface de M. Coray, page 23 et suiv.)

(16) Un autre que le fameux sculpteur. (*La Bruyère.*)

(17) Il paroît qu'il devoit l'amitié de ces personnages illustres à son maître Aristote, précepteur d'Alexandre.

Il adressa à Cassandre son Traité de la Royauté, dont on ne trouve plus que le titre dans la liste de ses ouvrages perdus. Ce général, fils d'Antipater, disputoit à Polysperchon la tutelle des enfants d'Alexandre, et les tuteurs finirent par faire la paix après avoir assassiné chacun celui des deux enfants du roi qu'il avoit en son pouvoir. Pendant leurs dissensions, Polysperchon, qui protégeoit le parti démocratique d'Athènes, y conduisit une armée, et renversa le gouvernement aristocratique qu'y avoit établi Antipater; mais par la suite Cassandre vint descendre au Pirée, rétablit, à quelques modifications près, l'aristocratie introduite par son père, et mit à la tête des affaires Démétrius de Phalère, disciple et ami de Théophraste. (Voyez Diodore de Sicile, liv. XVIII; et Coray, page 208 et suiv.)

(18) Theophrastus moriens accusasse naturam dicitur quòd cervis et cornicibus vitam diuturnam, quorum id nihil interesset, hominibus, quorum maximè interfuisset, tam exiguam vitam dedisset; quorum si ætas potuisset esse longinquior, futurum fuisse ut, omnibus perfectis artibus, omni doctrinà vita hominum erudiretur. (*Tusc.* lib. III, cap. XXVIII.)

(19) *Epist. ad Nepotianum.* Sapiens vir Græciæ Theophrastus, cùm expletis centum et septem annis se mori cerneret, dixisse fertur se dolere quòd tum egrederetur e vità quando sapere cœpisset.

(20) On trouvera quelques autres maximes du même

genre à la suite de la traduction des *Caractères de Théophraste* par M. Levesque, et dans l'intéressante Préface de M. Coray.

(21) Au rapport de Porphyrius dans la *Vie de Plotin*, chap. XXIV, les écrits de Théophraste furent mis en ordre par Andronicus de Rhodes. Diogène Laërce nous donne un catalogue de tous ses ouvrages, dont la plupart sont relatifs, ainsi que ceux qui nous restent, à différentes parties de l'histoire naturelle et de la physique générale. Parmi ceux de morale et de politique, les titres suivants m'ont paru offrir le plus d'intérêt: « De la différence des « vertus; sur les hommes; sur le bonheur; sur la volupté; « de l'amitié; de l'ambition; sur la fausse volupté; de la « vertu; de l'opinion; du ridicule; de l'éloge; sur la flat- « terie; des sages; du mensonge et de la vérité; des mœurs « politiques ou des usages des états; de la piété; de l'à- « propos; de la meilleure forme du gouvernement; des « législateurs; de la politique adaptée aux circonstances; « des passions; sur l'ame; de l'éducation des enfants; « histoire des opinions sur la Divinité, etc. etc.» On trouvera dans le vol. X du *Trésor grec* de Gronovius un Traité intéressant de Meursius sur ces ouvrages perdus.

Cicéron dit (*De Finibus*, lib. V, cap. IV) qu'Aristote avoit peint les mœurs, les usages et les institutions des peuples, tant grecs que barbares, et que Théophraste avoit de plus rassemblé leurs lois; que l'un et l'autre ont traité des qualités que doivent avoir les gouvernants, mais que le dernier avoit en outre développé la marche des af-

faires dans une république, et enseigné comment il falloit se conduire dans les différentes circonstances qui peuvent se présenter. Le même auteur nous apprend aussi que Théophraste avoit, ainsi que son maître, une doctrine extérieure et une doctrine intérieure.

(22) On désignoit autrefois par ces mots les financiers ou traitants.

(23) J'ai ajouté les mots *pour parler,* d'après l'édition de 1688; et on a fait en général dans cet ouvrage plusieurs corrections importantes sur les éditions imprimées du vivant de La Bruyère, qu'il étoit d'autant plus important de consulter, que la plupart des fautes de celles qui ont paru peu de temps après sa mort ont toujours été répétées depuis, et que plusieurs autres s'y sont jointes. Les notes mêmes de Coste et de M. B. de B. prouvent que ces éditeurs ne se sont servis que d'éditions du dix-huitième siècle; car les deux bonnes leçons du chapitre II, qu'ils déclarent n'avoir mises dans le texte que par conjecture, existent dans les éditions du dix-septième, dont nous avons fait usage.

(24) Tincam multa ridiculè dicentem Granius obruebat, nescio quo sapore vernaculo : ut ego jam non mirer illud Theophrasto accidisse quod dicitur, cùm percontaretur ex aniculà quàdam quanti aliquid venderet; et respondisset illa atque addidisset, Hospes, non pote minoris; tulisse eum molestè se non effugere hospitis speciem, cùm ætatem ageret Athenis optimèque loqueretur

ninò, sicut opinor, in nostris est quidam urbanorum sicut illic Atticorum sonus. (*Brutus*, cap. XLVI.)

La Bruyère a peut-être en général un peu flatté le portrait d'Athènes; et quant à ce dernier trait, il en a fait une paraphrase assez étrange. Ce ne peut être que par quelque reste de son accent éolien, très différent de celui du dialecte d'Athènes, que Théophraste fut reconnu pour étranger par une marchande d'herbes; *sonus urbanorum*, dit Cicéron. Posidippe, rival de Ménandre, reproche aux Athéniens comme une grande incivilité leur affectation de considérer l'accent et le langage d'Athènes comme le seul qu'il soit permis d'avoir et de parler, et de reprendre ou de tourner en ridicule les étrangers qui y manquoient. L'atticisme, dit-il à cette occasion, dans un fragment cité par Dicéarque, ami de Théophraste, dont j'ai parlé plus haut, est le langage d'une des villes de la Grèce; l'hellénisme, celui des autres. La première cause des particularités du dialecte d'Athènes se trouve dans l'histoire primitive de cette ville. D'après Hérodote et d'autres autorités, les hordes errantes appelées *Hellènes*, qui ont envahi presque toute la Grèce et lui ont donné leur nom, se sont fondues à Athènes, dans les Aborigènes Pélasges, civilisés par la colonie égyptienne de Cécrops.

(25) L'on entend cette manière coupée dont Salomon a écrit ses *Proverbes*, et nullement les choses, qui sont divines et hors de toute comparaison. (*La Bruyère*.)

(26) Pascal.

(27) Le duc de La Rochefoucauld.

(28) Je croirois plutôt que ces défauts de liaison et d'unité dans quelques Caractères sont dus à l'abréviateur et aux copistes. C'est ainsi que les traits qui défigurent le chapitre XI appartiennent véritablement au chapitre XXX, découvert depuis la mort de La Bruyère, où ils se trouvent mêlés à d'autres traits du même genre, et sous le titre qui leur convient. (Je crois qu'il se trouve des transpositions semblables dans les chap. XIX et XX. Voyez les notes 9 du chap. XIX, et 5 et 7 du chap. XX.) Du reste, j'ai proposé quelques titres et quelques définitions qui me semblent prévenir les inconvénients dont La Bruyère se plaint dans le passage auquel se rapporte cette note, et dans la phrase suivante.

(29) Je me suis prescrit des bornes un peu moins étroites, et j'ai cru que les mœurs d'Athènes, dans le siècle d'Alexandre et d'Aristote, méritoient bien d'être éclaircies autant que possible, et que l'explication précise d'un des auteurs les plus élégants de l'antiquité ne pouvoit pas être indifférente à des lecteurs judicieux.

AVANT-PROPOS
DE THÉOPHRASTE.

J'ai admiré souvent, et j'avoue que je ne puis encore comprendre, quelque sérieuse réflexion que je fasse, pourquoi toute la Grèce étant placée sous un même ciel, et les Grecs nourris et élevés de la même manière (1), il se trouve néanmoins si peu de ressemblance dans leurs mœurs. Puis donc, mon cher Polyclès (2), qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans où je me trouve (3), j'ai assez vécu pour connoître les hommes; que j'ai vu d'ailleurs, pendant le cours de ma vie, toutes sortes de personnes et de divers tempéraments; et que je me suis toujours attaché à étudier les hommes vertueux, comme ceux qui n'étoient connus que par leurs vices; il semble que j'ai dû marquer les Caractères des uns et des autres (4), et ne me pas contenter de peindre les Grecs en général, mais même de toucher ce qui

est personnel, et ce que plusieurs d'entre eux paroissent avoir de plus familier. J'espère, mon cher Polyclès, que cet ouvrage sera utile à ceux qui viendront après nous; il leur tracera des modéles qu'ils pourront suivre; il leur apprendra à faire le discernement de ceux avec qui ils doivent lier quelque commerce, et dont l'émulation les portera à imiter leurs vertus et leur sagesse (5). Ainsi je vais entrer en matière : c'est à vous de pénétrer dans mon sens, et d'examiner avec attention si la vérité se trouve dans mes paroles. Et sans faire une plus longue préface, je parlerai d'abord de la dissimulation; je définirai ce vice, et je dirai ce que c'est qu'un homme dissimulé, je décrirai ses mœurs; et je traiterai ensuite des autres passions, suivant le projet que j'en ai fait.

NOTES.

(1) Par rapport aux barbares, dont les mœurs étoient très différentes de celles des Grecs. (*La Bruyère.*) On pourroit observer aussi que du temps de Théophraste les institutions particulières des différents peuples de la Grèce avoient déja commencé à s'altérer et à se confondre; mais, malgré ces moyens de défendre en quelque sorte cette phrase, on ne peut pas se dissimuler qu'elle est d'une grande inexactitude. Il y avoit toujours une différence

très marquée entre l'éducation et les mœurs d'Athènes et celles de Sparte ; et quant au climat de la Grèce, ce passage se trouve en contradiction avec les témoignages les plus positifs de l'antiquité. D'ailleurs on parle ici des différences dans les mœurs de ville à ville et de pays à pays, tandis que dans l'ouvrage il n'est question que de Caractères individuels dont tous les traits sont pris dans les mœurs d'Athènes. On peut d'autant moins supposer que Théophraste ait mis cette double inexactitude dans les faits et dans leur application, et qu'avec cela il se soit borné à ce sujet à un stérile étonnement, qu'Hippocrate, qui a écrit long-temps avant lui, étendoit l'influence du climat sur les Caractères aux positions particulières des villes et des maisons relativement au soleil, ainsi qu'aux saisons dans lesquelles naissent les enfants, et que notre philosophe lui-même, cherchant ailleurs à expliquer la différence des Caractères, entre dans des détails intéressants sur la différence primitive de l'organisation, et sur celle qu'y apportent la nourriture et la manière de vivre. (Voyez Porphyrius *de Abst.* lib. III, § 25.) Toutes ces raisons font présumer que cette phrase a été tronquée et altérée par l'abréviateur ou par les copistes. (Voyez chapitre XVI, note 1.) Il se peut qu'elle ait parlé de l'altération des mœurs d'Athènes au siècle de Théophraste, tandis que le climat et l'éducation de la Grèce n'avoient point changé.

(2) M. Coray remarque que Diodore de Sicile parle, à la cent quatorzième olympiade, d'un Polyclès, général

d'Antipater; et l'on sait que Théophraste fut fort lié avec le fils de ce dernier.

(3) Voyez sur l'âge de Théophraste la note 2 du Discours sur ce philosophe; c'est encore un passage où cet avant-propos paroît avoir été altéré.

(4) Théophraste avoit dessein de traiter de toutes les vertus et de tous les vices. (*La Bruyère.*) Cette opinion n'est fondée que sur une interprétation peu exacte de la phrase suivante de cette Préface, dans laquelle on n'a pas fait attention que le pronom défini ne peut se rapporter qu'aux méchants; cette opinion est d'ailleurs combattue par la fin de ce même avant-propos où l'on n'annonce que des Caractères vicieux; et il n'est pas à croire que s'il en avoit existé de vertueux, ceux qui nous ont transmis cet ouvrage en auroient fait le triage pour les omettre. Nous voyons aussi par un passage d'Hermogène, *de formis orationis* (Lib. II, cap. I), que l'épithète ἠτικοὶ, que Diogène Laërce et Suidas donnent aux *Caractères de Théophraste*, s'applique spécialement aux Caractères vicieux; car cet auteur dit qu'on appelle particulièrement de ce nom les gourmands, les peureux, les avares, et des caractères semblables.

Au lieu de « Il semble, etc. » il faut traduire, « J'ai « cru devoir écrire sur les mœurs des uns et des autres; « je vais te présenter une suite des différents Caractères « que portent les derniers, et t'exposer les principes de « leur conduite. J'espère, etc. » Après avoir composé beaucoup d'ouvrages de morale qui traitoient sur-tout

des vertus, notre philosophe veut aussi traiter des vices. Du reste, la tournure particulière de cette phrase semble avoir pour objet de distinguer ces tableaux des satires personnelles.

(5) Plus littéralement : « J'espère, mon cher Polyclès, « que nos enfants en deviendront meilleurs, si je leur « laisse de pareils écrits qui puissent leur servir d'exemple « et de guide pour choisir le commerce et la société des « hommes les plus parfaits, afin de ne point leur rester « inférieurs. »

LES CARACTÈRES
DE THÉOPHRASTE.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA DISSIMULATION.

La dissimulation (1) n'est pas aisée à bien définir : si l'on se contente d'en faire une simple description, l'on peut dire que c'est un certain art de composer ses paroles et ses actions pour une mauvaise fin. Un homme dissimulé se comporte de cette manière : Il aborde ses ennemis, leur parle, et leur fait croire par cette démarche qu'il ne les hait point : il loue ouvertement et en leur présence ceux à qui il dresse de secrètes embûches ; et il s'afflige avec eux s'il leur est arrivé quelque disgrâce : il semble pardonner les discours offensants que l'on lui tient : il récite froidement les plus horribles choses que l'on aura dites contre sa réputation ; et il emploie les paroles les plus flatteuses pour adoucir ceux qui se

plaignent de lui, et qui sont aigris par les injures qu'ils en ont reçues. S'il arrive que quelqu'un l'aborde avec empressement, il feint des affaires, et lui dit de revenir une autre fois : il cache soigneusement tout ce qu'il fait; et, à l'entendre parler, on croiroit toujours qu'il délibère (2); il ne parle point indifféremment; il a ses raisons pour dire tantôt qu'il ne fait que revenir de la campagne, tantôt qu'il est arrivé à la ville fort tard, et quelquefois qu'il est languissant, ou qu'il a une mauvaise santé. Il dit à celui qui lui emprunte de l'argent à intérêt, ou qui le prie de contribuer de sa part à une somme que ses amis consentent de lui prêter (3), qu'il ne vend rien, qu'il ne s'est jamais vu si dénué d'argent; pendant qu'il dit aux autres que le commerce va le mieux du monde, quoiqu'en effet il ne vende rien. Souvent, après avoir écouté ce qu'on lui a dit, il veut faire croire qu'il n'y a pas eu la moindre attention : il feint de n'avoir pas aperçu les choses où il vient de jeter les yeux, ou, s'il est convenu d'un fait, de ne s'en plus souvenir. Il n'a pour ceux qui lui parlent d'affaires que cette seule réponse, *j'y penserai.* Il sait de certaines choses, il en ignore d'autres; il est saisi d'admiration; d'autres fois il aura

pensé comme vous sur cet événement, et cela selon ses différents intérêts. Son langage le plus ordinaire est celui-ci : « Je n'en crois rien, je ne « comprends pas que cela puisse être, je ne sais « où j'en suis ; » ou bien, « il me semble que je « ne suis pas moi-même : » et ensuite, « ce n'est « pas ainsi qu'il me l'a fait entendre; voilà une « chose merveilleuse, et qui passe toute créance ; « contez cela à d'autres, dois-je vous croire? ou « me persuaderai-je qu'il m'ait dit la vérité? » paroles doubles et artificieuses, dont il faut se défier comme de ce qu'il y a au monde de plus pernicieux. Ces manières d'agir ne partent point d'une ame simple et droite, mais d'une mauvaise volonté, ou d'un homme qui veut nuire : le venin des aspics est moins à craindre.

NOTES.

(1) L'auteur parle de celle qui ne vient pas de la prudence, et que les Grecs appeloient *ironie*. (*La Bruyère.*) Aristote désigne par ce mot cette dissimulation à-la-fois modeste et adroite, des avantages qu'on a sur les autres, dont Socrate a fait un usage si heureux. (Voyez *Moral. ad Nicom.* IV, 7.) Mais le maître de Théophraste dit, en faisant l'énumération des vices opposés à la véracité, qu'on s'écarte de cette vertu, soit pour le seul plaisir de mentir, soit par jactance, soit par intérêt. C'est sur-tout cette

dernière modification de la dissimulation qu'il me semble que Théophraste a voulu caractériser ici ; et ce ne peut être que faute d'un terme plus propre qu'il l'a appelée *ironie*. Les deux autres espèces sont peintes dans les Caractères huit et vingt-trois. Au reste, la première phrase de ce chapitre seroit mieux rendue par la version suivante : « La dissimulation, à l'exprimer par son caractère propre, est un certain art, etc. » ainsi que l'a déja observé M. Belin de Ballu.

(2) Il y a ici dans le texte une transposition et des altérations observées par plusieurs critiques ; il faut traduire : « Il fait dire à ceux qui viennent le trouver pour « affaires de revenir une autre fois, en feignant d'être « rentré à l'instant, ou bien en disant qu'il est tard, et « que sa santé ne lui permet pas de les recevoir. Il ne « convient jamais de ce qu'il va faire, et ne cesse d'assurer qu'il est encore indécis. Il dit à celui, etc. »

(3) Cette sorte de contribution étoit fréquente à Athènes, et autorisée par les lois. (*La Bruyère.*) Elle avoit pour objet de rétablir les affaires de ceux que des malheurs avoient ruinés ou endettés, en leur faisant des avances qu'ils devoient rendre par la suite. *Voyez* le chapitre XVII, et les notes de M. Coray, nécessaires à tous ceux qui voudront approfondir cet ouvrage sous le double rapport de la langue et des mœurs anciennes.

Les notes de Duport, que les derniers éditeurs ont trop négligées, éclaircissent aussi beaucoup cette intéressante matière.

CHAPITRE II.

DE LA FLATTERIE.

La flatterie est un commerce honteux qui n'est utile qu'au flatteur. Si un flatteur se promène avec quelqu'un dans la place: Remarquez-vous, lui dit-il, comme tout le monde a les yeux sur vous? cela n'arrive qu'à vous seul. Hier il fut bien parlé de vous, et l'on ne tarissoit point sur vos louanges. Nous nous trouvâmes plus de trente personnes dans un endroit du Portique (1); et comme par la suite du discours l'on vint à tomber sur celui que l'on devoit estimer le plus homme de bien de la ville, tous d'une commune voix vous nommèrent, et il n'y en eut pas un seul qui vous refusât ses suffrages. Il lui dit mille choses de cette nature. Il affecte d'apercevoir le moindre duvet qui se sera attaché à votre habit, de le prendre, et de le souffler à terre: si, par hasard, le vent a fait voler quelques petites pailles sur votre barbe ou sur vos cheveux, il

prend soin de vous les ôter; et vous souriant: Il est merveilleux, dit-il, combien vous êtes blanchi (2) depuis deux jours que je ne vous ai pas vu. Et il ajoute: Voilà encore, pour un homme de votre âge, assez de cheveux noirs. Si celui qu'il veut flatter prend la parole, il impose silence à tous ceux qui se trouvent présents, et il les force d'approuver aveuglément tout ce qu'il avance (3); et dès qu'il a cessé de parler, il se récrie: Cela est dit le mieux du monde, rien n'est plus heureusement rencontré. D'autres fois, s'il lui arrive de faire à quelqu'un une raillerie froide, il ne manque pas de lui applaudir, d'entrer dans cette mauvaise plaisanterie; et quoiqu'il n'ait nulle envie de rire, il porte à sa bouche l'un des bouts de son manteau, comme s'il ne pouvoit se contenir et qu'il voulût s'empêcher d'éclater; et s'il l'accompagne lorsqu'il marche par la ville, il dit à ceux qu'il rencontre dans son chemin de s'arrêter jusqu'à ce qu'il soit passé (4). Il achète des fruits, et les porte chez ce citoyen, il les donne à ses enfants en sa présence, il les baise, il les caresse: Voilà, dit-il, de jolis enfants et dignes d'un tel père. S'il sort de sa maison, il le suit; s'il entre dans une bou-

tique pour essayer des souliers, il lui dit : Votre pied est mieux fait que cela (5). Il l'accompagne ensuite chez ses amis, ou plutôt il entre le premier dans leur maison, et leur dit : Un tel me suit, et vient vous rendre visite; et retournant sur ses pas : « Je vous ai annoncé, dit-il, et l'on « se fait un grand honneur de vous recevoir. » Le flatteur se met à tout sans hésiter, se mêle des choses les plus viles, et qui ne conviennent qu'à des femmes (6). S'il est invité à souper, il est le premier des conviés à louer le vin : assis à table le plus proche de celui qui fait le repas, il lui répète souvent : En vérité, vous faites une chère délicate (7); et montrant aux autres l'un des mets qu'il soulève du plat : Cela s'appelle, dit-il, un morceau friand. Il a soin de lui demander s'il a froid, s'il ne voudroit point une autre robe, et il s'empresse de le mieux couvrir : il lui parle sans cesse à l'oreille; et si quelqu'un de la compagnie l'interroge, il lui répond négligemment et sans le regarder, n'ayant des yeux que pour un seul. Il ne faut pas croire qu'au théâtre il oublie d'arracher des carreaux des mains du valet qui les distribue, pour les porter à sa place, et l'y faire asseoir plus molle-

ment (8). J'ai dû dire aussi qu'avant qu'il sorte de sa maison il en loue l'architecture, se récrie sur toutes choses, dit que les jardins sont bien plantés; et s'il aperçoit quelque part le portrait du maître, où il soit extrêmement flatté, il est touché de voir combien il lui ressemble, et il l'admire comme un chef-d'œuvre. En un mot, le flatteur ne dit rien et ne fait rien au hasard; mais il rapporte toutes ses paroles et toutes ses actions au dessein qu'il a de plaire à quelqu'un, et d'acquérir ses bonnes grâces.

NOTES.

(1) Edifice public qui servit depuis à Zénon et à ses disciples de rendez-vous pour leurs disputes : ils en furent appelés stoïciens ; car *stoa*, mot grec, signifie portique. (*La Bruyère.*) Zénon est mort au plus tard au commencement de la cent trentième olympiade, après avoir enseigné pendant cinquante-huit ans. Théophraste, qui a vécu jusqu'à l'an 1 de la cent vingt-troisième olympiade, a donc vu naître l'école du Portique trente ans avant sa mort, et c'est vraisemblablement à dessein qu'il a placé ici le nom de cet édifice. On sait que Zénon a dit, au sujet des deux mille disciples de Théophraste, que le chœur de ce philosophe étoit composé d'un plus grand nombre de musiciens, mais qu'il y avoit plus d'accord

et d'harmonie dans le sien : comparaison qui marque la rivalité de ces deux écoles.

(2) « Allusion à la nuance que de petites pailles font « dans les cheveux. » Et un peu plus bas, « Il parle à un « jeune homme. » (*La Bruyère.*) Je croirois plutôt que le flatteur est censé s'adresser à un vieillard, et que la petite paille ne lui sert que d'occasion pour débiter un compliment outré, en faisant semblant de s'apercevoir pour la première fois des cheveux blancs de cet homme qui en a la tête couverte.

(3) La Bruyère s'écarte ici de l'interprétation de Casaubon. D'après ce grand critique, au lieu de « il les « force, etc. » il faut traduire « il le loue en face. » Cette version, et notamment la correction de Sylburgius, est confirmée par les manuscrits 1983, 2977 et 1916 de la Bibliothèque du Roi.

(4) « Jusqu'à ce que *Monsieur* soit passé. » (*Traduction de M. Coray.*)

(5) Le grec dit plus clairement, « Votre pied est mieux « fait que la chaussure. »

(6) Il y a dans le grec, « Certes, il est même capable « de vous présenter, sans perdre haleine, ce qu'on vend « au marché des femmes. » Selon Ménandre, cité par Pollux (Liv. x, segm. 18), ce qu'on appeloit le marché des femmes étoit l'endroit où l'on vendoit la poterie : et comme ce trait est distingué de tous les autres par la

phrase, « Certes, il est même capable, » il me paroît que Théophraste reproche au flatteur, en termes couverts, ce qu'Épictète a dit plus clairement (Arrien, livre Ier, chap. II, tome Ier, page 13 de l'édition de mon père), *Matulam præbet.* Le verbe de la phrase grecque n'admet pas d'autre signification que celle de *servir*, *présenter :* l'adverbe que j'ai rendu littéralement, *sans prendre haleine*, désigne ou la hâte avec laquelle il rend ce service, ou l'effet d'une répugnance naturelle en pareil cas.

(7) D'après M. Coray, il faut traduire : « Il vous dit, « *en vérité*, *vous mangez sans appétit ;* et il vous sert en-« suite un morceau choisi, en disant, *cela vous fera du* « *bien :* » ce qui rappelle ces vers de Boileau dans la satire du repas : « Qu'avez-vous donc, que vous ne mangez « point ? » et « mangez sur ma parole. »

(8) Ce n'étoit pas, comme La Bruyère paroît l'avoir cru, un valet attaché au théâtre qui distribuoit des coussins ; mais les riches les y faisoient porter par leurs esclaves. Ovide conseille aux amants la complaisance que Théophraste semble reprocher aux flatteurs ; il dit dans son *Art d'aimer : Fuit utile multis Pulvinum facili composuisse manu*, etc.

Le savant auteur du *Voyage du jeune Anacharsis*, qui nous a rendus, pour ainsi dire, concitoyens de Théophraste, a emprunté, dans son chapitre XXVIII, plusieurs traits de ce caractère pour faire le portrait du parasite de Philandre.

CHAPITRE III.

DE L'IMPERTINENT, OU DU DISEUR DE RIENS

La sotte envie de discourir vient d'une habitude qu'on a contractée de parler beaucoup et sans réflexion (1). Un homme qui veut parler, se trouvant assis proche d'une personne qu'il n'a jamais vue et qu'il ne connoît point, entre d'abord en matière, l'entretient de sa femme, et lui fait son éloge, lui conte son songe, lui fait un long détail d'un repas où il s'est trouvé, sans oublier le moindre mets ni un seul service: il s'échauffe ensuite dans la conversation, déclame contre le temps présent, et soutient que les hommes qui vivent présentement ne valent point leurs pères: de là il se jette sur ce qui se débite au marché, sur la cherté du blé (2), sur le grand nombre d'étrangers qui sont dans la ville: il dit qu'au printemps, où commencent les Bacchanales (3), la mer devient navigable; qu'un peu de pluie seroit utile aux biens de la terre, et feroit

espérer une bonne récolte; qu'il cultivera son champ l'année prochaine, et qu'il le mettra en valeur; que le siècle est dur, et qu'on a bien de la peine à vivre. Il apprend à cet inconnu que c'est Damippe qui a fait brûler la plus belle torche devant l'autel de Cérès à la fête des Mystères (4) : il lui demande combien de colonnes soutiennent le théâtre de la musique (5), quel est le quantième du mois : il lui dit qu'il a eu la veille une indigestion; et si cet homme à qui il parle a la patience de l'écouter, il ne partira pas d'auprès de lui, il lui annoncera comme une chose nouvelle que les Mystères (6) se célèbrent dans le mois d'août, les *Apaturies* (7) au mois d'octobre; et à la campagne, dans le mois de décembre, les Bacchanales (8). Il n'y a, avec de si grands causeurs, qu'un parti à prendre, qui est de fuir (9), si l'on veut du moins éviter la fièvre : car quel moyen de pouvoir tenir contre des gens qui ne savent pas discerner ni votre loisir ni le temps de vos affaires?

NOTES.

(1) Dans le grec, les noms des Caractères sont toujours des termes abstraits. On auroit pu intituler ce chapitre *du Babil*, et traduire la définition plus littéralement : « Le babil est une profusion de discours longs et « irréfléchis. »

M. Barthélemy a inséré ce Caractère presque en entier dans le vingt-huitième chapitre de son *Voyage du jeune Anacharsis*.

(2) Le grec dit : « Sur le bas prix du blé. » A Athènes, cette denrée étoit taxée, et il y avoit des inspecteurs particuliers pour en surveiller la vente. On peut voir à ce sujet le chap. XII du *Voyage du jeune Anacharsis*, auquel je renverrai souvent le lecteur, parceque cet intéressant ouvrage donne des éclaircissements suffisants aux gens du monde, et fournit aux savants des citations pour des recherches ultérieures.

(3) Premières Bacchanales, qui se célébroient dans la ville. (*La Bruyère.*) La Bruyère appelle cette fête de Bacchus la première, pour la distinguer de celle de la campagne, dont il sera question plus bas. Elle étoit appelée ordinairement *les grandes Dionysiaques*, ou bien *les Bacchanales* par excellence; car elle étoit beaucoup plus brillante que celle de la campagne, où il n'y avoit point d'étrangers, parcequ'elle étoit célébrée en hiver. (Voyez le scoliaste d'Aristophane *ad Acharn.* v. 201 et 503, et le chap. XXIV du *Voyage du jeune Anacharsis*.)

Pendant l'hiver, les vaisseaux des anciens étoient tirés à terre et placés sous des hangars; on les lançoit de nouveau à la mer, au printemps : *Trahuntque siccas machinæ carinas*, dit Horace en faisant le tableau de cette saison, liv. I, ode IV.

(4) Les mystères de Cérès se célébroient la nuit, et il y avoit une émulation entre les Athéniens à qui apporteroit une plus grande torche. (*La Bruyère.*) Ces torches étoient allumées en mémoire de celles dont Cérès éclaira sa course nocturne en cherchant Proserpine ravie par Pluton. Pausanias nous apprend, liv. I, chap. II, que dans le temple de Cérès à Athènes il y avoit une statue de Bacchus portant une torche; et l'on voit souvent des torches représentées dans les bas-reliefs ou autres monuments anciens qui retracent des cérémonies religieuses. (Voyez le *Musée du Capitole*, tome IV, planc. 57, et le *Musée Pio Clem.* tome V, planche 80.) Dans les grandes Dionysiaques d'Athènes, on en plaçoit sur les toits; et dans les Saturnales de Rome, on en érigeoit devant les maisons : il en étoit peut-être de même dans les mystères de Cérès; car les mots *devant l'autel* ne sont point dans le texte.

(5) L'Odéon. Il avoit été bâti par Périclès, sur le modèle de la tente de Xerxès : son comble, terminé en pointe, étoit fait des antennes et des mâts enlevés aux vaisseaux des Perses : il fut brûlé au siége d'Athènes par Sylla.

(6) Fête de Cérès. *Voyez* ci-dessus. (*La Bruyère.*)

(7) En françois, la fête des Tromperies : son origine ne fait rien aux mœurs de ce chapitre. (*La Bruyère.*) Elle fut instituée et prit le nom que La Bruyère vient d'expliquer, parceque, dans le combat singulier que Mélanthus livra, au nom des Athéniens, à Xanthus, chef des Béotiens, Bacchus vint au secours du premier en trompant Xanthus. On trouvera quelques détails sur les usages de cette fête dans le chap. XXVI d'*Anacharsis.*

(8) Il auroit mieux valu traduire, « Et les Bacchanales « de la campagne dans le mois de décembre. » (Voy. ci-dessus, note 3.) Elles se célébroient près d'un temple appelé *Lenæum*, ou le temple du pressoir.

On peut consulter, sur les fêtes d'Athènes en général, et sur les mois dans lesquels elles étoient célébrées, la deuxième table ajoutée à l'ouvrage de l'abbé Barthélemy par son savant et modeste ami M. de Sainte-Croix, qui a éclairci l'histoire et les usages de la Grèce par tant de recherches profondes et utiles.

(9) Littéralement : « Il faut se débarrasser de telles « gens, et les fuir à toutes jambes. » Aristote dit un jour à un tel causeur : « Ce qui m'étonne, c'est qu'on ait des « oreilles pour t'entendre, quand on a des jambes pour « t'échapper. »

CHAPITRE IV.

DE LA RUSTICITÉ.

Il semble que la rusticité n'est autre chose qu'une ignorance grossière des bienséances. L'on voit en effet des gens rustiques et sans réflexion sortir un jour de médecine (1), et se trouver en cet état dans un lieu public parmi le monde ; ne pas faire la différence de l'odeur forte du thym ou de la marjolaine d'avec les parfums les plus délicieux ; être chaussés large et grossièrement ; parler haut, et ne pouvoir se réduire à un ton de voix modéré ; ne se pas fier à leurs amis sur les moindres affaires, pendant qu'ils s'en entretiennent avec leurs domestiques, jusques à rendre compte à leurs moindres valets (2) de ce qui aura été dit dans une assemblée publique. On les voit assis, leur robe relevée jusqu'aux genoux et d'une manière indécente. Il ne leur arrive pas en toute leur vie de rien admirer, ni de paroître surpris des choses les plus extraordinaires que

l'on rencontre sur les chemins (3); mais si c'est un bœuf, un âne, ou un vieux bouc, alors ils s'arrêtent et ne se lassent point de les contempler. Si quelquefois ils entrent dans leur cuisine, ils mangent avidement tout ce qu'ils y trouvent, boivent tout d'une haleine une grande tasse de vin pur; ils se cachent pour cela de leur servante, avec qui d'ailleurs ils vont au moulin, et entrent dans les plus petits détails du domestique (4). Ils interrompent leur souper, et se lèvent pour donner une poignée d'herbes aux bêtes de charrue (5) qu'ils ont dans leurs étables. Heurte-t-on à leur porte pendant qu'ils dînent, ils sont attentifs et curieux. Vous remarquez toujours proche de leur table un gros chien de cour qu'ils appellent à eux, qu'ils empoignent par la gueule, en disant (6): Voilà celui qui garde la place, qui prend soin de la maison et de ceux qui sont dedans. Ces gens, épineux dans les payements qu'on leur fait, rebutent un grand nombre de pièces qu'ils croient légères, ou qui ne brillent pas assez à leurs yeux, et qu'on est obligé de leur changer. Ils sont occupés pendant la nuit d'une charrue, d'un sac, d'une faux, d'une corbeille, et ils rêvent à qui ils ont prêté ces ustensiles. Et lorsqu'ils mar-

chent par la ville : Combien vaut, demandent-ils aux premiers qu'ils rencontrent, le poisson salé ? Les fourrures se vendent-elles bien (7) ? N'est-ce pas aujourd'hui que les jeux nous ramènent une nouvelle lune (8) ? D'autres fois, ne sachant que dire, ils vous apprennent qu'ils vont se faire raser, et qu'ils ne sortent que pour cela (9). Ce sont ces mêmes personnes que l'on entend chanter dans le bain, qui mettent des clous à leurs souliers, et qui, se trouvant tout portés devant la boutique d'Archias (10), achètent eux-mêmes des viandes salées, et les rapportent à la main en pleine rue.

NOTES.

(1) Le texte grec nomme une certaine drogue qui rendoit l'haleine fort mauvaise le jour qu'on l'avoit prise. (*La Bruyère.*) La traduction est plus juste que la note. (Voy. la note de M. Coray sur ce passage.)

(2) Le grec dit : « Aux journaliers qui travaillent dans « leur champ. »

(3) Il paroît qu'il y a ici une transposition dans le grec, et qu'il faut traduire : « Ni de paroître surpris des « choses les plus extraordinaires ; mais s'ils rencontrent « dans leur chemin un bœuf, etc. »

(4) Le grec dit seulement : « A laquelle ils aident à « moudre les provisions pour leurs gens et pour eux-« mêmes. » L'expression de La Bruyère, « Ils vont au « moulin », est un anachronisme. Du temps de Théophraste, on n'avoit pas encore des moulins communs; mais on faisoit broyer ou moudre le blé que l'on consommoit dans chaque maison, par un esclave, au moyen d'un pilon ou d'une espèce de moulin à bras. (Voy. Pollux, liv. I, segm. 78, et liv. VII, segm. 180.) Les moulins à eau n'ont été inventés que du temps d'Auguste, et l'usage du pilon étoit encore assez général du temps de Pline.

(5) Des bœufs. (*La Bruyère.*) Le grec dit en général, des bêtes de trait.

(6) Au lieu de « Heurte-t-on, etc. » le grec dit simplement : « Si quelqu'un frappe à sa porte, il répond « lui-même, appelle son chien, et lui prend la gueule, « en disant : *Voilà*, etc. »

(7) Le grec porte : « Lorsqu'il se rend en ville, il de-« mande au premier qu'il rencontre : Combien vaut le « poisson salé? et quel est le prix des habits de peaux? » Ces habits étoient le vêtement ordinaire des pâtres, et peut-être des pauvres campagnards en général.

(8) Cela est dit rustiquement; un autre diroit que la nouvelle lune ramène les jeux; et d'ailleurs c'est comme si, le jour de Pâques, quelqu'un disoit : N'est-ce pas aujourd'hui Pâques? (*La Bruyère.*) Quoique la version

adoptée par La Bruyère soit celle de Casaubon, j'observerai que le mot *la néoménie*, que ce savant critique traduit par *la nouvelle lune*, n'est que le simple nom du premier jour du mois, où il y avoit un grand marché à Athènes, et où l'on payoit les intérêts de l'argent. (Voyez Aristoph. *Vesp.* 171, et *Schol.* et *Nub.* acte IV, scène III.) Il ne s'agit pas non plus de jeux, puisqu'il n'y en avoit pas tous les premiers du mois. Selon plusieurs gloses anciennes rapportées par Henri Estienne, le même mot a aussi toutes les significations du mot latin *forum*. Cette phrase peut donc être traduite ainsi : « Le *forum* célèbre-« t-il aujourd'hui la néoménie ? » c'est-à-dire : « Est-ce au-« jourd'hui le premier du mois et le jour du marché ? ». Le ridicule n'est pas dans l'expression, mais en partie dans ce que le campagnard demande à un homme qu'il rencontre une chose dont il doit être sûr avant de se mettre en route, et sur-tout dans ce qui suit.

(9) Au lieu de « D'autres fois, etc. » le texte porte, « Et il dit sur-le-champ qu'il va en ville pour se faire « raser. » Il ne fait donc cette toilette que le premier jour de chaque mois en se rendant au marché. Il y a un trait semblable dans les *Acharnéens* d'Aristophane, v. 998 ; et Suidas le cite et l'explique en parlant de la néoménie. Du temps de Théophraste, les Athéniens élégants paroissent avoir porté les cheveux et la barbe d'une longueur moyenne, qui devoit être toujours la même, et on les faisoit par conséquent couper très souvent. (Voyez chapitre XXVI, note 6 ; et le chap. V, ci-après.) C'étoit donc

une rusticité de laisser croître les cheveux et la barbe pendant un mois : et cette malpropreté suppose de plus le ridicule, reproché dans le chapitre x à l'avare, de se faire raser ensuite jusqu'à la peau, afin que les cheveux ne dépassent pas de sitôt la juste mesure.

(10) Fameux marchand de chairs salées, nourriture ordinaire du peuple. (*La Bruyère.*) Il falloit dire, de poisson salé.

CHAPITRE V.

DU COMPLAISANT, OU DE L'ENVIE DE PLAIRE.

Pour faire une définition un peu exacte de cette affectation que quelques-uns ont de plaire à tout le monde, il faut dire que c'est une manière de vivre où l'on cherche beaucoup moins ce qui est vertueux et honnête, que ce qui est agréable (1). Celui qui a cette passion, d'aussi loin qu'il aperçoit un homme dans la place, le salue en s'écriant, Voilà ce qu'on appelle un homme de bien; l'aborde, l'admire sur les moindres choses, le retient avec ses deux mains, de peur qu'il ne lui échappe; et après avoir fait quelques pas avec lui, il lui demande avec empressement quel jour on pourra le voir, et enfin ne s'en sépare qu'en lui donnant mille éloges. Si quelqu'un le choisit pour arbitre dans un procès, il ne doit pas attendre de lui qu'il lui soit plus favorable qu'à son adversaire (2): comme il veut plaire à tous deux, il les ménagera éga-

lement. C'est dans cette vue que, pour se concilier tous les étrangers qui sont dans la ville, il leur dit quelquefois qu'il leur trouve plus de raison et d'équité que dans ses concitoyens. S'il est prié d'un repas, il demande en entrant à celui qui l'a convié où sont ses enfants; et dès qu'ils paroissent, il se récrie sur la ressemblance qu'ils ont avec leur père, et que deux figues ne se ressemblent pas mieux : il les fait approcher de lui, il les baise; et les ayant fait asseoir à ses deux côtés, il badine avec eux : A qui est, dit-il, la petite bouteille? à qui est la jolie cognée (3)? Il les prend ensuite sur lui, et les laisse dormir sur son estomac, quoiqu'il en soit incommodé. Celui enfin qui veut plaire se fait raser souvent, a un fort grand soin de ses dents, change tous les jours d'habits et les quitte presque tout neufs : il ne sort point en public qu'il ne soit parfumé (4). On ne le voit guère dans les salles publiques qu'auprès des comptoirs des banquiers (5); et, dans les écoles, qu'aux endroits seulement où s'exercent les jeunes gens (6); ainsi qu'au théâtre, les jours de spectacle, que dans les meilleures places et tout proche des préteurs (7).

Ces gens encore n'achètent jamais rien pour eux; mais ils envoient à Byzance toute sorte de bijoux précieux, des chiens de Sparte à Cyzique (8), et à Rhodes l'excellent miel du mont Hymette; et ils prennent soin que toute la ville soit informée qu'ils font ces emplettes. Leur maison est toujours remplie de mille choses curieuses qui font plaisir à voir, ou que l'on peut donner, comme des singes et des satyres (9) qu'ils savent nourrir, des pigeons de Sicile, des dés qu'ils font faire d'os de chèvre (10), des fioles pour des parfums (11), des cannes torses que l'on fait à Sparte, et des tapis de Perse à personnages. Ils ont chez eux jusques à un jeu de paume et une arène propre à s'exercer à la lutte (12); et s'ils se promènent par la ville, et qu'ils rencontrent en leur chemin des philosophes, des sophistes (13), des escrimeurs ou des musiciens, ils leur offrent leur maison (14) pour s'y exercer chacun dans son art indifféremment: ils se trouvent présents à ces exercices; et se mêlant avec ceux qui viennent là pour regarder : A qui croyez-vous qu'appartiennent une si belle maison et cette arène si commode? Vous voyez, ajoutent-ils en leur

montrant quelque homme puissant de la ville, celui qui en est le maître, et qui en peut disposer (15).

NOTES.

(1) D'après Aristote, le complaisant se distingue du flatteur en ce que le premier a un but intéressé, tandis que le second vit entièrement pour les autres, loue tout pour le simple plaisir de louer, et ne demande que d'être agréable à ceux avec lesquels il vit. Caractère auquel on ne peut faire d'autre reproche que ce que Théophraste a dit quelque part des honneurs et des places, qu'il ne faut point les briguer par un commerce agréable, mais par une conduite vertueuse. Il en est de même de la véritable amitié.

Quelques critiques ont cru que la seconde moitié de ce chapitre appartenoit à un autre Caractère; mais il ne s'y trouve aucun trait qui ne convienne pas parfaitement à un homme qui veut plaire à tout le monde, en tout et par-tout : autre définition de l'envie de plaire, selon Aristote.

(2) Chaque partie étoit représentée ou assistée par un arbitre : ceux-ci s'adjoignoient un arbitre commun : le complaisant, étant au nombre des premiers, se conduit comme s'il étoit l'arbitre commun. (Voyez *Dém. c. Near.* édit. R., tome II, page 1360, et *Anach.* chap. XVI.)

(3) Petits jouets que les Grecs pendoient au cou de leurs enfants. (*La Bruyère.*) M. Visconti a expliqué, dans le volume III de son *Museo Pio Clementino*, planche 22, une statue antique d'un petit enfant qui porte une écharpe toute composée de jouets de ce genre, qui paroissent être en partie symboliques. La hache s'y trouve très distinctement, et l'éditeur croit qu'elle est relative au culte des Cabires. Le même savant pense que l'outre dont il est question ici peut être un symbole bachique. Cependant, comme le grec dit seulement, il joue avec eux, en disant *outre*, *hache*, il est possible aussi que ce fussent des mots usités dans quelque jeu, dont cependant je ne trouve aucune trace dans les savants traités sur cette matière rassemblés dans le septième volume du *Trésor* de Gronovius.

(4) Le grec porte : « Il s'oint avec des parfums pré-« cieux. » Il paroît qu'on ne se servoit ordinairement que d'huile pure, ou plus légèrement parfumée que l'espèce dont il est question ici. Cette opération avoit lieu surtout au sortir du bain, dont les anciens faisoient, comme on sait, un usage extrêmement fréquent ; elle consistoit à se faire frotter tout le corps avec ces matières grasses, et servoit, selon l'expression du scoliaste d'Aristophane, *ad Plut.* 616, à fermer à l'entrée de l'air les pores ouverts par la chaleur.

(5) C'étoit l'endroit où s'assembloient les plus honnêtes gens de la ville. (*La Bruyère.*) Le grec porte : « Dans la

« place publique, etc. » Les Athéniens faisoient faire presque toutes leurs affaires par leurs banquiers. (Voyez Saumaise, *de Usuris*, et Boettiger, dans le *Mercure allemand* du mois de janvier 1802.

(6) Pour être connu d'eux et en être regardé, ainsi que de tous ceux qui s'y trouvoient. (*La Bruyère.*) Théophraste parle des gymnases qui étoient de vastes édifices entourés de jardins et de bois sacrés, et dont la première cour étoit entourée de portiques et de salles garnies de siéges où les philosophes, les rhéteurs et les sophistes rassembloient leurs disciples. Il paroît que tous les gens bien élevés ne cessoient de fréquenter ces établissements, dont les plus importants étoient l'Académie, le Lycée, et le Cynosarge. (Voyez chap. VIII du *Voyage du jeune Anacharsis.*)

(7) Le texte grec dit : « Des stratéges, » ou généraux. C'étoient dix magistrats, dont l'un devoit commander les armées en temps de guerre; mais il paroît que déja, du temps de Démosthène, ils n'avoient presque plus d'autres fonctions que de représenter dans les cérémonies publiques. (Voyez l'ouvrage que je viens de citer, chap. X.)

(8) D'après Aristote, cette race des meilleurs chiens de chasse de la Grèce provenoit de l'accouplement de cet animal et du renard. Byzance, devenue depuis Constantinople, étoit déja une ville importante du temps de

Théophraste. Cyzique étoit un port de la Mysie, sur la Propontide.

(9) Une espèce de singes. (*La Bruyère.*) Des singes à courte queue, disent les scoliastes de ce passage.

(10) Vraisemblablement d'os de gazelles de Libye, comme ceux dont parle Lucien. (*In amorib.* lib. I.) Des dés d'os de chèvre ne vaudroient pas la peine d'être cités.

(11) Littéralement : « Des flacons bombés de Thurium, » ou d'après une autre leçon, « de Tyr », ou plutôt « de « sable tyrien », c'est-à-dire de verre, pour la fabrication duquel on se servoit alors de ce sable exclusivement, ce qui donnoit une très grande valeur à cette matière. On ne connoît aucune fabrique célèbre de vases dans les différentes villes qui portèrent le nom de Thurium. Ce ne fut que du temps des Romains que les ustensiles de verre cessèrent d'être chers, et qu'on put les avoir à un prix très bas. (Voyez Strab. liv. XVI, suivant la correction certaine de Casaubon. Cette note m'a été communiquée par M. Visconti.)

(12) Le grec dit : « Ils ont chez eux une petite cour « en forme de palestre, renfermant une arène et un jeu « de paume. » Les palestres étoient en petit ce que les gymnases étoient en grand.

(13) Une sorte de philosophes vains et intéressés. (*La Bruyère.*) A la fois philosophes et rhéteurs, ils instrui-

soient les jeunes gens par leurs leçons chèrement payées, et amusoient le public par des déclamations et des dissertations solennelles.

(14) Leur palestre.

(15) Chaque interprète a sa conjecture particulière sur ce passage altéré ou elliptique. Je propose de mettre simplement le dernier pronom au pluriel, et de traduire, au lieu de « ils se trouvent présents, etc. » « ensuite dans les représentations ils disent à leur voisin, « en parlant des spectateurs, *la palestre est à eux*. » De cette manière, ce trait rentre entièrement dans le Caractère du complaisant, tel qu'il est défini par Aristote.

CHAPITRE VI.

DE L'IMAGE D'UN COQUIN (1).

Un coquin est celui à qui les choses les plus honteuses ne coûtent rien à dire ou à faire ; qui jure volontiers et fait des serments en justice autant qu'on lui en demande ; qui est perdu de réputation ; que l'on outrage impunément ; qui est un chicaneur (2) de profession, un effronté, et qui se mêle de toutes sortes d'affaires. Un homme de ce caractère entre sans masque dans une danse comique (3), et même sans être ivre ; mais de sang-froid il se distingue dans la danse la plus obscène (4) par les postures les plus indécentes : c'est lui qui, dans ces lieux où l'on voit des prestiges (5), s'ingère de recueillir l'argent de chacun des spectateurs, et qui fait querelle à ceux qui, étant entrés par billets, croient ne devoir rien payer (6). Il est d'ailleurs de tous métiers ; tantôt il tient une taverne, tantôt il est suppôt de quelque lieu infâme, une autre fois parti-

san (7): il n'y a point de si sale commerce où il ne soit capable d'entrer. Vous le verrez aujourd'hui crieur public, demain cuisinier ou brelandier (8): tout lui est propre. S'il a une mère, il la laisse mourir de faim (9): il est sujet au larcin, et à se voir traîner par la ville dans une prison, sa demeure ordinaire, et où il passe une partie de sa vie. Ce sont ces sortes de gens que l'on voit se faire entourer du peuple, appeler ceux qui passent, et se plaindre à eux avec une voix forte et enrouée, insulter ceux qui les contredisent. Les uns fendent la presse pour les voir, pendant que les autres, contents de les avoir vus, se dégagent et poursuivent leur chemin sans vouloir les écouter: mais ces effrontés continuent de parler; ils disent à celui-ci le commencement d'un fait, quelque mot à cet autre; à peine peut-on tirer d'eux la moindre partie de ce dont il s'agit (10); et vous remarquerez qu'ils choisissent pour cela des jours d'assemblée publique, où il y a un grand concours de monde, qui se trouve le témoin de leur insolence. Toujours accablés de procès que l'on intente contre eux, ou qu'ils ont intentés à d'autres, de ceux dont ils se délivrent par de faux serments, comme de

ceux qui les obligent de comparoître; ils n'oublient jamais de porter leur boîte (11) dans leur sein, et une liasse de papiers entre leurs mains : vous les voyez dominer parmi les vils praticiens (12), à qui ils prêtent à usure, retirant chaque jour une obole et demie de chaque drachme (13); ensuite fréquenter les tavernes, parcourir les lieux où l'on débite le poisson frais ou salé, et consumer ainsi en bonne chère tout le profit qu'ils tirent de cette espèce de trafic. En un mot, ils sont querelleurs et difficiles, ont sans cesse la bouche ouverte à la calomnie, ont une voix étourdissante, et qu'ils font retentir dans les marchés et dans les boutiques.

NOTES.

(1) *De l'Effronterie.*

(2) Le mot grec employé ici, et qui se retrouve encore à la fin du chapitre, signifie un homme qui se tient toujours sur le marché, et qui cherche à gagner de l'argent, soit par des dénonciations ou de faux témoignages dans les tribunaux, soit en achetant des denrées pour les revendre, métier odieux chez les anciens. (Voyez les notes de Duport sur ce passage.)

(3) Sur le théâtre avec des farceurs. (*La Bruyère.*)

(4) Cette danse, la plus déréglée de toutes, s'appeloit en grec *cordax*, parceque l'on s'y servoit d'une corde pour faire des postures. (*La Bruyère.*) Cette étymologie est inadmissible, car le terme grec d'où nous vient le mot de corde commence par une autre lettre que le mot cordax, et ne s'emploie que pour des cordes de boyau, telles que celles de la lyre et de l'arc. Casaubon n'a cru que le cordax se dansoit avec une corde, que parceque Aristophane dit quelque part *cordacem trahere*, et peut-être parcequ'il se rappeloit que dans les *Adelphes* de Térence, acte IV, sc. VII, Demea demande : *Tu inter eas restim ductans saltabis?* Mais quoique dans cette phrase la corde soit expressément nommée, Donatus pense qu'il n'y est question que de se donner la main; et c'est aussi tout ce qu'on peut conclure de l'expression d'Aristophane au sujet du *cordax*. M. Visconti, auquel je dois cette observation, s'en sert dans un Mémoire inédit sur le bas-relief des danseuses de la villa Borghèse pour éclaircir le passage célèbre de Tite-Live, Liv. XXVII, chap. XXXVII, où, en parlant d'une danse sacrée, cet auteur se sert de l'expression *restim dare*.

(5) Choses fort extraordinaires, telles qu'on en voit dans nos foires. (*La Bruyère.*).

(6) Le savant Coray a observé avec raison qu'il faut ajouter une négation à cette phrase. Je traduis : « A ceux « qui n'ont point de billet, et veulent jouir du spectacle « gratis. » Il est question ici de farces jouées en pleine rue, et dont, par conséquent, sans la précaution de distribuer

des billets à ceux qui ont payé, et d'employer quelqu'un à quereller ceux qui n'en ont pas, tout le monde peut jouir. Cette observation, qui n'avoit pas encore été faite, contredit l'induction que le savant auteur du *Voyage du jeune Anacharsis* a tirée de ce passage dans le chap. LXX de cet ouvrage.

(7) La Bruyère désigne ordinairement par ce mot les riches financiers; ici il n'est question que d'un simple commis au port, ou de quelque autre employé subalterne de la ferme d'Athènes.

(8) Joueur de dés. Aristote donne une raison assez délicate du mal qu'il trouve dans un jeu intéressé : « On y « gagne, dit-il, l'argent de ses amis, envers lesquels on « doit au contraire se conduire avec générosité. »

(9) La loi de Solon, qui n'étoit en cela que la sanction de la loi de la nature et du sentiment, ordonnoit de nourrir ses parents sous peine d'infamie.

(10) Cette circonstance est ajoutée par la Bruyère; Théophraste ne parle que de l'impudence qu'il y a à continuer une harangue dans les rues, quoique personne n'y fasse attention, et que chaque phrase s'adresse à un public différent.

(11) Une petite boite de cuivre fort légère, où les plaideurs mettoient leurs titres et les pièces de leurs procès. (*La Bruyère.*) C'étoit au contraire un grand vase de cuivre ou de terre cuite, placé sur la table des juges pour y dé-

poser les pièces qu'on leur soumettoit; et Théophraste ne se sert ici de ce terme que pour plaisanter sur l'énorme quantité de papiers dont se chargent ces chicaneurs. (Voyez le scol. d'Aristophane, *Vesp.* 1427, et la scolie sur ce passage de Théophraste donnée par Fischer.)

(12) Ici le mot grec dont j'ai déja parlé dans la note 2 ne peut avoir d'autre signification que celle des petits marchands de comestibles auxquels l'effronté prête de l'argent, et chez lesquels il va ensuite en retirer les intérêts, en mettant cet argent dans la bouche, comme c'étoit l'usage parmi le bas peuple d'Athènes. Casaubon avoit fait sur ce dernier point une note aussi juste qu'érudite, et La Bruyère n'auroit pas dû s'écarter de l'explication de ce savant.

(13) Une obole étoit la sixième partie d'une drachme. (*La Bruyère.*) L'effronté prend donc un quart du capital par jour. (Voyez sur l'usure d'Athènes le *Voyage du jeune Anacharsis*, chap. LV.)

CHAPITRE VII.

DU GRAND PARLEUR (1).

Ce que quelques uns appellent *babil* est proprement une intempérance de langue qui ne permet pas à un homme de se taire (2). Vous ne contez pas la chose comme elle est, dira quelqu'un de ces grands parleurs à quiconque veut l'entretenir de quelque affaire que ce soit : j'ai tout su ; et si vous vous donnez la patience de m'écouter, je vous apprendrai tout. Et si cet autre continue de parler, Vous avez déja dit cela (3) ; songez, poursuit-il, à ne rien oublier. Fort bien ; cela est ainsi, car vous m'avez heureusement remis dans le fait ; voyez ce que c'est que de s'entendre les uns les autres. Et ensuite : Mais que veux-je dire ? ah ! j'oubliois une chose : oui, c'est cela même, et je voulois voir si vous tomberiez juste dans tout ce que j'en ai appris. C'est par de telles ou semblables interruptions qu'il ne donne pas le loisir à celui qui lui parle de respirer ; et

lorsqu'il a comme assassiné de son *babil* chacun de ceux qui ont voulu lier avec lui quelque entretien, il va se jeter dans un cercle de personnes graves qui traitent ensemble de choses sérieuses, et les met en fuite. De là il entre dans les écoles publiques et dans les lieux des exercices (4), où il amuse les maîtres par de vains discours, et empêche la jeunesse de profiter de leurs leçons. S'il échappe à quelqu'un de dire, Je m'en vais, celui-ci se met à le suivre, et il ne l'abandonne point qu'il ne l'ait remis jusque dans sa maison (5). Si par hasard il a appris ce qui aura été dit dans une assemblée de ville, il court dans le même temps le divulguer. Il s'étend merveilleusement sur la fameuse bataille qui s'est donnée sous le gouvernement de l'orateur Aristophon (6), comme sur le combat célèbre que ceux de Lacédémone ont livré aux Athéniens, sous la conduite de Lysandre (7). Il raconte une autre fois quels applaudissements a eus un discours qu'il a fait dans le public, en répète une grande partie, mêle dans ce récit ennuyeux des invectives contre le peuple; pendant que de ceux qui l'écoutent, les uns s'endorment, les autres le quittent, et que nul ne se ressouvient d'un seul mot

qu'il aura dit. Un grand causeur, en un mot, s'il est sur les tribunaux, ne laisse pas la liberté de juger; il ne permet pas que l'on mange à table; et s'il se trouve au théâtre, il empêche non seulement d'entendre, mais même de voir les acteurs (8). On lui fait avouer ingénument qu'il ne lui est pas possible de se taire, qu'il faut que sa langue se remue dans son palais comme le poisson dans l'eau; et que quand on l'accuseroit d'être plus *babillard* qu'une hirondelle, il faut qu'il parle: aussi écoute-t-il froidement toutes les railleries que l'on fait de lui sur ce sujet; et jusques à ses propres enfants, s'ils commencent à s'abandonner au sommeil, Faites-nous, lui disent-ils, un conte qui achève de nous endormir (9).

NOTES.

(1) Ou du Babil. (*La Bruyère.*) On pourroit intituler ce caractère, *de la Loquacité*. Il se distingue du caractère III par un babil moins insignifiant, mais plus importun. M. Barthélemy a inséré ce caractère à la suite de l'autre dans son chap. XXVIII du *Voyage d'Anacharsis*.

(2) Littéralement, « La loquacité, si l'on vouloit la dé« finir, pourroit être appelée une intempérance de paroles.»

(3) Je crois qu'il faut traduire, « Avez-vous fini ? n'ou-« bliez pas votre propos, etc. » M. Barthélemy rend ainsi ce passage : « Oui, je sais de quoi il s'agit; je pourrois « vous le raconter au long. Continuez, n'omettez aucune « circonstance. Fort bien, vous y êtes; c'est cela même. « Voyez combien il étoit nécessaire d'en conférer ensemble. »

(4) C'étoit un crime puni de mort à Athènes par une loi de Solon, à laquelle on avoit un peu dérogé du temps de Théophraste. (*La Bruyère.*) Il paroît que cette loi n'étoit relative qu'au temps où l'on célébroit dans ces gymnases une fête à Mercure, pendant laquelle la jeunesse étoit moins surveillée qu'à l'ordinaire. (Voyez le *Voyage du jeune Anacharsis*, chap. VIII, et le chap. V de ces Caractères, note 6.)

(5) . . : . . . *Miserè cupis, inquit, abire,*
Jamdudùm video : sed nil agis; usque tenebo,
Persequar. . . . .
Nil habeo quod agam, et non sum piger; usque sequar te,

dit l'Importun d'Horace dans la neuvième Satire du premier Livre, qui mérite d'être comparée avec ce Caractère.

(6) C'est-à-dire sur la bataille d'Arbelles et la victoire d'Alexandre, suivies de la mort de Darius, dont les nouvelles vinrent à Athènes lorsque Aristophon, célèbre orateur, étoit premier magistrat. (*La Bruyère.*) Ce n'étoit pas une raison suffisante pour dire que cette bataille avoit été livrée sous l'archontat d'Aristophon. Paulmier de Grentemesnil a cru qu'il étoit question de la bataille

des Lacédémoniens, sous Agis, contre les Macédoniens commandés par Antipater; mais il n'a pas fait attention que dans ce cas Théophraste n'auroit pas ajouté les mots *de ceux de Lacédémone* au trait suivant seulement. Je crois, avec Corsini, qu'il faut traduire « sur le combat de « l'orateur, c'est-à-dire de Démosthène, arrivé sous Aris-« tophon. » C'est la fameuse discussion *sur la couronne* que Démosthène croyoit mériter, et qu'Eschine lui disputoit. Ce combat, qui rassembla toute la Grèce à Athènes, étoit un sujet de conversation au moins aussi intéressant pour un habitant de cette ville que la bataille d'Arbelles, et il fut livré précisément sous l'archontat d'Aristophon.

(7) Il étoit plus ancien que la bataille d'Arbelles, mais trivial et su de tout le peuple. (*La Bruyère.*) C'est la bataille qui finit par la prise d'Athènes, et qui termina la guerre du Péloponèse, l'an 4 de la quatre-vingt-treizième olympiade.

(8) Le grec dit simplement, « Il vous empêche de jouir « du spectacle. »

(9) Le texte porte, « Et il permet que ses enfants l'em-« pêchent de se livrer au sommeil, en le priant de leur « raconter quelque chose pour les endormir. »

CHAPITRE VIII.

DU DÉBIT DES NOUVELLES (1).

Un nouvelliste, ou un conteur de fables, est un homme qui arrange, selon son caprice, des discours et des faits remplis de fausseté; qui, lorsqu'il rencontre l'un de ses amis, compose son visage; et lui souriant : D'où venez-vous ainsi? lui dit-il; que nous direz-vous de bon? n'y a-t-il rien de nouveau? Et continuant de l'interroger : Quoi donc! n'y a-t-il aucune nouvelle (2)? cependant il y a des choses étonnantes à raconter. Et sans lui donner le loisir de lui répondre : Que dites-vous donc? poursuit-il; n'avez-vous rien entendu par la ville? Je vois bien que vous ne savez rien, et que je vais vous régaler de grandes nouveautés. Alors, ou c'est un soldat, ou le fils d'Astée le joueur de flûte (3), ou Lycon l'ingénieur, tous gens qui arrivent fraîchement de l'armée (4), de qui il sait toutes choses; car il allégue pour témoins de ce qu'il avance des hommes obscurs qu'on ne peut trouver pour le convaincre de faus-

seté (5) : il assure donc que ces personnes lui ont dit que le roi (6) et Polysperchon (7) ont gagné la bataille, et que Cassandre, leur ennemi, est tombé vif entre leurs mains (8). Et lorsque quelqu'un lui dit : Mais en vérité cela est-il croyable ? il lui réplique que cette nouvelle se crie et se répand par toute la ville, que tous s'accordent à dire la même chose, que c'est tout ce qui se raconte du combat (9), et qu'il y a eu un grand carnage. Il ajoute qu'il a lu cet événement sur le visage de ceux qui gouvernent (10) ; qu'il y a un homme caché chez l'un de ces magistrats depuis cinq jours entiers, qui revient de la Macédoine, qui a tout vu, et qui lui a tout dit. Ensuite, interrompant le fil de sa narration : Que pensez-vous de ce succès ? demande-t-il à ceux qui l'écoutent (11). Pauvre Cassandre ! malheureux prince ! s'écrie-t-il d'une manière touchante : voyez ce que c'est que la fortune ; car enfin Cassandre étoit puissant, et il avoit avec lui de grandes forces (12). Ce que je vous dis, poursuit-il, est un secret qu'il faut garder pour vous seul, pendant qu'il court par toute la ville le débiter à qui le veut entendre. Je vous avoue que ces diseurs de nouvelles me donnent de l'admiration (13), et que je ne

conçois pas quelle est la fin qu'ils se proposent : car, pour ne rien dire de la bassesse qu'il y a à toujours mentir, je ne vois pas qu'ils puissent recueillir le moindre fruit de cette pratique; au contraire, il est arrivé à quelques uns de se laisser voler leurs habits dans un bain public, pendant qu'ils ne songeoient qu'à rassembler autour d'eux une foule de peuple, et à lui conter des nouvelles. Quelques autres, après avoir vaincu sur mer et sur terre dans le Portique (14), ont payé l'amende pour n'avoir pas comparu à une cause appelée. Enfin, il s'en est trouvé qui, le jour même qu'ils ont pris une ville, du moins par leurs beaux discours, ont manqué de dîner (15). Je ne crois pas qu'il y ait rien de si misérable que la condition de ces personnes : car quelle est la boutique, quel est le portique, quel est l'endroit d'un marché public où ils ne passent tout le jour à rendre sourds ceux qui les écoutent, ou à les fatiguer par leurs mensonges?

NOTES.

(1) Théophraste désigne ici par un seul mot *l'habitude de forger de fausses nouvelles*. M. Barthélemy a imité une partie de ce Caractère à la suite de ceux sur lesquels j'ai déja fait la même remarque.

(2) Littéralement : « Et il l'interrompra en lui deman- « dant : Comment ! on ne dit donc rien de plus nouveau ? »

(3) L'usage de la flûte, très ancien dans les troupes. (*La Bruyère.*)

(4) Le grec porte : « Qui arrivent de la bataille même. »

(5) Je crois avec M. Coray qu'il faut traduire, « Car il « a soin de choisir des autorités que personne ne puisse « récuser. »

(6) Arrhidée, frère d'Alexandre-le-Grand. (*La Bruyère.*)

(7) Capitaine du même Alexandre. (*La Bruyère.*)

(8) C'étoit un faux bruit ; et Cassandre, fils d'Antipater, disputant à Arrhidée et à Polysperchon la tutelle des enfants d'Alexandre, avoit eu de l'avantage sur eux. (*La Bruyère.*) D'après le titre et l'esprit de ce Caractère, il n'y est pas question de faux bruits, mais de nouvelles fabriquées à plaisir par celui qui les débite.

(9) Plus littéralement : « Que le bruit s'en est répandu « dans toute la ville, qu'il prend de la consistance, que « tout s'accorde, et que tout le monde donne les mêmes « détails sur le combat. »

(10) Le texte ajoute : « Qui en sont tout changés. » Cassandre favorisoit le gouvernement aristocratique établi à Athènes par son père ; Polysperchon protégeoit le parti

démocratique. (Voyez la note 17 du Discours sur Théophraste.)

(11) Au lieu de, « Ensuite, etc. » le grec porte, « Et, « ce qui est à peine croyable, en racontant tout cela, il « fait les lamentations les plus naturelles et les plus per- « suasives. »

(12) La réflexion, « car enfin, etc. » est tirée de quelques mots grecs dont on n'a pas encore donné une explication satisfaisante, et qui me paroissent signifier tout autre chose. Le nouvelliste a débité jusqu'à présent son conte comme un bruit public, et dans la phrase suivante, il en fait un secret : cette variation a besoin d'une transition ; et il me paroît que ce passage, qui signifie littéralement « mais alors étant devenu fort, » est relatif au conteur, et veut dire, « mais ayant fini par se faire croire. » On sait qu'en grec le verbe dérivé de l'adjectif qu'emploie ici Théophraste, signifie au propre *je m'efforce*, et au figuré *j'assure*, *j'atteste*.

(13) « M'étonnent. »

(14) Voyez le chapitre de la Flatterie. (*La Bruyère*, chap. II, note 1.)

(15) Plus littéralement, « Qui ont manqué leur dîner « en prenant quelques villes d'assaut, » c'est-à-dire qui, pour avoir fait de ces contes, sont venus trop tard au dîner auquel ils devoient se rendre.

CHAPITRE IX.

DE L'EFFRONTERIE CAUSÉE PAR L'AVARICE (1).

Pour faire connoître ce vice, il faut dire que c'est un mépris de l'honneur dans la vue d'un vil intérêt. Un homme que l'avarice rend effronté ose emprunter une somme d'argent à celui à qui il en doit déja, et qu'il lui retient avec injustice (2). Le jour même qu'il aura sacrifié aux dieux, au lieu de manger religieusement chez soi une partie des viandes consacrées (3), il les fait saler pour lui servir dans plusieurs repas, et va souper chez l'un de ses amis; et là, à table, à la vue de tout le monde, il appelle son valet, qu'il veut encore nourrir aux dépens de son hôte; et lui coupant un morceau de viande qu'il met sur un quartier de pain : Tenez, mon ami, lui dit-il, faites bonne chère (4). Il va lui-même au marché acheter des viandes cuites (5); et avant que de convenir du prix, pour avoir une meilleure composition du marchand, il le fait ressouvenir qu'il lui a autrefois rendu service. Il fait ensuite peser ces vian-

des, et il en entasse le plus qu'il peut : s'il en est empêché par celui qui les lui vend, il jette du moins quelques os dans la balance : si elle peut tout contenir, il est satisfait ; sinon, il ramasse sur la table des morceaux de rebut, comme pour se dédommager, sourit, et s'en va. Une autre fois, sur l'argent qu'il aura reçu de quelques étrangers pour leur louer des places au théâtre, il trouve le secret d'avoir sa part franche du spectacle, et d'y envoyer (6) le lendemain ses enfants et leur précepteur (7). Tout lui fait envie, il veut profiter des bons marchés, et demande hardiment au premier venu une chose qu'il ne vient que d'acheter. Se trouve-t-il dans une maison étrangère, il emprunte jusques à l'orge et à la paille (8) ; encore faut-il que celui qui les lui prête fasse les frais de les faire porter jusque chez lui. Cet effronté, en un mot, entre sans payer dans un bain public, et là, en présence du baigneur, qui crie inutilement contre lui, prenant le premier vase qu'il rencontre, il le plonge dans une cuve d'airain qui est remplie d'eau, se la répand sur tout le corps (9). « Me voilà lavé, ajoute-t-il, autant que j'en ai besoin, et sans en avoir obligation à personne ; » remet sa robe, et disparoît.

NOTES.

(1) Le mot grec ne signifie proprement que l'impudence, et Aristote ne lui donne pas d'autre sens ; mais Platon le définit comme Théophraste. (Voyez les notes de Casaubon.

(2) On pourroit traduire plus exactement « à celui auquel il en a déja fait perdre, » ou, d'après la traduction de M. Levesque, « à celui qu'il a déja trompé. »

(3) C'étoit la coutume des Grecs. Voyez le chapitre du Contre-temps. (*La Bruyère.*) On verra dans le chapitre XII, note 4, que non seulement « on mangeoit chez « soi une partie des viandes consacrées, » mots que La Bruyère a insérés dans le texte, mais qu'il étoit même d'usage d'inviter ce jour-là ses amis, ou de leur envoyer une portion de la victime.

(4) Dans les temps du luxe excessif de Rome, la conduite que Théophraste traite ici d'impudence auroit été très modeste ; car alors, dans les grands dîners, on faisoit emporter beaucoup de choses par son esclave, soit sur les instances du maître, soit aussi sans en être prié. Mais les savants qui ont cru voir cette coutume dans notre auteur me paroissent avoir confondu les temps et les lieux. Du temps d'Aristophane, c'est-à-dire environ un siècle avant Théophraste, c'étoient même les convives qui apportoient la plus grande partie des mets avec eux ; et celui qui donnoit le repas ne fournissoit que le local, les

ornements et les hors-d'œuvres, et faisoit venir des courtisanes. (Voyez Aristoph. *Acharn.* v. 1085 et suiv., et le Scol.)

(5) Comme le menu peuple, qui achetoit son souper chez le charcutier. (*La Bruyère.*) Le grec ne dit pas des viandes cuites, et la satire ne porte que sur la conduite ridicule que tient cet homme envers son boucher.

(6) Le grec dit, d'y conduire.

(7) Leur pédagogue. C'étoit, comme dit M. Barthélemy, ch. XXVI, un esclave de confiance chargé de suivre l'enfant en tous lieux, et sur-tout chez ses différents maîtres. On peut voir aussi à ce sujet le bas-relief représentant la mort de Niobé et de ses enfants au Musée *Pio Clementino*, tome IV, planche 17, et l'explication que M. Visconti en a donnée.

Les spectacles n'avoient lieu à Athènes qu'aux trois fêtes de Bacchus, et sur-tout aux grandes Dionysiaques, où des curieux de toute la Grèce affluoient à Athènes; et l'on sait qu'anciennement les étrangers logeoient ordinairement chez des particuliers avec lesquels ils avoient quelque liaison d'affaires ou d'amitié.

(8) Plus littéralement: « Il va dans une maison étran« gère pour emprunter de l'orge ou de la paille, et force « encore ceux qui lui prêtent ces objets à les porter chez « lui. »

(9) Les plus pauvres se lavoient ainsi pour payer moins. (*La Bruyère.*)

CHAPITRE X.

DE L'ÉPARGNE SORDIDE.

Cette espèce d'avarice est dans les hommes une passion de vouloir ménager les plus petites choses sans aucune fin honnête (1). C'est dans cet esprit que quelques uns, recevant tous les mois le loyer de leur maison, ne négligent pas d'aller eux-mêmes demander la moitié d'une obole qui manquoit au dernier payement qu'on leur a fait (2); que d'autres, faisant l'effort de donner à manger chez eux (3), ne sont occupés pendant le repas qu'à compter le nombre de fois que chacun des conviés demande à boire. Ce sont eux encore dont la portion des prémices (4) des viandes que l'on envoie sur l'autel de Diane est toujours la plus petite. Ils apprécient les choses au-dessous de ce qu'elles valent; et de quelque bon marché qu'un autre, en leur rendant compte, veuille se prévaloir, ils lui soutiennent toujours qu'il a acheté trop cher. Implacables à l'égard d'un valet qui aura

laissé tomber un pot de terre, ou cassé par malheur quelque vase d'argile, ils lui déduisent cette perte sur sa nourriture : mais si leurs femmes ont perdu seulement un denier (5), il faut alors renverser toute une maison, déranger les lits, transporter des coffres, et chercher dans les recoins les plus cachés. Lorsqu'ils vendent, ils n'ont que cette unique chose en vue, qu'il n'y ait qu'à perdre pour celui qui achète. Il n'est permis à personne de cueillir une figue dans leur jardin, de passer au travers de leur champ, de ramasser une petite branche de palmier (6), ou quelques olives qui seront tombées de l'arbre. Ils vont tous les jours se promener sur leurs terres, en remarquent les bornes, voient si l'on n'y a rien changé, et si elles sont toujours les mêmes. Ils tirent intérêt de l'intérêt même, et ce n'est qu'à cette condition qu'ils donnent du temps à leurs créanciers. S'ils ont invité à dîner quelques uns de leurs amis, et qui ne sont que des personnes du peuple (7), ils ne feignent point de leur faire servir un simple hachis ; et on les a vus souvent aller eux-mêmes au marché pour ces repas, y trouver tout trop cher, et en revenir sans rien acheter. Ne prenez pas l'habitude, disent-ils à leurs femmes, de prêter

votre sel, votre orge, votre farine, ni même du cumin (8), de la marjolaine (9), des gâteaux pour l'autel (10), du coton (11), de la laine (12); car ces petits détails ne laissent pas de monter, à la fin d'une année, à une grosse somme. Ces avares, en un mot, ont des trousseaux de clefs rouillées dont ils ne se servent point, des cassettes où leur argent est en dépôt, qu'ils n'ouvrent jamais, et qu'ils laissent moisir dans un coin de leur cabinet : ils portent des habits qui leur sont trop courts et trop étroits : les plus petites fioles contiennent plus d'huile qu'il n'en faut pour les oindre (13) : ils ont la tête rasée jusqu'au cuir (14); se déchaussent vers le milieu du jour (15) pour épargner leurs souliers; vont trouver les foulons pour obtenir d'eux de ne pas épargner la craie dans la laine qu'ils leur ont donnée à préparer, afin, disent-ils; que leur étoffe se tache moins (16).

NOTES.

(1) Le texte grec porte simplement, « La lésine est une « épargne outrée, ou déplacée, de la dépense. »

(2) Littéralement, « Un avare est capable d'aller chez « quelqu'un au bout d'un mois pour réclamer une demi- « obole. » Théophraste n'ajoute pas quelle étoit la cause

et la nature de cette créance, dont le peu d'importance fait précisément le sel de ce trait; elle n'est que de six liards.

(3) Dans le texte il n'est point question d'un repas que donne l'avare, mais d'un festin auquel il assiste; et le mot grec s'applique particulièrement à ces repas de confrérie que les membres d'une même curie, c'est-à-dire de la troisième partie de l'une des dix tribus, faisoient régulièrement ensemble, soit chez un des membres de cette association, soit dans des maisons publiques destinées à cet usage. (Voyez la note de M. Coray sur le ch. I de cet ouvrage; Pollux, Liv. VI, segm. 7 et 8; et *Anacharsis*, chapitres XXVI et XVI.)

(4) Les Grecs commençoient par ces offrandes leurs repas publics. (*La Bruyère.*) Les anciens regardoient en général comme une impiété de manger ou de boire sans avoir offert des prémices ou des libations à Cérès ou à Bacchus. Mais il doit y avoir quelque raison particulière pour laquelle ici les prémices sont adressées à Diane; et c'étoit peut-être l'usage des repas de curies, puisqu'on sacrifioit aussi à cette déesse en inscrivant les enfants dans ce corps, et cela au moment où on leur coupoit les cheveux. (Voyez Hesychius, *in voce Kureotis.*) M. Barthélemy me paroît avoir fait une application trop générale de ce passage dans son chapitre XXV du *Voyage du jeune Anacharsis*.

(5) Je crois qu'il faut préférer la leçon suivie par Poli-

tien, qui traduit « Un peigne. » Voyez Suidas, cité par Needham.

(6) « Une datte. »

(7) La Bruyère a rendu ce passage fort inexactement. Il faut traduire : « S'il traite les citoyens de sa *bourgade*, il « coupera par petits morceaux les viandes qu'il leur sert. » Les bourgades étoient une autre division de l'Attique que celle en tribus ; il y en avoit cent soixante-quatorze. Les repas communs de ces différentes associations étoient d'obligation, et les collectes pour en faire les frais étoient ordonnées par les lois. Il paroît par ce passage et par le chapitre suivant, note 14, que, dans ces festins, celui chez lequel ou au nom duquel ils se donnoient étoit chargé de l'achat et de la distribution des aliments, mais qu'il étoit surveillé de près par les convives.

(8) Une sorte d'herbe. (*La Bruyère.*)

(9) Elle empêche les viandes de se corrompre, ainsi que le thym et le laurier. (*La Bruyère.*)

(10) Faits de farine et de miel, et qui servoient aux sacrifices. (*La Bruyère.*)

(11) Des bandelettes pour la victime, faites de fils de laine non tissus, et réunis seulement par des nœuds de distance en distance.

(12) Au lieu de laine, Théophraste nomme ici encore une espèce de gâteaux ou de farine qui servoient aux

sacrifices ; et plus haut il parle de mèches, mot que La Bruyère a omis, ou qu'il a voulu exprimer ici.

(13) Voyez sur l'usage de se frotter d'huile, le Caractère V, note 4.

(14) « Ils se font raser jusqu'à la peau. » Voyez Caractère IV, note 7.

(15) Parceque dans cette partie du jour le froid en toute saison étoit supportable. (*La Bruyère.*) Il me semble que lorsqu'il s'agit d'Athènes il faut penser plutôt aux inconvénients de la chaleur qu'à ceux du froid : c'est afin que la sueur n'use pas ses souliers.

(16) C'étoit aussi parceque cet apprêt avec de la craie, comme le pire de tous, et qui rendoit les étoffes dures et grossières, étoit celui qui coûtoit le moins. (*La Bruyère.*) Il n'est question dans le grec ni de craie ni de laine, mais de terre à foulon, et d'un habit à faire blanchir. (Voyez les notes de M. Coray.) M. Barthélemy observe, dans son chapitre XX, que le bas peuple d'Athènes étoit vêtu d'un drap qui n'avoit reçu aucune teinture, et qu'on pouvoit reblanchir, tandis que les riches préféroient des draps de couleur.

CHAPITRE XI.

DE L'IMPUDENT, OU DE CELUI QUI NE ROUGIT DE RIEN.

L'impudence (1) est facile à définir: il suffit de dire que c'est une profession ouverte d'une plaisanterie outrée, comme de ce qu'il y a de plus contraire à la bienséance. Celui-là, par exemple, est impudent, qui, voyant venir vers lui une femme de condition, feint dans ce moment quelque besoin pour avoir occasion de se montrer à elle d'une manière déshonnête (2); qui se plaît à battre des mains au théâtre lorsque tout le monde se tait, ou à siffler les acteurs que les autres voient et écoutent avec plaisir; qui, couché sur le dos (3), pendant que toute l'assemblée garde un profond silence, fait entendre de sales hoquets qui obligent les spectateurs de tourner la tête et d'interrompre leur attention. Un homme de ce caractère achète en plein marché des noix, des pommes, toute sorte de fruits, les mange, cause debout avec la fruitière, appelle par leurs noms

ceux qui passent sans presque les connoître, en arrête d'autres qui courent par la place, et qui ont leurs affaires (4) : et s'il voit venir quelque plaideur, il l'aborde, le raille et le félicite sur une cause importante qu'il vient de perdre. Il va lui-même choisir de la viande, et louer pour un souper des femmes qui jouent de la flûte (5) ; et montrant à ceux qu'il rencontre ce qu'il vient d'acheter, il les convie en riant d'en venir manger. On le voit s'arrêter devant la boutique d'un barbier ou d'un parfumeur (6), et là, annoncer qu'il va faire un grand repas et s'enivrer.

(7) Si quelquefois il vend du vin, il le fait mêler pour ses amis comme pour les autres sans distinction. Il ne permet pas à ses enfants d'aller à l'amphithéâtre avant que les jeux soient commencés, et lorsque l'on paye pour être placé, mais seulement sur la fin du spectacle, et quand l'architecte (8) néglige les places et les donne pour rien. Étant envoyé avec quelques autres citoyens en ambassade, il laisse chez soi la somme que le public lui a donnée pour faire les frais de son voyage, et emprunte de l'argent de ses collègues : sa coutume alors est de charger son valet de fardeaux au-delà de ce qu'il en peut porter, et de

lui retrancher cependant de son ordinaire ; et comme il arrive souvent que l'on fait dans les villes des présents aux ambassadeurs, il demande sa part pour la vendre. Vous m'achetez toujours, dit-il au jeune esclave qui le sert dans le bain, une mauvaise huile, et qu'on ne peut supporter : il se sert ensuite de l'huile d'un autre, et épargne la sienne. Il envie à ses propres valets, qui le suivent, la plus petite pièce de monnoie qu'ils auront ramassée dans les rues, et il ne manque point d'en retenir sa part avec ce mot, *Mercure est commun* (9). Il fait pis : il distribue à ses domestiques leurs provisions dans une certaine mesure (10) dont le fond, creux par-dessous, s'enfonce en dedans et s'élève comme en pyramide ; et quand elle est pleine, il la rase lui-même avec le rouleau le plus près qu'il peut (11)........ De même s'il paye à quelqu'un trente mines (12) qu'il lui doit, il fait si bien qu'il y manque quatre drachmes (13) dont il profite. Mais, dans ces grands repas où il faut traiter toute une tribu (14), il fait recueillir, par ceux de ses domestiques qui ont soin de la table, le reste des viandes qui ont été servies, pour lui en rendre compte : il seroit fâché de leur laisser une rave à demi mangée.

NOTES.

(1) Il me semble que ce Caractère seroit mieux intitulé *de l'Impertinence*. La définition de Théophraste dit mot à mot : « C'est une dérision ouverte et insultante. »

(2) Le grec dit simplement : « Voyant venir vers lui des « femmes honnêtes, il est capable de se retrousser et de « montrer sa nudité. » L'impertinent ne prend point de prétexte.

(3) Le verbe grec employé ici signifie « levant la tête. » La Bruyère paroît avoir été induit en erreur, ainsi que l'a déja observé M. Coray, par la traduction de Casaubon, qui rend ce mot par *resupinato corpore*. On trouvera d'autres détails sur la conduite des Athéniens au spectacle, dans le *Voyage du jeune Anacharsis*, chap. LXX.

(4) « Les vingt mille citoyens d'Athènes, dit Démo- « sthène, ne cessent de fréquenter la place, occupés de « leurs affaires ou de celles de l'état. »

(5) Il paroît que ces femmes servoient aux plaisirs des convives par des complaisances obscènes. (Voyez Aristoph. Vesp. v. 1337.)

(6) Il y avoit des gens fainéants et désoccupés qui s'assembloient dans leurs boutiques. (*La Bruyère.*)

(7) Les traits suivants, jusqu'à la fin du chapitre, ne

conviennent nullement à ce Caractère, et ne sont que des fragments du caractère 30, *du Gain sordide*, transportés ici mal à propos, dans les copies défectueuses et altérées par lesquelles les quinze premiers chapitres de cet ouvrage nous ont été transmis. (Voyez la note 1 du ch. XVI.) On trouvera une traduction plus exacte de ces traits au ch. XXX, où ils se trouvent à leur place naturelle, et considérablement augmentés.

(8) L'architecte qui avoit bâti l'amphithéâtre, et à qui la république donnoit le louage des places en paiement. (*La Bruyère.*) Ou bien l'entrepreneur du spectacle. Au reste, le grec dit seulement : « Lorsque les entrepreneurs « laissent entrer gratis. » La paraphrase de La Bruyère est une conjecture de Casaubon, que M. Barthélemy paroît n'avoir pas adoptée ; car il dit, en citant ce passage, que les entrepreneurs donnoient quelquefois le spectacle gratis.

(9) Proverbe grec, qui revient à notre « Je retiens part. » (*La Bruyère.*) Les mots suivants, que La Bruyère a traduits par « Il fait pis, » étoient corrompus dans l'ancien texte : dans le manuscrit du Vatican ce n'est qu'une formule qui veut dire, « et autres traits de ce genre. » (Voy. chap. XVI, note 1.)

(10) Le grec dit, « Avec une mesure de Phidon, etc. » Phidon étoit un roi d'Argos qui a vécu du temps d'Homère, et qui est censé avoir inventé les monnoies, les poids et les mesures. Voyez les notes de Duport.

(11) Quelque chose manque ici dans le texte. (*La Bruyère.*)

Le manuscrit du Vatican, qui contient ce trait au ch. xxx, complète la phrase que La Bruyère n'a point traduite. Il en résulte le sens suivant : « Il abuse de la complaisance « de ses amis pour se faire céder à bon marché des objets « qu'il revend ensuite avec profit. »

(12) Mine se doit prendre ici pour une pièce de monnoie. (*La Bruyère.*) La mine n'étoit qu'une monnoie fictive : M. Barthélemy l'évalue à 90 livres tournois.

(13) Drachmes, petites pièces de monnoie, dont il falloit cent à Athènes pour faire une mine. (*La Bruyère.*) D'après le calcul de M. Barthélemy, la drachme valoit 18 sous de France.

(14) Athènes étoit partagée en plusieurs tribus. Voyez le chapitre *de la Médisance.* (*La Bruyère.*) Le texte dit, « Sa curie. » Voyez les notes 3 et 7 du Caractère précédent.

La Bruyère a omis les mots : « Il demande sur le service « commun une portion pour ses enfants. »

CHAPITRE XII.

DU CONTRE-TEMPS.

Cette ignorance du temps et de l'occasion est une manière d'aborder les gens, ou d'agir avec eux, toujours incommode et embarrassante. Un importun est celui qui choisit le moment que son ami est accablé de ses propres affaires, pour lui parler des siennes; qui va souper (1) chez sa maîtresse le soir même qu'elle a la fièvre; qui, voyant que quelqu'un vient d'être condamné en justice de payer pour un autre pour qui il s'est obligé, le prie néanmoins de répondre pour lui; qui comparoît pour servir de témoin dans un procès que l'on vient de juger; qui prend le temps des noces où il est invité, pour se déchaîner contre les femmes; qui entraîne (2) à la promenade des gens à peine arrivés d'un long voyage, et qui n'aspirent qu'à se reposer: fort capable d'amener des marchands pour offrir d'une chose plus qu'elle ne vaut (3), après qu'elle est vendue; de se lever au

milieu d'une assemblée, pour reprendre un fait dès ses commencements, et en instruire à fond ceux qui en ont les oreilles rebattues, et qui le savent mieux que lui; souvent empressé pour engager dans une affaire des personnes qui, ne l'affectionnant point, n'osent pourtant refuser d'y entrer (4). S'il arrive que quelqu'un dans la ville doive faire un festin après avoir sacrifié (5), il va lui demander une portion des viandes qu'il a préparées : une autre fois, s'il voit qu'un maître châtie devant lui son esclave, « J'ai perdu, dit-il, « un des miens dans une pareille occasion; je le « fis fouetter, il se désespéra, et s'alla pendre. » Enfin, il n'est propre qu'à commettre de nouveau deux personnes qui veulent s'accommoder, s'ils l'ont fait arbitre de leur différend (6). C'est encore une action qui lui convient fort que d'aller prendre au milieu du repas pour danser (7) un homme qui est de sang-froid, et qui n'a bu que modérément.

NOTES.

(1) Le mot grec signifie proprement porter une sérénade bruyante. Voyez les notes de Duport et de Coray.

(2) Théophraste suppose moins de complaisance à ces voyageurs, et ne les fait qu'inviter à la promenade.

(3) Le grec dit « plus qu'on n'en a donné. »

(4) On rendroit mieux le sens de cette phrase en traduisant : « Il s'empresse de prendre des soins dont on ne « se soucie point, mais qu'on est honteux de refuser. »

(5) Les Grecs, le jour même qu'ils avoient sacrifié, ou soupoient avec leurs amis, ou leur envoyoient à chacun une portion de la victime. C'étoit donc un contre-temps de demander sa part prématurément et lorsque le festin étoit résolu, auquel même on pouvoit être invité. (*La Bruyère.*) Le texte grec porte : « Il vient chez ceux qui « sacrifient, et qui consument la victime, pour leur de« mander un morceau ; » et le contre-temps consiste à demander ce présent à des gens qui, au lieu d'envoyer des morceaux, donnent un repas. Le mot employé par Théophraste pour désigner cette portion de la victime paroît être consacré particulièrement à cet usage, et avoir même passé dans le latin, *divina tomacula porcæ*, dit Juvénal, Sat. X, v. 355.

(6) Littéralement : « S'il assiste à un arbitrage, il brouille « des parties qui veulent s'arranger. »

(7) Cela ne se faisoit chez les Grecs qu'après le repas, et lorsque les tables étoient enlevées. (*La Bruyère.*) Le grec dit seulement : « Il est capable de provoquer à la « danse un ami qui n'a encore bu que modérément ; » et c'est dans cette circonstance que se trouve l'inconvenance. Cicéron dit (*pro Murena*, cap. VI) : *Nemo ferè saltat*

sobrius, nisi fortè insanit; neque in solitudine, neque in convivio moderato atque honesto: tempestivi convivii, amœni loci, multarum deliciarum comes est extrema saltatio. Mais en Grèce l'usage de la danse étoit plus général; et le poëte Alexis, cité par Athénée, Liv. IV, chap. IV, dit que les Athéniens dansoient au milieu de leurs repas, dès qu'ils commençoient à sentir le vin. Nous verrons au chap. XV qu'il étoit peu convenable de se refuser à ce divertissement.

CHAPITRE XIII.

DE L'AIR EMPRESSÉ (1).

Il semble que le trop grand empressement est une recherche importune, ou une vaine affectation de marquer aux autres de la bienveillance par ses paroles et par toute sa conduite. Les manières d'un homme empressé sont de prendre sur soi l'évènement d'une affaire qui est au-dessus de ses forces, et dont il ne sauroit sortir avec honneur (2), et, dans une chose que toute une assemblée juge raisonnable, et où il ne se trouve pas la moindre difficulté, d'insister long-temps sur une légère circonstance, pour être ensuite de l'avis des autres (3); de faire beaucoup plus apporter de vin dans un repas qu'on n'en peut boire (4); d'entrer dans une querelle où il se trouve présent, d'une manière à l'échauffer davantage (5). Rien n'est aussi plus ordinaire que de le voir s'offrir à servir de guide dans un chemin détourné qu'il ne connoît pas, et dont il ne

peut ensuite trouver l'issue : venir vers son général, et lui demander quand il doit ranger son armée en bataille, quel jour il faudra combattre, et s'il n'a point d'ordres à lui donner pour le lendemain (6) : une autre fois s'approcher de son père : Ma mère, lui dit-il mystérieusement, vient de se coucher, et ne commence qu'à s'endormir : s'il entre enfin dans la chambre d'un malade à qui son médecin a défendu le vin, dire qu'on peut essayer s'il ne lui fera point de mal, et le soutenir doucement pour lui en faire prendre (7). S'il apprend qu'une femme soit morte dans la ville, il s'ingère de faire son épitaphe ; il y fait graver son nom, celui de son mari, de son père, de sa mère, son pays, son origine, avec cet éloge : « Ils avoient « tous de la vertu (8). » S'il est quelquefois obligé de jurer devant des juges qui exigent son serment : « Ce n'est pas, dit-il en perçant la foule pour pa- « roître à l'audience, la première fois que cela « m'est arrivé. »

NOTES.

(1) « *De l'Empressement outré et affecté.* »

(2) Littéralement : « Il se lève pour promettre une chose « qu'il ne pourra pas tenir. »

(3) Il me semble qu'on rendroit mieux le sens de cette phrase difficile en traduisant : « Dans une affaire dont « tout le monde convient qu'elle est juste, il insiste en- « core sur un point insoutenable et sur lequel il est réfuté. »

(4) Le texte porte, « de forcer son valet à mêler avec « de l'eau plus de vin qu'on n'en pourra boire. » Les Grecs ne buvoient, jusque vers la fin du repas, que du vin mêlé d'eau; les vases qui servoient à ce mélange étoient une principale décoration de leurs festins. Le vin qui n'étoit pas bu de suite se trouvoit sans doute gâté par cette préparation.

(5) D'après une autre leçon, « de séparer des gens qui « se querellent. »

(6) Il y a dans le grec, « pour le surlendemain. »

(7) La Bruyère a suivi la version de Casaubon; mais M. Coray a prouvé par d'excellentes autorités qu'il faut traduire simplement : « Dire qu'on lui en donne, pour « essayer de le guérir par ce moyen. »

(8) Formule d'épitaphe. (*La Bruyère.*) Par cela même elle n'étoit d'usage que pour les morts, et devoit déplaire aux vivants auxquels elle étoit appliquée. On regardoit même en général comme un mauvais augure d'être nommé dans les épitaphes; de là l'usage de la lettre V, initiale de *vivens*, qu'on voit souvent sur les inscriptions sépulcrales des Romains devant les noms des personnes qui étoient encore vivantes quand l'inscription fut faite. (*Visconti.*)

CHAPITRE XIV.

DE LA STUPIDITÉ.

La stupidité est en nous une pesanteur d'esprit (1) qui accompagne nos actions et nos discours. Un homme stupide, ayant lui-même calculé avec des jetons une certaine somme, demande à ceux qui le regardent faire à quoi elle se monte. S'il est obligé de paroître dans un jour prescrit devant ses juges, pour se défendre dans un procès que l'on lui fait, il l'oublie entièrement, et part pour la campagne. Il s'endort à un spectacle, et ne se réveille que long-temps après qu'il est fini, et que le peuple s'est retiré. Après s'être rempli de viandes le soir, il se léve la nuit pour une indigestion, va dans la rue se soulager, où il est mordu d'un chien du voisinage. Il cherche ce qu'on vient de lui donner, et qu'il a mis lui-même dans quelque endroit où souvent il ne le peut retrouver. Lorsqu'on l'avertit de la mort de l'un de ses amis afin qu'il assiste à ses funérailles, il s'attriste, il pleure, il se

désespère; et prenant une façon de parler pour une autre : A la bonne heure, ajoute-t-il, ou une pareille sottise (2). Cette précaution qu'ont les personnes sages de ne pas donner sans témoins (3) de l'argent à leurs créanciers, il l'a pour en recevoir de ses débiteurs. On le voit quereller son valet dans le plus grand froid de l'hiver, pour ne lui avoir pas acheté des concombres. S'il s'avise un jour de faire exercer ses enfants à la lutte ou à la course, il ne leur permet pas de se retirer qu'ils ne soient tout en sueur et hors d'haleine (4). Il va cueillir lui-même des lentilles (5), les fait cuire; et oubliant qu'il y a mis du sel, il les sale une seconde fois, de sorte que personne n'en peut goûter. Dans le temps d'une pluie incommode, et dont tout le monde se plaint, il lui échappera de dire que l'eau du ciel est une chose délicieuse (6) : et si on lui demande par hasard combien il a vu emporter de morts par la porte Sacrée (7) : Autant, répond-il, pensant peut-être à de l'argent ou à des grains, que je voudrois que vous et moi en pussions avoir.

NOTES.

(1) Littéralement, « Une lenteur d'esprit. » La plupart des traits de ce Caractère seroient attribués aujourd'hui à la distraction, à laquelle les anciens paroissent ne pas avoir donné un nom particulier.

(2) Le traducteur a beaucoup paraphrasé ce passage. Le grec dit seulement : « Il s'attriste, il pleure, et dit : A « la bonne heure. »

(3) Les témoins étoient fort en usage chez les Grecs dans les payements et dans tous les actes. (*La Bruyère.*) « Tout le monde sait, dit Démosthène, *contra Phorm.*, « qu'on va emprunter de l'argent avec peu de témoins, « mais qu'on en amène beaucoup en le rendant, afin de « faire connoître à un grand nombre de personnes com- « bien on met de régularité dans ses affaires. »

(4) Le texte grec dit : « Il force ses enfants à lutter et « à courir, et leur fait contracter des maladies de fatigue. » Théophraste a fait un ouvrage particulier sur ces maladies, occasionées fréquemment en Grèce par l'excès des exercices gymnastiques. Voyez le Traité de Meursius sur les ouvrages perdus de Théophraste.

(5) Le grec dit : « Et s'il se trouve avec eux à la « campagne, et qu'il leur fasse cuire des lentilles, il « oublie, etc. »

(6) Ce passage est évidemment altéré dans le texte, et La Bruyère n'en a exprimé qu'une partie en la paraphrasant. Il me semble qu'une correction plus simple que toutes celles qui ont été proposées jusqu'à présent seroit de lire τὸ ἀστρονομίζειν, et de regarder les mots qui suivent comme le commencement d'une glose, inséré mal à propos dans le texte ; car dans le grec il n'est dit nulle part dans ce chapitre ce que disent ou font les autres. D'après cette correction, il faudroit traduire : « Quand il pleut, « il dit : Ah ! qu'il est agréable de connoître et d'obser- « ver les astres ! » La forme du verbe grec pourroit être rendue littéralement en françois par le mot *astronomiser*. Il faut convenir cependant que le verbe grec ne se trouve pas plus dans les dictionnaires que le verbe françois, et que la forme ordinaire du premier est un peu différente ; mais en grec ces fréquentatifs sont très communs, et quelques manuscrits donnent une leçon qui s'approche beaucoup de cette correction. Le glossateur a ajouté, « Lorsque d'autres disent que le ciel est noir comme de « la poix. »

(7) Pour être enterrés hors de la ville, suivant la loi de Solon. (*La Bruyère*.) Du temps de Théophraste, les morts étoient indifféremment enterrés ou brûlés, et ces deux cérémonies se faisoient dans les champs céramiques : mais ce n'étoit pas par la porte Sacrée, ainsi nommée parcequ'elle conduisoit à Eleusis, qu'on se rendoit à ces champs. Il me paroît donc qu'il faut adopter la correction *erias*, la porte des tombeaux. M. Barbié du Bo-

sage croit que ce n'étoit pas une porte particulière qu'on appeloit ainsi, mais que ce nom étoit donné quelquefois à la porte Dipylon, qu'il a placée en cet endroit sur son plan d'Athènes dans le *Voyage du jeune Anacharsis;* et les recherches aussi savantes qu'étendues qu'il a faites depuis sur ce plan n'ont fait que confirmer cette opinion. Peut-être aussi cette porte étoit-elle double, ainsi que son nom l'indique, et l'une des sorties étoit-elle appelée Erie, et particulièrement destinée aux funérailles.

CHAPITRE XV.

DE LA BRUTALITÉ.

La brutalité est une certaine dureté, et j'ose dire une férocité qui se rencontre dans nos manières d'agir, et qui passe même jusques à nos paroles. Si vous demandez à un homme brutal, Qu'est devenu un tel? il vous répond durement, Ne me rompez point la tête. Si vous le saluez, il ne vous fait pas l'honneur de vous rendre le salut : si quelquefois il met en vente une chose qui lui appartient, il est inutile de lui en demander le prix, il ne vous écoute pas; mais il dit fièrement à celui qui la marchande, Qu'y trouvez-vous à dire (1)? Il se moque de la piété de ceux qui envoient leurs offrandes dans les temples aux jours d'une grande célébrité : Si leurs prières, dit-il, vont jusques aux dieux, et s'ils en obtiennent les biens qu'ils souhaitent, l'on peut dire qu'ils les ont bien payés, et qu'ils ne leur sont pas donnés pour rien (2). Il est inexo-

rable à celui qui, sans dessein, l'aura poussé légèrement, ou lui aura marché sur le pied; c'est une faute qu'il ne pardonne pas. La première chose qu'il dit à un ami qui lui emprunte quelque argent (3), c'est qu'il ne lui en prêtera point: il va le trouver ensuite, et le lui donne de mauvaise grace, ajoutant qu'il le compte perdu. Il ne lui arrive jamais de se heurter à une pierre qu'il rencontre en son chemin, sans lui donner de grandes malédictions. Il ne daigne pas attendre personne; et si l'on diffère un moment à se rendre au lieu dont l'on est convenu avec lui, il se retire. Il se distingue toujours par une grande singularité (4); ne veut ni chanter à son tour ni réciter (5) dans un repas, ni même danser avec les autres. En un mot, on ne le voit guère dans les temples importuner les dieux, et leur faire des vœux ou des sacrifices (6).

NOTES.

(1) Plusieurs critiques ont prouvé qu'il faut traduire ce passage: « S'il met un objet en vente, il ne dira point « aux acheteurs ce qu'il en voudroit avoir, mais il leur « demandera ce qu'il en pourra trouver. »

(2) La Bruyère a paraphrasé ce passage obscur et mu-

tilé d'après les idées de Casaubon : selon d'autres critiques, il est question d'un présent ou d'une invitation qu'on fait au brutal, ou bien d'une portion de victime qu'on lui envoie (Voyez chap. XIV, note 5 ; et chapitre XVII, note 2) ; et sa réponse est : « Je ne reçois pas de « présents, » ou « Je ne voudrois pas même goûter ce « qu'on me donne. »

(3) Qui fait une collecte. » (Voyez chap. I, note 3.)

(4) Ces mots ne sont point dans le texte.

(5) Les Grecs récitoient à table quelques beaux endroits de leurs poëtes, et dansoient ensemble après le repas. Voyez le chapitre *du Contre-Temps*. (*La Bruyère.*) (Chap. XII, note 7.)

(6) Le grec dit simplement : « Il est capable aussi de « ne point prier les dieux. »

CHAPITRE XVI (1).

DE LA SUPERSTITION.

La superstition semble n'être autre chose qu'une crainte mal réglée de la divinité. Un homme superstitieux, après avoir lavé ses mains (2), s'être purifié avec de l'eau lustrale (3), sort du temple, et se promène une grande partie du jour avec une feuille de laurier dans sa bouche. S'il voit une belette, il s'arrête tout court; et il ne continue pas de marcher, que quelqu'un n'ait passé avant lui par le même endroit que cet animal a traversé, ou qu'il n'ait jeté lui-même trois petites pierres dans le chemin, comme pour éloigner de lui ce mauvais présage. En quelque endroit de sa maison qu'il ait aperçu un serpent, il ne diffère pas d'y élever un autel (4); et dès qu'il remarque dans les carrefours de ces pierres que la dévotion du peuple y a consacrées (5), il s'en approche, verse dessus toute l'huile de sa fiole, plie les genoux devant elles, et les adore.

Si un rat lui a rongé un sac de farine, il court au devin, qui ne manque pas de lui enjoindre d'y faire mettre une pièce : mais bien loin d'être satisfait de sa réponse, effrayé d'une aventure si extraordinaire, il n'ose plus se servir de son sac, et s'en défait (6). Son foible encore est de purifier sans fin la maison qu'il habite (7), d'éviter de s'asseoir sur un tombeau, comme d'assister à des funérailles, ou d'entrer dans la chambre d'une femme qui est en couche (8) ; et lorsqu'il lui arrive d'avoir, pendant son sommeil, quelque vision, il va trouver les interprètes des songes, les devins et les augures, pour savoir d'eux à quel dieu ou à quelle déesse il doit sacrifier (9). Il est fort exact à visiter, sur la fin de chaque mois, les prêtres d'Orphée, pour se faire initier dans ses mystères (10) : il y mène sa femme ; ou si elle s'en excuse par d'autres soins, il y fait conduire ses enfants par une nourrice (11). Lorsqu'il marche par la ville, il ne manque guère de se laver toute la tête avec l'eau des fontaines qui sont dans les places : quelquefois il a recours à des prêtresses, qui le purifient d'une autre manière, en liant et étendant autour de son corps un petit chien, ou de la squille (12). Enfin, s'il

voit un homme frappé d'épilepsie (13), saisi d'horreur il crache dans son propre sein, comme pour rejeter le malheur de cette rencontre.

NOTES.

(1) Ce chapitre est le premier dans lequel on trouvera des additions prises dans les manuscrits de la Bibliothèque Palatine du Vatican, qui contient une copie plus complète que les autres des quinze derniers chapitres de cet ouvrage. M. Siebenkees, sur les manuscrits duquel on a publié cette copie, doutoit de l'authenticité de ces morceaux nouveaux; mais ses doutes sont sans fondement, et il paroît ne les avoir conçus que par la difficulté d'expliquer l'origine de cette différence entre les manuscrits. M. Schneider a levé cette difficulté, et a démontré toute l'importance de ces additions, lesquelles nous donnent non seulement des lumières nouvelles sur plusieurs points importants des mœurs anciennes, mais dont la plupart complètent et expliquent des passages inintelligibles sans ce secours. Ce savant a observé qu'elles prouvent que nous ne possédions auparavant que des extraits très imparfaits de cet ouvrage. Cette hypothèse explique les transpositions, les obscurités et les phrases tronquées qui y sont si fréquentes; et celles qui se trouvent même dans le manuscrit palatin font soupçonner qu'il n'est lui-même qu'un extrait plus complet. Cette opinion est en outre confirmée, pour ce manuscrit comme pour les autres, par une formule usitée spécialement par les abrévia-

teurs, qui se trouve au chapitre XI et au chapitre XIX. (Voyez la note 9 du premier et la note 2 du second de ces chapitres.) Cependant les difficultés qui se rencontrent, particulièrement dans les additions, viennent surtout de ce qu'elles ne nous sont transmises que par une seule copie. Tous ceux qui se sont occupés de l'examen critique des auteurs anciens savent que ce n'est qu'à force d'en comparer les différentes copies qu'on parvient à leur rendre jusqu'à un certain point leur perfection primitive.

(2) D'après une correction ingénieuse de M. Siebenkees, le manuscrit du Vatican ajoute : « Dans une « source. » Cette ablution étoit le symbole d'une purification morale ; le laurier dont il est question dans la suite de la phrase passoit pour écarter tous les malheurs de celui qui portoit sur soi quelque partie de cet arbuste. (Voyez les notes de Duport, et, sur ce Caractère en général, le chapitre XXI d'*Anacharsis.*) J'ai parlé, dans la note 14 du Discours sur Théophraste, des opinions religieuses de ce philosophe, et d'un Livre écrit sur le présent chapitre en particulier. Il me paroît que la religion des Athéniens avoit été surchargée de beaucoup de superstitions nouvelles depuis la décadence des républiques de la Grèce, et sur-tout du temps de Philippe et d'Alexandre. Voyez chapitre XXV, note 3.

(3) Une eau où l'on avoit éteint un tison ardent pris sur l'autel où l'on brûloit la victime : elle étoit dans une chaudière à la porte du temple : l'on s'en lavoit soi-

même, ou l'on s'en faisoit laver par les prêtres. (*La Bruyère.*) Il falloit dire, Asperger. *Spargens rore levi, ramo felicis olivæ*, dit Virgile, *Æneid.*, Lib. VI, v. 229; et, au lieu d'ajouter « sort du temple », il falloit traduire simplement, Après s'être aspergé d'eau sacrée, etc.

(4) Le manuscrit du Vatican porte : « Voit-il un serpent « dans sa maison; si c'est un *paréias*, il invoque Bac- « chus; si c'est un serpent sacré, il lui fait un sacri- « fice, » ou bien « il lui bâtit une chapelle. » Voyez sur cette variante la savante note de Schneider, comparée avec le passage de Platon cité par Duport, où ce philosophe dit que les superstitieux remplissent toutes les maisons et tous les quartiers d'autels et de chapelles. L'espèce de serpent appelée *paréias*, à cause de ses machoires très grosses, étoit consacrée à Bacchus : on portoit de ces animaux dans les processions faites en l'honneur de ce dieu, et l'on voit dans Démosthènes, *pro Corona*, p. 313, éd. de Reiske, que les superstitieux les élevoient par-dessus la tête en poussant des cris bachiques. L'espèce appelée sacrée étoit, selon Aristote, longue d'une coudée, venimeuse et velue; mais peut-être ce mot, qui a empêché les naturalistes de la reconnoître, est-il altéré. Aristote ajoute que les espèces les plus grandes fuyoient devant celle-ci.

(5) Le grec dit : « des pierres ointes; » c'étoit la manière de les consacrer, usitée même parmi les patriarches. Voyez *Genèse*, 28.

(6) D'après une ingénieuse correction d'Étienne Ber-

nard, rapportée par Schneider : « Il rend le sac en ex- « piant ce mauvais présage par un sacrifice. » Cicéron dit, *de Div.* l. II, c. 29 : *Nos autem ita leves atque inconsiderati sumus, ut si mures corroserint aliquid, quorum est opus hoc unum, monstrum putemus.*

(7) Le manuscrit du Vatican ajoute, « En disant qu'Hé- « cate y a exercé une influence maligne ; » et continue, « Si en marchant il voit une chouette, il en est effrayé, « et n'ose continuer son chemin qu'après avoir prononcé « ces mots, *Que Minerve ait le dessus !* » On attribuoit à l'influence d'Hécate l'épilepsie et différentes autres maladies auxquelles bien des gens supposent encore aujourd'hui des rapports particuliers avec la lune, qui, dans la fable des Grecs, est représentée tantôt par Diane, tantôt par Hécate. Les purifications dont parle le texte consistoient en fumigations. (Voyez le *Voyage du jeune Anacharsis*, chap. XXI.)

(8) Le manuscrit du Vatican ajoute, « En disant qu'il « lui importe de ne pas se souiller ; » et continue : « Les « quatrièmes et septièmes jours, il fait cuire du vin par « ses gens, sort lui-même pour acheter des branches de « myrte et des tablettes d'encens, et couronne en ren- « trant les Hermaphrodites pendant toute la journée. » Les quatrièmes jours du mois, ou peut-être de la décade, étoient consacrés à Mercure. (Voyez le scol. d'Aristoph. *in Plut.* v. 1127.) Le vin cuit est relatif à des libations ou à des sacrifices, et les branches de myrte appartiennent au culte de Vénus. Les Hermaphrodites sont des

hermès à tête de Vénus, comme les hermérotes, les herméraclès, les hermathènes, étoient des hermès à tête de Cupidon, d'Hercule et de Minerve. (Voyez Laur. *de Sacris gent. Tr.* de Gronov. tome VII, p. 176; et Pausanias, Liv. XIX, II, où il parle d'une statue de Vénus en forme d'hermès.) Ils se trouvoient peut-être parmi ce grand nombre d'hermès votifs posés sur la place publique, entre le pœcile et le portique royal. (Voyez Harpocr. *in Herm.*) Le culte de Vénus étoit souvent joint à celui de Mercure. (Voyez Arnaud, *de Diis synedris*, chap. XXIV.) Quant au septième jour, si le chiffre est juste, ce ne peut pas être le septième du mois, qui étoit consacré, ainsi que le premier, au culte d'Apollon, et non à celui de Vénus. Il faut donc supposer que le sacrifice se fait tous les sept jours, et ce passage devient très important pour la célèbre question sur l'antiquité d'un culte hebdomadaire chez les peuples dits profanes. J'observerai, à l'appui de cette opinion, qui est celle de M. Visconti, que sur les premiers monuments païens de l'introduction de la semaine planétaire dans le calendrier romain, introduction qui paroît dater du deuxième siècle de l'ère chrétienne, Vénus occupe le septième rang parmi les divinités qui président au jour de cette période (Voyez les *Peintures d'Herculanum*, tome III, pl. 50); que le jour sacré des mahométans est le vendredi, et qu'il paroît que ce jour étoit fêté dans l'antiquité par les peuples ismaélites, en l'honneur de Vénus Uranie (Voyez Selden, *de Diis syris*, segm. II, chap. II et IV); enfin, que la Vénus en forme d'hermès, dont parle Pausanias, étoit précisément une

Vénus Uranie, déesse qui avoit à Athènes un culte solennel, et un temple situé près de la place publique, et par conséquent près des hermès dont j'ai parlé. Des cérémonies hebdomadaires en l'honneur de cette divinité pouvoient avoir passé en Grèce par les conquêtes d'Alexandre, comme l'observation du sabbat paroît s'être introduite à Rome par la conquête de la Palestine. (Voy. outre les passages d'Ovide, d'Horace et de Tibulle, celui de Sénèque, que cite saint Augustin, *de Civ. Dei*, L. VI, c. XI, où le célèbre stoïcien reproche aux Romains de son temps de perdre par cette fête juive la septième partie de leur vie.) Par un passage d'Athénée, L. XII, chap. IV, il est à-peu-près certain que les Perses avoient très anciennement un culte hebdomadaire; et selon Hérodote, I, 130, ils avoient appris le culte d'Uranie des Arabes et des Assyriens, et avoient appelé cette déesse *Mitra*; ce qui semble prouver qu'ils l'ont associée à Mithras, leur divinité principale.

Mais notre texte peut aussi être altéré, et il peut y être question du sixième jour du mois ou de la décade, consacré à Vénus. (Voyez Jamblichus dans la *Vie de Pythagore*, ch. XXVIII, sect. 152, où l'on cite une explication mystique que le philosophe de Samos a donnée de cet usage.) Dans ce cas, il est toujours très remarquable que les jours du Soleil, de Mercure, et de Vénus, occupent dans notre semaine le même rang que les jours consacrés par la religion des Grecs aux divinités qui répondent à ces corps célestes occupoient dans le mois d'Athènes, ou dans chacune des trois parties dans les-

quelles il étoit divisé ; c'est-à-dire que les uns et les autres tombent sur les premiers, quatrièmes et sixièmes jours de ces périodes. Ces superstitions grecques sont sans doute dérivées de l'usage égyptien de consacrer chaque jour à une divinité (Voyez Hérodote, livre II, chap. LXXXII) ; et c'est vraisemblablement à Alexandrie que cet antique usage s'est confondu successivement avec la semaine lunaire ou planétaire que paroissent avoir observée les autres nations de l'Orient, avec la consécration du sabbat chez les juifs, et avec celle du dimanche chez les chrétiens.

(9) « Vous ne réfléchissez pas à ce que vous faites étant « éveillés, disoit Diogène à ses contemporains ; mais vous « faites beaucoup de cas des visions que vous avez en « dormant. »

(10) Instruire de ses mystères. (*La Bruyère.*) On ne se faisoit pas initier tous les mois, mais une fois dans la vie, et puis on observoit certaines cérémonies prescrites par ces mystères. (Voyez les notes de Casaubon.) Le mot que tous les traducteurs de ce passage ont rendu par *initier* est pris souvent par les anciens dans un sens fort étendu (Voyez Athénée, liv. II, chap. XII) ; je crois qu'il faut le traduire ici par *purifier*. Il faut observer, au reste, que les mystères d'Orphée sont ceux de Bacchus, et ne pas les confondre avec les mystères de Cérès. Toute la Grèce célébroit ces derniers avec la plus grande solennité, au lieu que les prêtres d'Orphée étoient une espèce de charlatans ambulants, dont les gens sensés ne fai-

soient aucun cas, et qui n'ont acquis de l'importance que vers le temps de la décadence de l'empire romain. (Voyez *Anacharsis*, chap. XXI ; et le savant Mémoire de Freret sur le culte de Bacchus.)

(11) Le manuscrit du Vatican ajoute ici une phrase défectueuse, que, d'après une explication de M. Coray, appuyée sur les usages actuels de la Grèce, il faut entendre : « Il va quelquefois s'asperger d'eau de mer ; et « si alors quelqu'un le regarde avec envie, il attache un « ail sur sa tête, et va la laver, etc. » Cette cérémonie devoit détourner le mauvais effet que pourroit produire le coup d'œil de l'envieux. On trouvera plusieurs passages anciens sur l'influence maligne que l'on attribuoit à ce coup d'œil, dans les commentateurs de ce vers des *Bucoliques* de Virgile : (*Ecl.* III, v. 103.)

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.

L'eau de mer étoit regardée comme la plus convenable aux purifications. (Voyez *Anacharsis*, chap. XXI ; et Duport dans les notes du commencement de ce chapitre.)

(12) Espèce d'ognon marin. (*La Bruyère.*) Le traducteur a inséré dans le texte la manière dont il croyoit que cette expiation se faisoit ; mais il paroît que le chien sacrifié n'étoit que porté autour de la personne qu'on vouloit purifier, et la squille étoit vraisemblablement brûlée.

(13) Le grec ajoute même dans l'ancien texte : « Ou « un homme dont l'esprit est aliéné. »

CHAPITRE XVII.

DE L'ESPRIT CHAGRIN.

L'esprit chagrin fait que l'on n'est jamais content de personne, et que l'on fait aux autres mille plaintes sans fondement (1). Si quelqu'un fait un festin, et qu'il se souvienne d'envoyer un plat (2) à un homme de cette humeur, il ne reçoit de lui pour tout remercîment que le reproche d'avoir été oublié: « Je n'étois pas digne, « dit cet esprit querelleur, de boire de son vin, « ni de manger à sa table. » Tout lui est suspect, jusques aux caresses que lui fait sa maîtresse : Je doute fort, lui dit-il, que vous soyez sincère, et que toutes ces démonstrations d'amitié partent du cœur (3). Après une grande sécheresse venant à pleuvoir (4), comme il ne peut se plaindre de la pluie, il s'en prend au ciel de ce qu'elle n'a pas commencé plus tôt. Si le hasard lui fait voir une bourse dans son chemin, il s'incline. Il y a des gens, ajoute-t-il, qui ont du bonheur; pour moi, je n'ai jamais eu celui de trouver un

trésor. Une autre fois, ayant envie d'un esclave, il prie instamment celui à qui il appartient d'y mettre le prix ; et dès que celui-ci, vaincu par ses importunités, le lui a vendu (5), il se repent de l'avoir acheté. « Ne suis-je pas trompé? « demande-t-il ; et exigeroit-on si peu d'une chose « qui seroit sans défaut? » A ceux qui lui font les compliments ordinaires sur la naissance d'un fils, et sur l'augmentation de sa famille, ajoutez, leur dit-il, pour ne rien oublier, sur ce que mon bien est diminué de la moitié (6). Un homme chagrin, après avoir eu de ses juges ce qu'il demandoit, et l'avoir emporté tout d'une voix sur son adversaire, se plaint encore de celui qui a écrit ou parlé pour lui, de ce qu'il n'a pas touché les meilleurs moyens de sa cause ; ou lorsque ses amis ont fait ensemble une certaine somme pour le secourir dans un besoin pressant (7), si quelqu'un l'en félicite, et le convie à mieux espérer de la fortune : Comment, lui répond-il, puis-je être sensible à la moindre joie, quand je pense que je dois rendre cet argent à chacun de ceux qui me l'ont prêté, et n'être pas encore quitte envers eux de la reconnoissance de leur bienfait ?

NOTES.

(1) Si l'on vouloit traduire littéralement le texte corrigé par Casaubon, cette définition seroit, « L'esprit « chagrin est un blâme injuste de ce que l'on reçoit ; » et d'après le manuscrit du Vatican corrigé par Schneider, « Une disposition à blâmer ce qui vous est donné avec « bonté. »

(2) C'a été la coutume des Juifs et d'autres peuples orientaux, des Grecs et des Romains. (*La Bruyère.*) Il falloit ajouter, « Dans les repas donnés après des sacri- « fices. » (Voyez chap. XII, note 5.) Au lieu d'un plat, il y a dans le texte « Une portion de la victime. »

(3) Littéralement : « Comblé de caresses par sa maî- « tresse, il lui dit : Je serois fort étonné si tu me ché- « rissois aussi de cœur. »

(4) Il auroit fallu dire : « Si après une grande séche- « resse il vient à pleuvoir. » Le lecteur attentif aura déjà remarqué dans cette traduction beaucoup de négligences de style qu'on ne pardonneroit pas de nos jours.

(5) Au lieu de ces mots, et dès que celui-ci, etc., le texte dit, « Et s'il a eu un bon marché. » M. Barthélemy, qui a inséré quelques traits de ce Caractère dans son chapitre XXVIII, rend celui-ci de la manière suivante : « Un « de mes amis, après les plus tendres sollicitations, con- « sent à me céder le meilleur de ses esclaves. Je m'en

« rapporte à son estimation : savez-vous ce qu'il fait ? il « me le donne à un prix fort au-dessous de la mienne. « Sans doute cet esclave a quelque vice caché. Je ne sais « quel poison secret se mêle toujours à mon bonheur. »

(6) Le grec porte : « Si tu ajoutes que mon bien est « diminué de moitié, tu auras dit la vérité. »

(7) Voyez chapitre 1, note 3.

CHAPITRE XVIII.

DE LA DÉFIANCE.

L'esprit de défiance nous fait croire que tout le monde est capable de nous tromper. Un homme défiant, par exemple, s'il envoie au marché l'un de ses domestiques pour y acheter des provisions, il le fait suivre par un autre, qui doit lui rapporter fidèlement combien elles ont coûté. Si quelquefois il porte de l'argent sur soi dans un voyage, il le calcule à chaque stade (1) qu'il fait pour voir s'il a son compte. Une autre fois, étant couché avec sa femme, il lui demande si elle a remarqué que son coffre-fort fût bien fermé, si sa cassette est toujours scellée (2), et si on a eu soin de bien fermer la porte du vestibule; et bien qu'elle assure que tout est en bon état, l'inquiétude le prend, il se léve du lit, va en chemise et les pieds nus, avec la lampe qui brûle dans sa chambre, visiter lui-même tous les endroits de sa maison; et ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il s'endort après cette recherche. Il mène avec

lui des témoins quand il va demander ses arrérages (3), afin qu'il ne prenne pas un jour envie à ses débiteurs de lui dénier sa dette. Ce n'est pas chez le foulon qui passe pour le meilleur ouvrier qu'il envoie teindre sa robe, mais chez celui qui consent de ne point la recevoir sans donner caution (4). Si quelqu'un se hasarde de lui emprunter quelques vases (5), il les lui refuse souvent; ou s'il les accorde, [il ne les laisse pas enlever qu'ils ne soient pesés : il fait suivre celui qui les emporte, et envoie dès le lendemain prier qu'on les lui envoie] (6). A-t-il un esclave qu'il affectionne et qui l'accompagne dans la ville (7), il le fait marcher devant lui, de peur que, s'il le perdoit de vue, il ne lui échappât et ne prît la fuite. A un homme qui, emportant de chez lui quelque chose que ce soit, lui diroit : Estimez cela, et mettez-le sur mon compte, il répondroit qu'il faut le laisser où on l'a pris, et qu'il a d'autres affaires que celle de courir après son argent (8).

NOTES.

(1) Six cents pas. (*La Bruyère.*) Le stade olympique avoit, selon M. Barthélemy, quatre-vingt-quatorze toises

et demie. Le manuscrit du Vatican porte : « Et s'assied « à chaque stade pour le compter. »

(2) Les anciens employoient souvent la cire et le cachet en place des serrures et des clefs. Ils cachetoient même quelquefois les portes, et sur-tout celles du gynécée. (Voyez entre autres *les Thesmoph.* d'Aristoph. v. 422.)

(3) « Quand il demande les intérêts de son argent, « afin que ses débiteurs ne puissent pas nier la dette. » Il faut supposer peut-être que c'est avec les mêmes témoins qui étoient présents lorsque l'argent a été remis.

(4) Le grec dit : « Mais chez celui qui a un bon ré« pondant. »

(5) D'or ou d'argent. (*La Bruyère.*)

(6) Ce qui se lit entre les deux [ ] n'est pas dans le grec, où le sens est interrompu ; mais il est suppléé par quelques interprètes. (*La Bruyère.*) C'est Casaubon qui avoit suppléé à cette phrase défectueuse, non-seulement par les mots que La Bruyère a désignés, mais encore par les quatre précédents. Voilà comme le manuscrit du Vatican restitue ce passage, dans lequel on reconnoîtra avec plaisir un trait que Casaubon avoit deviné : « Il les « refuse la plupart du temps ; mais s'ils sont demandés « par un ami ou par un parent, il est tenté de les es« sayer et de les peser, et exige presque une caution « avant de les prêter. » Il veut les essayer aux yeux de celui à qui il les confie, pour lui prouver que c'est de

l'or ou de l'argent fin. Ce sens du verbe grec, restitué dans cette phrase par M. Coray, est justifié par l'explication que donne Hésychius du substantif qui en dérive.

(7) La Bruyère a ajouté les mots « *Qu'il affectionne.* » M. Coray a joint ce trait au précédent, en l'appliquant à l'esclave qui porte les vases.

(8) Dans les additions du manuscrit du Vatican, à cette phrase difficile et elliptique, il faut, je crois, mettre le dernier verbe à l'optatif attique de l'aoriste, et traduire : « Il répond à ceux qui, ayant acheté quelque « chose chez lui, lui disent de faire le compte, et de « mettre l'objet en note, parcequ'ils n'ont pas en ce mo- « ment le temps de lui envoyer de l'argent : Oh ! ne « vous en mettez pas en peine ; car quand même vous « en auriez le temps, je ne vous en suivrois pas moins ; » c'est-à-dire, quand même vous me diriez que vous m'enverrez de l'argent sur-le-champ, je préférerois pourtant de vous accompagner chez vous ou chez votre banquier pour le toucher moi-même.

CHAPITRE XIX.

D'UN VILAIN HOMME.

Ce caractère suppose toujours dans un homme une extrême malpropreté, et une négligence pour sa personne qui passe dans l'excès, et qui blesse ceux qui s'en aperçoivent. Vous le verrez quelquefois tout couvert de lèpre, avec des ongles longs et malpropres, ne pas laisser de se mêler parmi le monde, et croire en être quitte pour dire que c'est une maladie de famille, et que son père et son aïeul y étoient sujets (1). Il a aux jambes des ulcères. On lui voit aux mains des poireaux et d'autres saletés, qu'il néglige de faire guérir; ou s'il pense à y remédier, c'est lorsque le mal, aigri par le temps, est devenu incurable. Il est hérissé de poil sous les aisselles et par tout le corps, comme une bête fauve: il a les dents noires, rongées, et telles que son abord ne se peut souffrir. Ce n'est pas tout (2): il crache ou il se mouche en mangeant, il parle la bouche

pleine (3), fait en buvant des choses contre la bienséance (4), ne se sert jamais au bain que d'une huile qui sent mauvais (5), et ne paroît guère dans une assemblée publique qu'avec une vieille robe (6) et toute tachée. S'il est obligé d'accompagner sa mère chez les devins, il n'ouvre la bouche que pour dire des choses de mauvais augure (7). Une autre fois, dans le temple et en faisant des libations (8), il lui échappera des mains une coupe ou quelque autre vase; et il rira ensuite de cette aventure, comme s'il avoit fait quelque chose de merveilleux. Un homme si extraordinaire ne sait point écouter un concert ou d'excellents joueurs de flûte; il bat des mains avec violence comme pour leur applaudir, ou bien il suit d'une voix désagréable le même air qu'ils jouent : il s'ennuie de la symphonie, et demande si elle ne doit pas bientôt finir. Enfin si, étant assis à table, il veut cracher, c'est justement sur celui qui est derrière lui pour lui donner à boire (9).

NOTES.

(1) Le manuscrit du Vatican ajoute : « Et qu'elle pré« serve sa race d'un mélange étranger. »

(2) Le grec porte ici la formule dont j'ai parlé au chapitre XI, note 9, et au chapitre XVI, note 1.

(3) Le grec ajoute : « Et laisse tomber ce qu'il mange. »

(4) Le manuscrit du Vatican ajoute : « Il est couché à « table sous la même couverture que sa femme, et prend « avec elle des libertés déplacées. »

(5) Le manuscrit du Vatican fait ici un léger changement, et ajoute un mot qui, tel qu'il est, ne présente aucun sens convenable ; M. Visconti propose de le corriger en σφίγγεσθαι, dans le sens de *se serrer dans ses habits ;* signification que l'on peut donner à ce verbe avec d'autant plus de vraisemblance, qu'Hésychius explique le substantif qui en dérive par *tunique.* Cet homme malpropre n'attend pas seulement que sa mauvaise huile soit sèche, mais s'enveloppe sur-le-champ dans ses habits. L'usage ordinaire exigeoit de laisser sécher l'huile au soleil ; ce que les Romains appeloient *insolatio.*

(6) Le manuscrit du Vatican ajoute « *tout usée* », et parle aussi d'une tunique grossière.

(7) Les anciens avoient un grand égard pour les paroles qui étoient proférées, même par hasard, par ceux qui venoient consulter les devins et les augures, prier ou sacrifier dans les temples. (*La Bruyère.*)

(8) Cérémonies où l'on répandoit du vin ou du lait dans les sacrifices. (*La Bruyère.*)

(9) Le grec dit : « Il crache par-dessus la table sur « celui qui lui donne à boire. » Les anciens n'occupoient qu'un côté de la table, ou des tables, qu'on plaçoit devant eux, et les esclaves qui les servoient se tenoient de l'autre côté.

Au reste, les quatre derniers traits de ce Caractère appartiennent peut-être au Caractère suivant. La transposition manifeste de plusieurs traits du Caractère XIX au Caractère XI doit inspirer naturellement l'idée d'attribuer à une cause semblable toutes les incohérences de cet ouvrage, plutôt que de les mettre sur le compte de l'auteur.

CHAPITRE XX.

D'UN HOMME INCOMMODE.

Ce qu'on appelle un fâcheux est celui qui, sans faire à quelqu'un un fort grand tort, ne laisse pas de l'embarrasser beaucoup (1); qui, entrant dans la chambre de son ami qui commence à s'endormir, le réveille pour l'entretenir de vains discours (2); qui, se trouvant sur le bord de la mer, sur le point qu'un homme est près de partir et de monter dans son vaisseau, l'arrête sans nul besoin, et l'engage insensiblement à se promener avec lui sur le rivage (3); qui, arrachant un petit enfant du sein de sa nourrice pendant qu'il tette, lui fait avaler quelque chose qu'il a mâché (4), bat des mains devant lui, le caresse, et lui parle d'une voix contrefaite; qui choisit le temps du repas, et que le potage est sur la table, pour dire qu'ayant pris médecine depuis deux jours, il est allé par haut et par bas, et qu'une bile noire et recuite étoit mêlée dans ses déjec-

tions (5); qui, devant toute une assemblée, s'avise de demander à sa mère quel jour elle a accouché de lui (6); qui, ne sachant que dire (7), apprend que l'eau de la citerne est fraîche, qu'il croît dans son jardin de bons légumes, ou que sa maison est ouverte à tout le monde comme une hôtellerie; qui s'empresse de faire connoître à ses hôtes un parasite (8) qu'il a chez lui; qui l'invite, à table, à se mettre en bonne humeur et à réjouir la compagnie.

NOTES.

(1) Littéralement : « La malice innocente est une conduite qui incommode sans nuire. »

(2) Le grec dit : « Ce mauvais plaisant est capable de « réveiller un homme qui vient de s'endormir, en entrant « chez lui pour causer. »

(3) Ou, d'après M. Coray : « Prêt à s'embarquer pour « quelque voyage, il se promène sur le rivage, et em« pêche qu'on ne mette à la voile, en priant ceux qui « doivent partir avec lui d'attendre qu'il ait fini sa pro« menade. »

(4) Casaubon a prouvé que c'étoit là la manière ordinaire de donner à manger aux enfants; mais par cette raison même, et d'après le sens littéral du grec, je crois

qu'il faut traduire : « Il mâche quelque chose comme pour « le lui donner, et l'avale lui-même. » Le manuscrit du Vatican ajoute, « et l'appelle plus malin que son grand-« père. »

(5) Théophraste lui fait dire « que la bile qu'il a ren-« due étoit plus noire que la sauce qui est sur la table. » Ce trait et le suivant me paroissent appartenir au Caractère précédent, à la place de ceux que je crois avoir été distraits de celui-ci. (Voyez la note 9 du chapitre précédent.)

(6) Le manuscrit du Vatican ajoute ici une phrase très obscure, et vraisemblablement altérée par les copistes. Il me paroît que Théophraste fait dire à ce mauvais plaisant, au sujet des douleurs de sa mère : « Un moment « bien doux a dû précéder celui-là ; et sans ces deux cho-« ses il est impossible de produire un homme. »

(7) Cette transition est de La Bruyère : les traits qui suivent me paroissent appartenir au Caractère suivant ou au chapitre XXIII. D'après les additions du manuscrit du Vatican, il faut les traduire : « Il se vante d'avoir chez « lui d'excellente eau de citerne, et de posséder un jardin « qui lui donne les légumes les plus tendres en grande « abondance. Il dit aussi qu'il a un cuisinier d'un rare ta-« lent, et que sa maison est comme une hôtellerie, par-« cequ'elle est toujours pleine d'étrangers, et que ses amis « ressemblent au tonneau percé de la fable, puisqu'il ne « peut les satisfaire en les comblant de bienfaits. » Les

traits suivants sont encore d'un genre différent, et conviendroient mieux au chapitre XIII ou au chapitre XI : « Quand il donne un repas, il fait connoître son parasite « à ses convives ; et les provoquant à boire, il dit que « celle qui doit amuser la compagnie est toute prête, et « que, dès qu'on voudra, il la fera chercher chez l'entre- « preneur, pour faire de la musique et pour égayer tout le « monde. » (Voyez chap. IX, note 4, et chap. XI, note 5.) Ces nombreuses transpositions favorisent l'opinion de ceux qui croient que l'ouvrage de Théophraste d'où ces Caractères sont extraits avoit une forme toute différente de celle de ces fragments.

(8) Mot grec qui signifie celui qui ne mange que chez autrui. (*La Bruyère.*)

CHAPITRE XXI.

DE LA SOTTE VANITÉ (1).

La sotte vanité semble être une passion inquiète de se faire valoir par les plus petites choses, ou de chercher dans les sujets les plus frivoles du nom et de la distinction. Ainsi un homme vain, s'il se trouve à un repas, affecte toujours de s'asseoir proche de celui qui l'a convié; il consacre à Apollon la chevelure d'un fils qui lui vient de naître; et dès qu'il est parvenu à l'âge de puberté, il le conduit lui-même à Delphes, lui coupe les cheveux, et les dépose dans le temple comme un monument d'un vœu solennel qu'il a accompli (2). Il aime à se faire suivre par un More (3). S'il fait un payement, il affecte que ce soit dans une monnoie toute neuve, et qui ne vienne que d'être frappée (4). Après qu'il a immolé un bœuf devant quelque autel, il se fait réserver la peau du front de cet animal, il l'orne de rubans et de fleurs, et l'attache à l'endroit de sa maison

le plus exposé à la vue de ceux qui passent (5), afin que personne du peuple n'ignore qu'il a sacrifié un bœuf. Une autre fois, au retour d'une cavalcade (6) qu'il aura faite avec d'autres citoyens, il renvoie chez soi par un valet tout son équipage, et ne garde qu'une riche robe dont il est habillé, et qu'il traîne le reste du jour dans la place publique. S'il lui meurt un petit chien, il l'enterre, lui dresse une épitaphe avec ces mots : *Il étoit de race de Malte* (7). Il consacre un anneau à Esculape, qu'il use à force d'y pendre des couronnes de fleurs. Il se parfume tous les jours (8). Il remplit avec un grand faste tout le temps de sa magistrature (9); et sortant de charge, il rend compte au peuple avec ostentation des sacrifices qu'il a faits, comme du nombre et de la qualité des victimes qu'il a immolées. Alors, revêtu d'une robe blanche, et couronné de fleurs, il paroît dans l'assemblée du peuple : « Nous pouvons, dit-« il, vous assurer, ô Athéniens ! que pendant le « temps de notre gouvernement nous avons sa-« crifié à Cybèle, et que nous lui avons rendu des « honneurs tels que les mérite de nous la mère « des dieux : espérez donc toutes choses heureu-« ses de cette déesse. » Après avoir parlé ainsi,

il se retire dans sa maison, où il fait un long récit à sa femme de la manière dont tout lui a réussi au-delà même de ses souhaits.

NOTES.

(1) Le mot employé par Théophraste signifie littéralement *l'ambition des petites choses.*

(2) Le peuple d'Athènes, ou les personnes plus modestes, se contentoient d'assembler leurs parents, de couper en leur présence les cheveux de leur fils parvenu à l'âge de puberté, et de les consacrer ensuite à Hercule, ou à quelque autre divinité qui avoit un temple dans la ville. (*La Bruyère.*) Le grec dit seulement: « Il conduit « son fils à Delphes pour lui faire couper les cheveux. » C'étoit, selon Plutarque dans la *Vie de Thésée,* l'antique usage d'Athènes lorsqu'un enfant étoit parvenu à l'âge de puberté. Il me paroît que cette coupe de cheveux étoit différente de celle qui avoit lieu lors de l'inscription dans la curie, et dont il a été parlé au chapitre X, note 4. On peut consulter, sur les différentes formalités par lesquelles les enfants passoient successivement pour arriver enfin au rang de citoyen, le *Voyage du jeune Anacharsis,* chap. XXVI.

(3) Anciennement ces nègres étoient fort chers (Voyez Térence, *Eunuch.* acte 1er, scène II, v. 85); au lieu que

sous les empereurs romains ils étoient moins estimés que d'autres esclaves (Voyez Visconti, *in Mus. Pio Clement.* III, pl. 35. Voyez aussi le Caractère du Glorieux, tiré des Rhétoriques *ad Herennium.*)

(4) Le manuscrit du Vatican insère ici : « Il achète une « petite échelle pour le geai qu'il nourrit chez lui, et fait « faire un petit bouclier de cuivre que l'oiseau doit porter « lorsqu'il sautille sur cette échelle. »

(5) Le grec ne parle pas de la peau du front seulement, mais de toute la partie antérieure de la tête; et cet usage paroît avoir donné lieu à l'ornement des frises des entablements anciens, composé d'une suite de crânes de taureaux liés par des festons de laine.

(6) Le grec parle d'une parade du corps de la cavalerie d'Athènes; ce corps de douze cents hommes étoit composé des citoyens les plus riches et les plus puissants. C'est pour faire voir à tout le monde qu'il sert dans cette élite, que ce vaniteux se promène dans la place publique en gardant son habit de cérémonie, que, selon le véritable sens du texte, il retrousse élégamment. Le manuscrit du Vatican ajoute, « Et ses éperons. » On voit encore aujourd'hui une pompe ou procession de ce genre, sculptée par Phidias, ou sur ses dessins, dans la grande frise du temple de Minerve à Athènes : elle est représentée dans Stuart, au commencement du volume II.

(7) Cette île portoit de petits chiens fort estimés. (*La*

Bruyère.) Le grec dit : « Il lui dresse un monument et « un cippe sur lequel il fait graver, etc. »

(8) La Bruyère et tous ceux qui ont séparé ce trait du précédent n'ont pas fait attention que le grec ne parle pas de parfums extraordinaires, et que se frotter d'huile tous les jours n'étoit pas un effet de la vanité à Athènes, mais un usage ordinaire. (Voyez chap. v, note 4.) Par cette raison, et d'après le manuscrit du Vatican, il faut traduire : « Il suspend un anneau dans le temple d'Esculape, « et l'use à force d'y suspendre des fleurs et d'y verser de « l'huile. » D'après M. Schneider, cet anneau étoit apparemment de la classe de ceux auxquels on attribuoit des vertus médicales, et c'est par reconnoissance de quelque guérison que le vaniteux le suspend. Les couronnes de fleurs renouvelées souvent rappellent ce vers de Virgile, *Æneid.* 1, 416 :

Thure calent aræ, sertisque recentibus halant.

(9) La Bruyère a beaucoup altéré ce trait. Le grec porte : « Il intrigue auprès des prytanes pour que ce soit lui que « l'on charge d'annoncer au peuple le résultat des sacri- « fices : alors, revêtu d'un habit magnifique, et portant « une couronne sur la tête, il dit avec emphase : O citoyens « d'Athènes, nous, les prytanes, avons sacrifié à la mère « des dieux ; le sacrifice a été bien reçu, et il est d'un « heureux présage ; recevez-en les fruits, etc. » (Voyez sur les prytanes la table III, ajoutée au *Voyage d'Anacharsis*, et le chapitre XIV du corps de l'ouvrage.) Les

sacrifices que les présidents des prytanes faisoient trois ou quatre fois par mois s'adressoient à différentes divinités; il se peut que l'abréviateur ou les copistes aient omis quelques noms; peut-être aussi s'agit-il d'un sacrifice à Vesta, dont le culte étoit confié particulièrement à ces magistrats, et qui a été confondue plusieurs fois par les anciens avec Cybèle. Voyez la Dissertation de Spanheim dans le cinquième volume du *Trésor* de Grævius.

CHAPITRE XXII.

DE L'AVARICE.

Ce vice est dans l'homme un oubli de l'honneur et de la gloire, quand il s'agit d'éviter la moindre dépense (1). Si un tel homme a remporté le prix de la tragédie (2), il consacre à Bacchus des guirlandes ou des bandelettes faites d'écorce de bois (3), et il fait graver son nom sur un présent magnifique. Quelquefois, dans les temps difficiles, le peuple est obligé de s'assembler pour régler une contribution capable de subvenir aux besoins de la république; alors il se léve et garde le silence (4), ou le plus souvent il fend la presse et se retire. Lorsqu'il marie sa fille, et qu'il sacrifie, selon la coutume, il n'abandonne de la victime que les parties seules qui doivent être brûlées sur l'autel (5); il réserve les autres pour les vendre; et comme il manque de domestiques pour servir à table et être chargés du soin des noces (6), il loue des gens pour tout

le temps de la fête, qui se nourrissent à leurs dépens, et à qui il donne une certaine somme. S'il est capitaine de galère, voulant ménager son lit, il se contente de coucher indifféremment avec les autres sur de la natte qu'il emprunte de son pilote (7). Vous verrez une autre fois cet homme sordide acheter en plein marché des viandes cuites, toutes sortes d'herbes, et les porter hardiment dans son sein et sous sa robe : s'il l'a un jour envoyée chez le teinturier pour la détacher, comme il n'en a pas une seconde pour sortir, il est obligé de garder la chambre. Il sait éviter dans la place la rencontre d'un ami pauvre qui pourroit lui demander, comme aux autres, quelque secours (8); il se détourne de lui, et reprend le chemin de sa maison. Il ne donne point de servantes à sa femme (9), content de lui en louer quelques unes pour l'accompagner à la ville toutes les fois qu'elle sort. Enfin, ne pensez pas que ce soit un autre que lui qui balaye le matin sa chambre, qui fasse son lit et le nettoie. Il faut ajouter qu'il porte un manteau usé, sale et tout couvert de taches; qu'en ayant honte lui-même, il le retourne quand il est obligé d'aller tenir sa place dans quelque assemblée (10).

NOTES.

(1) La définition de cette nouvelle nuance d'avarice est certainement altérée dans le grec; je crois qu'il faut corriger ἀπουίσα, φιλ. δ. ἐχούσης: le sens alors est celui que La Bruyère a exprimé, et nul autre ne peut convenir à ce Caractère. La préposition ἀπὸ peut avoir été exprimée par une ligature qu'un copiste a prise pour περὶ: un correcteur a mis la véritable à la marge; et on l'a insérée par erreur à la place où on la trouve à présent dans les manuscrits, et où elle ne forme qu'un barbarisme.

(2) Qu'il a faite ou récitée. (*La Bruyère.*) Ou plutôt qu'il a fait jouer par des comédiens nourris et instruits à ses frais.

(3) Le texte dit simplement : « Il consacre à Bacchus « une couronne de bois, sur laquelle il fait graver son « nom. »

(4) Ceux qui vouloient donner se levoient et offroient une somme : ceux qui ne vouloient rien donner se levoient et se taisoient. (*La Bruyère.*) Voyez le chapitre LVI du *jeune Anacharsis.*

(5) C'étoient les cuisses et les intestins. (*La Bruyère.*) On partageoit la victime entre les dieux, les prêtres et ceux qui l'avoient présentée. La portion des dieux étoit brûlée, celle des prêtres faisoit partie de leur revenu, et la troisième servoit à un festin ou à des présents donnés

par celui qui avoit sacrifié. (*Voyage du jeune Anacharsis*, chap. XXI.)

(6) Cette raison est ajoutée par le traducteur. Le grec dit seulement : « Il oblige les gens qu'il loue, pour servir « pendant les noces, à se nourrir chez eux. » Les noces des Athéniens étoient des fêtes très magnifiques ; et on ne pouvoit pas reprocher à un homme de n'avoir pas assez de domestiques pour servir dans cette occasion ; mais c'étoit une lésinerie que de ne pas nourrir ceux qu'on louoit.

(7) Le grec dit : « S'il commande une galère qu'il a « fournie à l'état, il fait étendre les couvertures du pilote « sous le pont, et met les siennes en réserve. » Les citoyens d'Athènes étoient obligés d'équiper un nombre de galères proportionné à l'état de leur fortune. (Voyez le *Voyage du jeune Anacharsis*, chap. LVI.) Les triérarques avoient un cabinet particulier nommé *la tente;* mais cet avare aime mieux coucher avec l'équipage, sous ce morceau de tillac qui se trouvoit entre les deux tours. V. Pollux, I, 90. Dans les galères modernes, les chevaliers de Malte avoient, comme les triérarques d'Athènes, un *tendelet;* et le capitaine couchoit, comme ici le pilote, sous un bout de pont ou de tillac qui s'appeloit *la teuque.*

Le manuscrit du Vatican ajoute : « Il est capable de ne « pas envoyer ses enfants à l'école vers le temps où il est « d'usage de faire des présents au maître ; mais de dire « qu'ils sont malades, afin de s'épargner cette dépense. »

(8) Par forme de contribution. (Voyez les chapitres de la Dissimulation et de l'Esprit chagrin. *La Bruyère.*) (Voyez chap. I, note 3, et chap. XVII, note 6.) Le manuscrit du Vatican ajoute au commencement de cette phrase : « S'il est prévenu que cet ami fait une collecte ; » et à la fin, « Et rentre chez lui par un grand détour. »

(9) Le manuscrit du Vatican ajoute : « Qui lui a porté « une dot considérable ; » et continue : « Mais il loue une « jeune fille pour la suivre dans ses sorties ; » car je crois que c'est ainsi qu'il faut corriger et entendre ce texte. Le passage de Pollux, que j'ai cité au chap. II, note 6, s'oppose à la manière dont M. Schneider a voulu y suppléer : il est bien plus simple de lire, ἐκ τῶν γυναικείων παιδίων, et c'est un trait d'avarice de plus de ne louer qu'une femme. Cette conjecture ingénieuse est de M. Visconti. Le manuscrit du Vatican ajoute encore : « Il porte des souliers rac« commodés et à double semelle, et s'en vante en disant « qu'ils sont aussi durs que de la corne. » (Voyez chap. IV, note 2.)

(10) Ce dernier trait est tout-à-fait altéré par cette traduction, et il me semble qu'aucun éditeur n'en a encore saisi le véritable sens. Le grec dit : « Pour s'asseoir, il roule « le vieux manteau qu'il porte lui-même ; » c'est-à-dire au lieu de se faire suivre par un esclave qui porte un pliant, comme c'étoit l'usage des riches (Voyez Aristophane *in Equit.*, v. 1381 et suiv., et Hésych. *in Oklad.*), il épargne cette dépense en s'asseyant sur son vieux manteau.

CHAPITRE XXIII.

DE L'OSTENTATION.

Je n'estime pas que l'on puisse donner une idée plus juste de l'ostentation, qu'en disant que c'est dans l'homme une passion de faire montre d'un bièn ou des avantages qu'il n'a pas. Celui en qui elle domine s'arrête dans l'endroit du Pirée (1) où les marchands étalent, et où se trouve un plus grand nombre d'étrangers; il entre en matière avec eux, il leur dit qu'il a beaucoup d'argent sur la mer; il discourt avec eux des avantages de ce commerce, des gains immenses qu'il y a à espérer pour ceux qui y entrent, et de ceux surtout que lui qui leur parle y a faits (2). Il aborde dans un voyage le premier qu'il trouve sur son chemin, lui fait compagnie, et lui dit bientôt qu'il a servi sous Alexandre (3), quels beaux vases et tout enrichis de pierreries il a rapportés de l'Asie, quels excellents ouvriers s'y rencontrent, et combien ceux de l'Europe leur sont inférieurs (4).

Il se vante dans une autre occasion d'une lettre qu'il a reçue d'Antipater (5), qui apprend que lui troisième est entré dans la Macédoine. Il dit une autre fois que, bien que les magistrats lui aient permis tels transports de bois (6) qu'il lui plairoit sans payer de tribut, pour éviter néanmoins l'envie du peuple, il n'a point voulu user de ce privilége. Il ajoute que, pendant une grande cherté de vivres, il a distribué aux pauvres citoyens d'Athènes jusques à la somme de cinq talents (7): et s'il parle à des gens qu'il ne connoît point, et dont il n'est pas mieux connu, il leur fait prendre des jetons, compter le nombre de ceux à qui il a fait ces largesses; et quoiqu'il monte à plus de six cents personnes, il leur donne à tous des noms convenables; et après avoir supputé les sommes particulières qu'il a données à chacun d'eux, il se trouve qu'il en résulte le double de ce qu'il pensoit, et que dix talents y sont employés, sans compter, poursuit-il, les galères que j'ai armées à mes dépens, et les charges publiques que j'ai exercées à mes frais et sans récompense (8). Cet homme fastueux va chez un fameux marchand de chevaux, fait sortir de l'écurie les plus beaux et les meilleurs, fait ses

offres, comme s'il vouloit les acheter. De même il visite les foires les plus célèbres (9), entre sous les tentes des marchands, se fait déployer une riche robe, et qui vaut jusqu'à deux talents; et il sort en querellant son valet de ce qu'il ose le suivre sans porter de l'or sur lui pour les besoins où l'on se trouve (10). Enfin, s'il habite une maison dont il paye le loyer, il dit hardiment à quelqu'un qui l'ignore que c'est une maison de famille, et qu'il a héritée de son père; mais qu'il veut s'en défaire, seulement parcequ'elle est trop petite pour le grand nombre d'étrangers qu'il retire chez lui (11).

NOTES.

(1) Port à Athènes fort célèbre. (*La Bruyère.*) Le traducteur a exprimé par cette phrase une correction de Casaubon que peut-être le texte n'exigeoit point; le mot que donnent les manuscrits signifie la langue de terre qui joint la péninsule du Pirée au continent, et qui servoit de promenade aux Athéniens.

(2) Le manuscrit du Vatican ajoute, « Et des pertes; » et continue : « Et en se vantant ainsi, il envoie son es-« clave à un comptoir où il n'a qu'une drachme à tou-« cher. »

(3) Tous les manuscrits portent *Évandre*, nom que

l'on ne trouve point dans l'histoire de ce temps. Le manuscrit du Vatican ajoute, « Et comment il étoit avec « lui. »

(4) C'étoit contre l'opinion commune de toute la Grèce. (*La Bruyère.*) Cependant on faisoit venir d'Asie plusieurs articles de manufactures (Voyez le *Voyage du jeune Anacharsis*, chap. XX et LV); et ce n'est que dans les beaux arts que les Grecs paroissent avoir eu une supériorité exclusive.

(5) L'un des capitaines d'Alexandre-le-Grand, et dont la famille régna quelque temps dans la Macédoine. (*La Bruyère.*) (Voyez chap. VIII, note 6.) Dans le reste de la phrase il faut, je crois, adopter la correction d'Auber, et traduire : « Qu'il est arrivé dans la Macédoine en trois « jours, » ou peut-être, « depuis trois jours. »

(6) Parcèque les pins, les sapins, les cyprès, et tout autre bois propre à construire des vaisseaux, étoient rares dans le pays attique, l'on n'en permettoit le transport en d'autres pays qu'en payant un fort gros tribut. (*La Bruyère.*) Je crois, avec M. Coray, que ce trait a rapport à celui qui précède, et qu'il faut traduire : « Et que ce « prince lui ayant voulu permettre d'exporter des bois de « construction sans payer de droits, il l'avoit refusé pour « éviter les calomnies. » C'est de la Macédoine qu'on faisoit venir ordinairement ces bois. Le manuscrit du Vatican ajoute, d'après l'interprétation de M. Schneider : « Car « il falloit bien être plus raisonnable que les Macédoniens. »

Cette faveur d'un roi étranger auroit pu compromettre un Athénien, ou du moins lui attirer l'envie et la haine d'une partie de ses concitoyens.

(7) Un talent attique dont il s'agit valoit soixante mines attiques ; une mine, cent drachmes ; une drachme, six oboles. Le talent attique valoit quelque six cents écus de notre monnoie. (*La Bruyère.*) D'après l'évaluation de M. Barthélemy, le talent, que La Bruyère n'estime qu'environ 1800 livres, en valoit 5400. Le manuscrit du Vatican ajoute : « Car je ne sais ce que c'est que de refuser. »

Le grec ne joint pas le trait suivant à celui-ci, et y parle de ce genre de collectes nommées *éranes*, dont il a été question au chap. I, note 3.

(8) On peut consulter sur les charges onéreuses d'Athènes le *Voyage du jeune Anacharsis*, chapitre XXIX et chap. LVI. Elles consistoient en repas à donner, en chœurs à fournir pour les jeux, en contributions pour l'entretien des gymnases, etc., etc.

(9) Le grec dit : « Il se rend aux boutiques des mar-« chands, et y demande des étoffes précieuses jusqu'à la « valeur de deux talents, etc. » On peut substituer à la correction de Casaubon celle de χλιδίας, proposée par M. Visconti.

(10) Coutume des anciens. (*La Bruyère.*)

(11) Par droit d'hospitalité. (*La Bruyère.*)

CHAPITRE XXIV.

DE L'ORGUEIL.

Il faut définir l'orgueil, une passion qui fait que de tout ce qui est au monde l'on n'estime que soi. Un homme fier et superbe n'écoute pas celui qui l'aborde dans la place pour lui parler de quelque affaire ; mais, sans s'arrêter, et se faisant suivre quelque temps, il lui dit enfin qu'on peut le voir après son souper (1). Si l'on a reçu de lui le moindre bienfait, il ne veut pas qu'on en perde jamais le souvenir ; il le reprochera en pleine rue, à la vue de tout le monde (2). N'attendez pas de lui qu'en quelque endroit qu'il vous rencontre il s'approche de vous, et qu'il vous parle le premier : de même, au lieu d'expédier sur-le-champ des marchands ou des ouvriers, il ne feint point de les renvoyer au lendemain matin, et à l'heure de son lever. Vous le voyez marcher dans les rues de la ville la tête baissée, sans daigner parler à personne de ceux qui vont et viennent (3). S'il se fami-

liarise quelquefois jusques à inviter ses amis à un repas, il prétexte des raisons (4) pour ne pas se mettre à table et manger avec eux, et il charge ses principaux domestiques du soin de les régaler. Il ne lui arrive point de rendre visite à personne sans prendre la précaution d'envoyer quelqu'un des siens pour avertir qu'il va venir (5). On ne le voit point chez lui lorsqu'il mange ou qu'il se parfume (6). Il ne se donne pas la peine de régler lui-même des parties; mais il dit négligemment à un valet de les calculer, de les arrêter, et les passer à compte. Il ne sait point écrire dans une lettre: « Je vous prie de me faire ce plaisir, » ou « de me rendre ce service; » mais, « j'entends « que cela soit ainsi; j'envoie un homme vers vous « pour recevoir une telle chose; je ne veux pas « que l'affaire se passe autrement; faites ce que « je vous dis promptement et sans différer. » Voilà son style.

NOTES.

(1) Littéralement: « L'orgueilleux est capable de dire à « celui qui est pressé de le voir immédiatement après le « dîner, que cela ne se peut faire qu'à la promenade. »

(2) D'après le manuscrit du Vatican: « S'il fait du bien

« à quelqu'un, il lui recommande de s'en souvenir : si on « le choisit pour arbitre, il juge la cause en marchant dans « les rues : s'il est élu pour quelque magistrature, il la « refuse en affirmant par serment qu'il n'a pas le temps « de s'en charger. » Je corrige le verbe qui commence la seconde phrase, en βαδίζων.

(3) Le manuscrit du Vatican ajoute, « Ou bien portant « la tête haute, quand bon lui semble. »

(4) C'est le traducteur qui a ajouté cet adoucissement.

(5) Voyez le chapitre II, *de la Flatterie*. (*La Bruyère*.)

(6) Avec des huiles de senteur. (*La Bruyère*.) (Voyez chap. V, note 4.) Le manuscrit du Vatican ajoute, « Ou lorsqu'il se lave. »

CHAPITRE XXV.

DE LA PEUR, OU DU DÉFAUT DE COURAGE.

Cette crainte est un mouvement de l'ame qui s'ébranle, ou qui cède en vue d'un péril vrai ou imaginaire; et l'homme timide est celui dont je vais faire la peinture. S'il lui arrive d'être sur la mer, et s'il aperçoit de loin des dunes ou des promontoires, la peur lui fait croire que c'est le débris de quelques vaisseaux qui ont fait naufrage sur cette côte (1); aussi tremble-t-il au moindre flot qui s'élève, et il s'informe avec soin si tous ceux qui naviguent avec lui sont initiés (2): s'il vient à remarquer que le pilote fait une nouvelle manœuvre, ou semble se détourner comme pour éviter un écueil, il l'interroge, il lui demande avec inquiétude s'il ne croit pas s'être écarté de sa route, s'il tient toujours la haute mer, et si les dieux sont propices (3): après cela il se met à raconter une vision qu'il a eue pendant la nuit, dont il est encore tout épouvanté, et qu'il prend

pour un mauvais présage. Ensuite, ses frayeurs venant à croître, il se déshabille et ôte jusques à sa chemise, pour pouvoir mieux se sauver à la nage; et après cette précaution il ne laisse pas de prier les nautoniers de le mettre à terre (4). Que si cet homme foible, dans une expédition militaire où il s'est engagé, entend dire que les ennemis sont proches, il appelle ses compagnons de guerre, observe leur contenance sur ce bruit qui court, leur dit qu'il est sans fondement, et que les coureurs n'ont pu discerner si ce qu'ils ont découvert à la campagne sont amis ou ennemis (5): mais si l'on n'en peut plus douter par les clameurs que l'on entend, et s'il a vu lui-même de loin le commencement du combat, et que quelques hommes aient paru tomber à ses yeux; alors, feignant que la précipitation et le tumulte lui ont fait oublier ses armes (6), il court les querir dans sa tente, où il cache son épée sous le chevet de son lit, et emploie beaucoup de temps à la chercher, pendant que, d'un autre côté, son valet va, par ses ordres, savoir des nouvelles des ennemis, observe quelle route ils ont prise, et où en sont les affaires; et dès qu'il voit apporter au camp quelqu'un tout sanglant

d'une blessure qu'il a reçue, il accourt vers lui, le console et l'encourage (7), étanche le sang qui coule de sa plaie, chasse les mouches qui l'importunent, ne lui refuse aucun secours, et se mêle de tout, excepté de combatttre. Si, pendant le temps qu'il est dans la chambre du malade, qu'il ne perd pas de vue, il entend la trompette qui sonne la charge: Ah! dit-il avec imprécation, puisses-tu être pendu (8), maudit sonneur, qui cornes incessamment, et fais un bruit enragé qui empêche ce pauvre homme de dormir! Il arrive même que, tout plein d'un sang qui n'est pas le sien, mais qui a rejailli sur lui de la plaie du blessé, il fait accroire (9) à ceux qui reviennent du combat qu'il a couru un grand risque de sa vie pour sauver celle de son ami: il conduit vers lui ceux qui y prennent intérêt, ou comme ses parents, ou parcequ'ils sont d'un même pays (10); et là il ne rougit pas de leur raconter quand, et de quelle manière il a tiré cet homme des ennemis, et l'a apporté dans sa tente.

NOTES.

(1) Le grec dit : « Sur mer, il prend des promontoires « pour des galères de pirates. »

(2) Les anciens naviguoient rarement avec ceux qui passoient pour impies ; et ils se faisoient initier avant de partir, c'est-à-dire instruire des mystères de quelque divinité, pour se la rendre propice dans leurs voyages. (Voyez le chap. XVI, *de la Superstition*. La Bruyère.)

Les mystères dont il s'agit ici sont ou ceux d'Eleusis, dans lesquels, d'après la religion populaire des Grecs, tout le monde devoit être initié ; ou bien ceux de Samothrace, qui étoient censés avoir la vertu particulière de préserver leurs initiés des naufrages.

(3) Ils consultoient les dieux par les sacrifices, ou par les augures, c'est-à-dire par le vol, le chant et le manger des oiseaux, et encore par les entrailles des bêtes. (*La Bruyère.*) Le grec porte : « Il lui demande ce qu'il pense « *du dieu ;* » et je crois avec Fischer et Coray que cela veut dire « ce qu'il présume de l'état du ciel. » Jupiter, ou le dieu par excellence, présidoit sur-tout aux révolutions de l'atmosphère. On peut même observer en général que la météorologie paroît avoir été la base primitive ou du moins la première occasion de la religion des Grecs. C'est ce qui devoit arriver dans un pays entrecoupé par des montagnes et entouré de la mer. Les religions antiques des grands continents ouverts et plats devoient au

contraire être fondées principalement sur l'astronomie. Des traditions historiques se sont ensuite confondues avec les sentiments vagues de crainte, de reconnoissance et d'admiration, que produisoient les révolutions de la nature. Des allégories et des idées morales y ont été jointes dès les commencements de la civilisation; mais la suite des siècles, et sur-tout les temps de malheurs et d'oppression, ont plongé les peuples dans les superstitions les plus grossières, tandis qu'un petit nombre de sages s'élevoit à des sentiments plus purs, et à des conceptions plus vastes et plus lumineuses.

(4) Le grec porte : « Il se déshabille, donne sa tunique à « son esclave, et prie qu'on l'approche de la terre, pour « la gagner à la nage, et se mettre ainsi en sûreté. »

(5) D'après le manuscrit du Vatican, il faut traduire ce passage : « S'il fait une campagne dans l'infanterie, il ap« pelle à soi ceux qui courent aux armes pour commencer « l'attaque, et leur dit de s'arrêter d'abord, et de regarder « autour d'eux; car il est difficile de discerner si ce sont « les ennemis. »

(6) Plus littéralement : « Mais quand il entend le bruit « du combat, quand il voit des hommes tomber, alors il « dit à ceux qui l'entourent qu'à force d'empressement il « a oublié son épée, etc. »

(7) Le manuscrit du Vatican ajoute : « Essaie de le por« ter, et puis s'assied à côté de lui, etc. »

(8) Le grec dit : « Puisses-tu devenir la pâture des cor « beaux ! »

(9) Le texte porte : « Il va à la rencontre de ceux qui « reviennent du combat, et leur dit, etc. »

(10) D'après le manuscrit du Vatican : « Il conduit vers « lui ceux de sa bourgade ou de sa tribu. »

CHAPITRE XXVI.

DES GRANDS D'UNE RÉPUBLIQUE (1).

La plus grande passion de ceux qui ont les premières places dans un état populaire n'est pas le desir du gain ou de l'accroissement de leurs revenus, mais une impatience de s'agrandir, et de se fonder, s'il se pouvoit, une souveraine puissance sur la ruine de celle du peuple (2). S'il est assemblé pour délibérer à qui des citoyens il donnera la commission d'aider de ses soins le premier magistrat dans la conduite d'une fête ou d'un spectacle, cet homme ambitieux, et tel que je viens de le définir, se léve, demande cet emploi, et proteste que nul autre ne peut si bien s'en acquitter (3). Il n'approuve point la domination de plusieurs (4); et de tous les vers d'Homère il n'a retenu que celui-ci :

Les peuples sont heureux quand un seul les gouverne.

Son langage le plus ordinaire est tel : Retirons-

nous de cette multitude qui nous environne; tenons ensemble un conseil particulier où le peuple ne soit point admis; essayons même de lui fermer le chemin à la magistrature (5). Et s'il se laisse prévenir contre une personne d'une condition privée, de qui il croit avoir reçu quelque injure, « Cela, dit-il, ne se peut souffrir, et il « faut que lui ou moi abandonnions la ville. » Vous le voyez se promener dans la place, sur le milieu du jour, avec des ongles propres, la barbe et les cheveux en bon ordre (6); repousser fièrement ceux qui se trouvent sur ses pas: dire avec chagrin aux premiers qu'il rencontre que la ville est un lieu où il n'y a plus moyen de vivre (7); qu'il ne peut plus tenir contre l'horrible foule des plaideurs, ni supporter plus long-temps les longueurs, les crieries et les mensonges des avocats (8); qu'il commence à avoir honte de se trouver assis dans une assemblée publique, ou sur les tribunaux, auprès d'un homme mal habillé, sale, et qui dégoûte; et qu'il n'y a pas un seul de ces orateurs dévoués au peuple qui ne lui soit insupportable (9). Il ajoute que c'est Thésée qu'on peut appeler le premier auteur de tous ces maux (10); et il fait de pareils

discours aux étrangers qui arrivent dans la ville, comme à ceux (11) avec qui il sympathise de mœurs et de sentiments.

NOTES.

(1) J'aurois intitulé ce chapitre, *de l'Ambition oligarchique.*

(2) D'après les différentes corrections dont ce passage est susceptible, il faut traduire, ou « L'oligarchie est une « ambition qui desire un pouvoir fixe, » ou bien « qui « desire vivement de s'enrichir. » Les deux versions présentent une opposition à l'ambition des démagogues, qui ne briguent qu'une autorité passagère, et qui recherchent plutôt l'autorité que les richesses. Selon Aristote, l'oligarchie est une aristocratie dégénérée par le vice des gouvernants, qui administrent mal, et s'approprient injustement la plupart des droits et des biens de l'état, conservent toujours les mêmes personnes dans les places, et s'occupent sur-tout à s'enrichir.

(3) La fin de cette phrase étoit très mutilée dans l'ancien texte, et La Bruyère l'a traduite d'après les conjectures de Casaubon. Le manuscrit du Vatican, en y faisant une légère correction que le sens exige impérieusement, porte: « Le partisan de l'oligarchie s'y oppose, et dit qu'il faut « donner à l'archonte un pouvoir illimité; et si l'on pro- « posoit d'adjoindre à ce magistrat dix citoyens, il persis-

« teroit à dire qu'un seul suffit. » On peut voir dans le chapitre XXXIV du *Voyage du jeune Anacharsis* les formalités ordinaires de la direction des cérémonies publiques.

(4) Le traducteur a ajouté ces mots : Théophraste n'indique cette opinion que par le vers d'Homère, dont la traduction littérale est : « La multiplicité des chefs ne vaut « rien ; il faut qu'un seul gouverne. » *Iliad.* II, v. 204.

(5) Le grec dit : « Cessons de fréquenter les gens en « place. » Et d'après le manuscrit du Vatican la phrase continue, « Et s'il en a été offensé ou mortifié personnel« lement, il dit : Il faut qu'eux ou nous abandonnions la « ville. » On se rappelle que, du temps même de Théophraste, le gouvernement d'Athènes fut changé deux fois par des chefs macédoniens. L'exil des chefs du parti vaincu étoit une suite ordinaire des révolutions de ce genre.

(6) Le grec dit : « D'une coupe moyenne. » (Voyez chap. IV, note 9.) Le manuscrit du Vatican ajoute : « Re« levant élégamment son manteau. » (Voyez la note 10 du Discours sur Théophraste.)

(7) Le manuscrit du Vatican ajoute : « A cause des dé« lateurs. »

(8) Le même manuscrit ajoute ici : « Qu'il ne sait ce « que pensent les hommes qui se mêlent des affaires de « l'état, tandis que les fonctions publiques sont si désa« gréables à cause de l'espèce de gens qui les confère et

« en dispose. » C'est ainsi du moins que je crois que l'on peut expliquer la fin de cette phrase très obscure dans le grec.

(9) Nous trouvons encore dans la même source l'addition suivante : « Quand cesserons-nous d'être ruinés par « des charges onéreuses qu'il faut supporter, et des galères « qu'il faut équiper ? »

(10) Thésée avoit jeté les fondements de la république d'Athènes, en établissant l'égalité entre les citoyens. (*La Bruyère.*) Le manuscrit du Vatican ajoute au texte : « Car « c'est lui qui a réuni les douze villes, et qui a aboli la « royauté ; mais aussi, par une juste punition, il en fut « la première victime. » Mais ces traditions appartiennent plutôt à la fable qu'à l'histoire. (Voyez Pausanias, *in Atticis*, chap. III.)

(11) « De ses concitoyens. » — M. Barthélemy a imité ce Caractère presque en entier dans son chapitre XXVIII, et y a inséré fort ingénieusement plusieurs traits semblables pris dans d'autres auteurs anciens.

CHAPITRE XXVII.

D'UNE TARDIVE INSTRUCTION.

Il s'agit de décrire quelques inconvénients où tombent ceux qui, ayant méprisé dans leur jeunesse les sciences et les exercices, veulent réparer cette négligence, dans un âge plus avancé, par un travail souvent inutile (1). Ainsi un vieillard de soixante ans s'avise d'apprendre des vers par cœur, et de les réciter à table dans un festin (2), où, la mémoire venant à lui manquer, il a la confusion de demeurer court. Une autre fois, il apprend de son propre fils les évolutions qu'il faut faire dans les rangs à droite ou à gauche, le maniement des armes (3), et quel est l'usage à la guerre de la lance et du bouclier. S'il monte un cheval (4) que l'on lui a prêté, il le presse de l'éperon, veut le manier; et, lui faisant faire des voltes ou des caracoles, il tombe lourdement, et se casse la tête (5). On le voit tantôt pour s'exercer au javelot le lancer tout un jour conter l'homme de bois (6), tantôt tirer de l'arc,

et disputer avec son valet lequel des deux donnera mieux dans un blanc avec des flèches; vouloir d'abord apprendre de lui, se mettre ensuite à l'instruire et à le corriger, comme s'il étoit le plus habile. Enfin, se voyant tout nu au sortir d'un bain, il imite les postures d'un lutteur; et, par le défaut d'habitude, il les fait de mauvaise grace, et il s'agite d'une manière ridicule (7).

NOTES.

(1) Le texte définit ce Caractère. « un goût pour des « exercices qui ne conviennent pas à l'âge où l'on se « trouve. »

(2) Voyez le chapitre *de la Brutalité*. (*La Bruyère*.) Chapitre XV, note 5.

(3) Au lieu de la fin de cette phrase que La Bruyère a ajoutée au texte, le manuscrit du Vatican ajoute, d'après une conjecture ingénieuse de M. Coray : « Et en arrière. » Ce manuscrit continue : « Il se joint à des jeunes gens « pour faire une course avec des flambeaux en l'honneur « de quelque héros. S'il est invité à un sacrifice fait à « Hercule, il jette son manteau, et saisit le taureau pour « le terrasser; et puis il entre dans la palestre pour s'y « livrer encore à d'autres exercices. Dans ces petits théâ- « tres des places publiques, où l'on répète plusieurs fois « de suite le même spectacle, il assiste à trois ou quatre

« représentations consécutives pour apprendre les airs par « cœur. Dans les mystères de Sabasius, il cherche à être « distingué particulièrement par le prêtre. Il aime des « courtisanes, enfonce leurs portes, et plaide pour avoir « été battu par un rival. » On peut consulter sur les courses de flambeaux le chap. XXIV du *jeune Anacharsis;* et l'on peut voir au vol. II, pl. 3, des vases de Hamilton, un sacrifice fait par de jeunes athlètes qui cherchent à terrasser un taureau. Cette explication du dessin que représente cette planche est du moins bien plus naturelle que celle qu'en donne le texte de Hamilton; et Pausanias parle quelque part d'un rit de ce genre. Les distinctions que brigue ce vieillard dans les mystères de Sabasius, c'est-à-dire de Bacchus, sont d'autant plus ridicules, que les femmes concouroient à ces mystères. (Voyez Aristophane, *in Lysistrata*, v. 388; voyez aussi Démosth. *pro Cor.* page 314.)

J'ai suivi, dans la dernière phrase de cette addition, les corrections du critique anonyme de la Gazette littéraire de Jéna.

(4) Le grec porte : « S'il va à la campagne avec un « cheval, etc. »

(5) Le manuscrit du Vatican ajoute ici une phrase vraisemblablement altérée par les copistes. D'après Schneider, il faudroit traduire : « Il fait des pique-niques de « onze litres, » c'est-à-dire de onze oboles. « Reste à sa- « voir, dit cet éditeur, pourquoi cela est ridicule. » Peut-être faut-il rapporter le fragment de l'auteur comique So-

phron, « Le décalitre en est le prix, » aux *Femmes mimes*, titre de la pièce d'où ce fragment nous est conservé par Pollux, L. IV, segm. 173, et supposer que le décalitre fût le prix ordinaire des jeux indécents ou des complaisances de ces femmes, et une espèce de surnom qu'on leur donnoit. On pourroit alors corriger ce passage ἐν δεκαλίτραις, et traduire : « Il fait des pique-niques chez des danseuses. » Mais peut-être aussi faut-il traduire tout simplement : « Il « rassemble, à force de prières, des convives pour man- « ger avec lui à frais communs. »

(6) Une grande statue de bois qui étoit dans le lieu des exercices, pour apprendre à darder. (*La Bruyère.*) Cette explication est une conjecture ingénieuse de Casaubon ; elle est confirmée en quelque sorte par une lampe antique sur laquelle M. Visconti a vu le *palus* contre lequel s'exerçoient les gladiateurs, revêtus d'habillements militaires. La traduction littérale de ce passage, tel que le donne le manuscrit du Vatican, seroit : « Il joue à la grande statue « avec son esclave ; » ce qui, par une suite de la même explication, pourroit être rendu par l'expression moderne « *Il tire au mur* avec son esclave. » Ce manuscrit continue, « Il tire de l'arc ou lance le javelot avec le pédagogue de « ses enfants. »

(7) Littéralement : « Il s'exerce à la lutte, et agite beau- « coup les hanches. » Le manuscrit du Vatican ajoute : « Afin de paroître instruit ; » et continue : « Quand il se « trouve avec des femmes, il se met à danser en chantant « entre les dents pour marquer la cadence. »

CHAPITRE XXVIII.

DE LA MÉDISANCE.

Je définis ainsi la médisance, une pente secréte de l'ame à penser mal de tous les hommes, laquelle se manifeste par les paroles. Et pour ce qui concerne le médisant, voici ses mœurs : Si on l'interroge sur quelque autre, et que l'on lui demande quel est cet homme, il fait d'abord sa généalogie : son père, dit-il, s'appeloit Sosie (1), que l'on a connu dans le service, et parmi les troupes, sous le nom de Sosistrate ; il a été affranchi depuis ce temps, et reçu dans l'une des tribus de la ville (2) : pour sa mère, c'étoit une noble Thracienne ; car les femmes de Thrace, ajoute-t-il, se piquent la plupart d'une ancienne noblesse (3) : celui-ci, né de si honnêtes gens, est un scélérat qui ne mérite que le gibet. Et retournant à la mère de cet homme qu'il peint avec de si belles couleurs (4), elle est, poursuit-il, de ces femmes qui épient sur les grands che-

mins (5) les jeunes gens au passage, et qui, pour ainsi dire, les enlèvent et les ravissent. Dans une compagnie où il se trouve quelqu'un qui parle mal d'une personne absente, il relève la conversation: Je suis, lui dit-il, de votre sentiment; cet homme m'est odieux, et je ne le puis souffrir: qu'il est insupportable par sa physionomie! y a-t-il un plus grand fripon et des manières plus extravagantes? Savez-vous combien il donne à sa femme (6) pour la dépense de chaque repas? trois oboles (7), et rien davantage; et croiriez-vous que dans les rigueurs de l'hiver, et au mois de décembre (8), il l'oblige de se laver avec de l'eau froide? Si alors quelqu'un de ceux qui l'écoutent se lève et se retire, il parle de lui presque dans les mêmes termes (9). Nul de ses plus familiers amis n'est épargné: les morts même dans le tombeau ne trouvent pas un asile contre sa mauvaise langue (10).

NOTES.

(1) C'étoit chez les Grecs un nom de valet ou d'esclave. (*La Bruyère.*) Le grec porte : « Son père s'appeloit d'abord Sosie; dans les troupes il devint Sosistrate; ensuite il fut inscrit dans une bourgade. » Le service mi-

litaire, quand la république y appeloit des esclaves ou leur permettoit d'y entrer, étoit un moyen de s'affranchir, dit l'auteur du *Voyage du jeune Anacharsis*, chap. VI, sur des autorités anciennes.

(2) Le peuple d'Athènes étoit partagé en diverses tribus. (*La Bruyère.*) Le texte parle de bourgades, sur lesquelles on peut voir le chapitre X, note 7. C'étoit là que se faisoit la première inscription. Voyez Démosthène, *pro Cor.*, pag. 314.

(3) Cela est dit par dérision des Thraciennes, qui venoient dans la Grèce pour être servantes, et quelque chose de pis. (*La Bruyère.*) M. Barthélemy, qui a imité ce Caractère dans le chapitre XXVIII du *Voyage du jeune Anacharsis*, fait dire au médisant: « Sa mère est de Thrace, « et sans doute d'une illustre origine; car les femmes qui « viennent de ce pays éloigné ont autant de prétentions « à la naissance que de facilité dans les mœurs. » Le manuscrit du Vatican ajoute : « Et cette chère maîtresse s'ap-« pelle *Krinocorax*, » nom dont la composition bizarre pouvoit faire rire aux dépens de cette femme : il signifie *corbeau de fleur de lis.*

(4) C'est le traducteur qui a ajouté cette transition ; et le manuscrit du Vatican indique clairement qu'il faut commencer ici un nouveau trait, et traduire : « Il dit mé-« chamment à quelqu'un : Ah ! je connois bien les femmes « dont tu me parles, et sur lesquelles tu te trompes fort ; « ce sont de celles qui épient sur les grands chemins, etc. »

Le même manuscrit fait ensuite une autre addition fort obscure, et qui exige plusieurs corrections : on peut la traduire : « Celle-ci est sur-tout très habile au métier ; et « ce que je vous dis des autres n'est pas un conte en l'air : « elles se prostituent dans les rues, sont toujours à la « poursuite des hommes, et ouvrent elles-mêmes la porte « de leur maison. » Ce dernier trait a déja été cité comme une rusticité de la part d'un homme ; mais c'étoit sans doute un signe de prostitution dans une femme, qui devoit rester dans l'intérieur de son gynécée, et n'en sortir que bien accompagnée.

(5) La Bruyère, en supposant qu'il est question de la Thracienne, fait ici la note suivante : « Elles tenoient « hôtellerie sur les chemins publics, où elles se mêloient « d'infames commerces. »

(6) Le manuscrit du Vatican ajoute : « Qui lui a ap« porté plusieurs talents en dot, et qui lui a donné un « enfant. »

(7) Il y avoit au-dessous de cette monnoie d'autres encore de moindre valeur. (*La Bruyère.*) Aussi le grec parle-t-il de trois petites pièces de cuivre dont huit font une obole. L'obole est évaluée par M. Barthélemy à trois sous de notre monnoie.

(8) Le grec dit : « Le jour de Neptune, » fête qui étoit au milieu de l'hiver, et où peut-être on se baignoit en l'honneur du dieu auquel elle étoit consacrée.

(9) Le manuscrit du Vatican insère ici : « Une fois qu'il « a commencé. »

(10) Il étoit défendu chez les Athéniens de parler mal des morts par une loi de Solon, leur législateur. (*La Bruyère.*) Il paroît en général par ces Caractères, et par d'autres autorités, que les lois de Solon n'étoient plus guère observées du temps de Théophraste. Le manuscrit du Vatican ajoute : « Et ce vice, il l'appelle franchise, « esprit démocratique, liberté, et en fait la plus douce « occupation de sa vie. » Le même manuscrit place encore ici une phrase fort singulière, que je crois, avec M. Schneider, avoir été ajoutée par un lecteur chrétien qui n'avoit pas bien saisi l'esprit dans lequel ces Caractères ont été écrits. Je corrige le verbe inintelligible de cette phrase en ἐστερισμένος, et je traduis : « C'est ainsi que « celui qui est privé de la véritable doctrine rend les « hommes maniaques, et leur donne des mœurs dépra- « vées. » Dans les manuscrits numérotés 1679, 2830 et 1389 de la Bibliothèque du Roi, et dans un manuscrit de la Bibliothèque Palatine, on ajoute de même, à la suite des Caractères de Théophraste qui existent dans ces manuscrits, quelques phrases d'un grec barbare, qui ne peuvent pas être attribuées à l'auteur, et qui contiennent des réflexions sur les obstacles qu'éprouve la vertu. On trouvera ce morceau dans l'édition de Fischer, page 240.

CHAPITRE XXIX.

DU GOUT QU'ON A POUR LES VICIEUX (1).

Le goût que l'on a pour les méchants est le desir du mal. L'homme infecté de ce vice est capable de fréquenter les gens qui ont été condamnés pour leurs crimes par tout le peuple (2), dans la vue de se rendre plus expérimenté et plus formidable par leur commerce. Si on lui cite quelques hommes distingués par leurs vertus, il dira : « Ils sont vertueux comme tant d'autres. Personne n'est homme de bien, tout le monde se « ressemble, et ces honnêtes gens ne sont que « des hypocrites. » « Le méchant seul, dit-il une « autre fois, est vraiment libre. » Si quelqu'un le consulte au sujet d'un méchant homme (3), il convient que ce que l'on en dit est vrai : « Mais, « ajoute-t-il, ce que l'on ne sait pas, c'est que « c'est un homme d'esprit, fort attaché à ses amis, « et qui donne de grandes espérances. » Et il soutiendra qu'il n'a jamais vu un homme plus habile.

Il est toujours disposé en faveur de l'accusé traduit devant l'assemblée du peuple, ou devant quelque tribunal particulier; il est capable de s'asseoir à côté de lui, et de dire qu'il ne faut point juger l'homme, mais le fait. « Je suis, dit-il, « le chien du peuple, car je garde ceux qui es-« suient des injustices (4). Nous finirions par ne « plus trouver personne qui voulût s'intéresser « aux affaires publiques, si nous abandonnions « ces hommes (5). » Il aime à se déclarer patron des gens les plus méprisables (6), et à se rendre aux tribunaux pour y soutenir de mauvaises affaires (7). S'il juge un procès, il prend dans un mauvais sens tout ce que disent les parties. En général (8) l'affection pour les scélérats est sœur de la scélératesse même, et rien n'est plus vrai que le proverbe: « On recherche toujours son « semblable. »

NOTES.

(1) Ce chapitre et le suivant n'ont été découverts que dans le siècle dernier. (Voyez ma préface, page 1.) On en connoissoit cependant les titres du temps de Casaubon et de La Bruyère; et j'ai conservé la traduction que ce dernier en a donnée dans son Discours sur Théophraste.

(2) Je pense qu'il faut sous-entendre, « Et qui ont eu « l'adresse de se soustraire à l'effet des lois. (Voyez le chap. XVIII du *Voyage du jeune Anacharsis.*)

(3) J'ai cherché à remplir par ces mots une lacune qui se trouve dans le manuscrit; il me paroît qu'il est question d'un homme auquel on veut confier quelques fonctions politiques.

(4) J'ai traduit comme si le participe grec étoit au passif; sans cette correction, le sens seroit : « Car je sur- « veille ceux qui veulent lui faire du tort. » Le changement que je propose est nécessaire pour faire une transi tion à la phrase suivante.

(5) M. Coray a observé que ces traits ont un rapport partiulier avec l'orateur Aristogiton et son protecteur Philocrate. (Voyez le plaidoyer de Démosthène contre le premier.) Mais je n'ai point pu adopter toutes les conséquences que cet éditeur en tire pour le sens de notre auteur.

(6) Les simples domiciliés d'Athènes, non citoyens, avoient besoin d'un patron, parmi les citoyens, qui répondît de leur conduite. (Voyez le *Voyage du jeune Anacharsis*, chap. VI.)

(7) Tous les citoyens d'Athènes pouvoient être appelés à la fonction de juges par le sort; et ils devoient être souvent dans ce cas, puisque le nombre des juges des différents tribunaux s'élevoit à six mille. (Voyez *Anacharsis*, chap. XVI.)

(8) Cette dernière phrase me paroît avoir été ajoutée par un glossateur.

CHAPITRE XXX.

DU GAIN SORDIDE.

L'homme qui aime le gain sordide emploie les moyens les plus vils pour gagner ou pour épargner de l'argent (1). Il est capable d'épargner le pain dans ses repas; d'emprunter de l'argent à un étranger descendu chez lui (2); de dire, en servant à table, qu'il est juste que celui qui distribue reçoive une portion double, et de se la donner sur-le-champ. S'il vend du vin, il y mêlera de l'eau, même pour son ami. Il ne va au spectacle avec ses enfants que lorsqu'il y a une représentation gratuite. S'il est membre d'une ambassade, il laisse chez lui la somme que la ville lui a assignée pour les frais du voyage, et emprunte de l'argent à ses collègues: en chemin il charge son esclave d'un fardeau au-dessus de ses forces, et le nourrit moins bien que les autres: arrivé au lieu de sa destination, il se fait donner sa part des présents d'hospitalité, pour la

vendre. Pour se frotter d'huile au bain, il dira à son esclave : Celle que tu m'as achetée est rance ; et il se servira de celle d'un autre. Si quelqu'un de sa maison trouve une petite monnoie de cuivre dans la rue, il en demandera sa part, en disant : « *Mercure est commun.* » Quand il donne son habit à blanchir, il en emprunte un autre d'un ami, et le porte jusqu'à ce qu'on le lui redemande, etc. Il distribue lui-même les provisions aux gens de sa maison avec une mesure trop petite (3), et dont le fond est bombé en dedans ; encore a-t-il soin d'égaliser le dessus. Il se fait céder par ses amis, et comme si c'étoit pour lui, des choses qu'il revend ensuite avec profit. S'il a une dette de trente mines à payer, il manquera toujours quelques drachmes à la somme. Si ses enfants ont été indisposés et ont passé quelques jours du mois sans aller à l'école, il diminue le salaire du maître à proportion ; et pendant le mois d'Anthestérion il ne les y envoie pas du tout, pour ne pas être obligé de payer un mois dont une grande partie se passe en spectacles (4). S'il retire une contribution d'un esclave (5), il en exige un dédommagement pour la perte qu'éprouve la monnoie de cuivre. Quand son chargé

d'affaires lui rend ses comptes (6)..... Quand il donne un repas à sa curie, il demande, sur le service commun, une portion pour ses enfants, et note les moitiés de raves qui sont restées sur la table, afin que les esclaves qui les desservent ne puissent pas les prendre. S'il voyage avec des personnes de sa connoissance, il se sert de leurs esclaves, et loue pendant ce temps le sien, sans mettre en commun le prix qu'il en reçoit. Bien plus, si l'on arrange un pique-nique dans sa maison, il soustrait une partie du bois, des lentilles, du vinaigre, du sel et de l'huile pour la lampe, qu'on a déposés chez lui (7). Si quelqu'un de ses amis se marie ou marie sa fille, il quitte la ville pour quelque temps, afin de pouvoir se dispenser d'envoyer un présent de noces. Il aime beaucoup aussi à emprunter aux personnes de sa connoissance des objets qu'on ne redemande point, ou qu'on ne recevroit même pas s'ils étoient rendus (8).

NOTES.

(1) J'ai été obligé de paraphraser cette définition, qui, dans l'original, répète les mots dont le nom que Théophraste a donné à ce Caractère est composé, et qui est certainement altéré par les copistes.

Plusieurs traits de ce Caractère ont été placés, par l'abréviateur qui nous a transmis les quinze premiers chapitres de cet ouvrage, à la suite du chapitre XI, où on les trouvera traduits par La Bruyère, et éclaircis par des notes qu'il seroit inutile de répéter ici.

(2) Par droit d'hospitalité. (Voyez chap. IX, note 7.)

(3) J'ai traduit ici d'après la leçon du manuscrit du Vatican ; mais, d'après les règles de la critique, il faut préférer celle des autres manuscrits dans le chapitre XI ; car ce sont les mots ou les tournures les plus vulgaires qui s'introduisent dans le texte par l'erreur des copistes.

(4) Les Anthestéries, qui avoient donné le nom à ce mois, étoient des fêtes consacrées à Bacchus.

(5) Auquel il a permis de travailler pour son propre compte, ou qu'il a loué, ainsi qu'il étoit d'usage à Athènes, comme on le voit entre autres par la suite même de ce chapitre.

(6) Cette phrase est défectueuse dans l'original ; MM. Be-

lin de Ballu et Coray l'ont jointe à la précédente par les mots : « Il en fait autant, etc. »

(7) C'est ainsi que ce passage difficile a été entendu par M. Coray : d'après M. Schneider, il faudroit traduire : « Il met en compte le bois, les raves, etc. qu'il « a fournis. » (Voyez la note 7 du chap. x.)

(8) J'ai traduit cette dernière phrase d'après les corrections des deux savants éditeurs Coray et Schneider.

FIN DES CARACTÈRES DE THÉOPHRASTE.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

